

MÉDIATHÈQUE MICHÈLE JENNEPIN

*Recueil de nouvelles
fantastiques*



**Concours d'écriture organisé par la
Médiathèque Michèle Jennepin sur le
thème : un événement étrange bouleverse
l'univers (ou votre vie)**



MÉDIATHÈQUE MICHÈLE JENNEPIN

*Recueil de nouvelles
fantastiques*



Nouvelles fantastiques catégorie 9-15 ans



Lauréat : La nuit au lycée, Eliott Séry de Mézières.....	p.7
Second prix : Je te vois !, Iris Sénèque.....	p.10
Troisième prix : La légende du Bag Noz, Thomas Vettese	p.15
Une histoire à dormir debout, Lucie Autiero	p.18
L'amitié est imbrisable, Sibylle Mombel	p.22
Cet hiver, Lola Raffailac.....	p.26
Corps et esprit, Anna Favre.....	p.28
Un don inattendu, Julie Larroque.....	p.34
L'énigme du marin, Valentin Mallié-Morfaux.....	p.37
L'énigme de Tallcity, Rose Cellier.....	p.39
L'étrange potion, Samuel Caritey	p.41
L'extraterrestre, Lucas Teissier.....	p.43
Funeste pollen, Solène Monge.....	p.46
Le jeu de rôles, Benjamin Frutos.....	p.48
Mission Top Secrète, Marine Avoustin.....	p.50
Le monstre des abysses, Noah Lancry.....	p.54
Mystère et sang, Ana Da Silva.....	p.57
La nuit de la peur, Matias Ramora.....	p.66
Le pylône, Victorine Salvan.....	p.68
Le tic-tac de l'horloge, Eléa Sadis.....	p.71
Un samedi inédit, Louise Montagne.....	p.74
L'odeur du plâtre, Julien Gaudriault.....	p.78

La nuit au Lycée

L'histoire que je vais vous raconter s'est déroulée la nuit du vendredi 13 octobre 1990. Cette soirée qui s'annonçait on ne peut plus banale a viré au pire cauchemar que vous puissiez imaginer.

Ce vendredi treize au soir, comme tous les vendredis, j'étais en train de faire mon métier d'agent de service dans le Lycée religieux de Crowbrown situé dans une ville de la Tornado Alley. Je nettoyai donc le sol tout en sifflotant l'air de ma chanson préférée : « Kill Bill », lorsque j'entendis des grattements derrière un mur bleu et carrelé. Je pensais aussitôt à une souris, car notre Lycée en est constamment infesté. D'ailleurs, c'est la même chose pour tous les lycées de la région. Ils en sont envahis tous les ans, durant le mois d'octobre. Malheureusement, ils ne peuvent pas se débarrasser de cette vague de rongeurs, car leur budget ne permet pas d'assurer les traitements hygiéniques nécessaires.

Aussi, certains agents comme moi ont-ils essayé de s'intéresser à ce phénomène, mais ont subitement disparu pendant une dizaine de jours. Ils auraient ensuite été retrouvés morts avec dix traces de griffes profondes. Mais bon, ce ne sont que de vulgaires légendes pour nous effrayer, nous, pauvres agents qui travaillons la nuit. C'est comme cette autre histoire qui dit que le fantôme du troisième directeur de ce Lycée le hante nuit et jour, mais ne se manifeste que lorsque son fantôme est seul ou qu'il n'y a qu'une personne avec lui dans l'établissement. C'est pourquoi plus aucun agent n'essaye de comprendre seul les problèmes hygiéniques de ce lycée.

En revanche, les grattements dans le mur dont je vous parlais précédemment me suivaient dès que je me mettais à marcher. Quel sentiment étrange, n'est-ce pas ? Malgré cela, je continuais à cirer le sol carrelé du premier étage et à chantonner sans savoir ce que me réserveraient mes prochaines heures dans cet établissement...

Plus étrange cette fois-ci, je prenais une petite pause après deux longues heures de travail acharné lorsque mon regard fut attiré par une salle de classe. Elle était éclairée par les bugs d'un rétroprojecteur et il s'en dégageait une odeur nauséabonde. J'entendis ensuite se mettre en marche une vieille radio grésillante qui devait dater des années trente. Un peu stressé, je décidai malgré tout d'aller y jeter un coup d'œil. A peine entré dans cette salle, l'atmosphère changea tout autour de moi et un froid intense s'empara de mon corps quand je vis le tableau.

Il était maculé d'encre rouge et rayé de trois profondes marques noires. Derrière ces marques, le prénom Albert était inscrit. Quand je réalisai qu'il s'agissait de mon prénom, je manquai de m'évanouir. Mon prénom était projeté par le vidéoprojecteur et rayé par ces griffures. Cette mauvaise blague ne me faisait pas rire ! A ce moment-là, je ne savais pas qui ou quoi avait pu tracer ces marques au tableau et je n'avais pas envie de le savoir. Tout ce qui comptait pour moi à

cet instant, c'était de fuir ce lycée au plus vite.

Confus, j'essayai de me rappeler où se trouvait la sortie la plus proche lorsque je sentis une main sur mon épaule gauche. Je me retournai donc brusquement et c'est à ce moment-là que je vis cet homme. Il avait un chapeau troué et le visage brûlé. Il lui manquait un œil et sa peau jaunâtre était à moitié fondue. Des lanières de peau lui cachaient la bouche et il avait des trous à la place des oreilles. Ses doigts étaient composés de lames tranchantes semblables à des rasoirs. Il sentait l'œuf pourri et on aurait dit qu'il avait vécu dans une décharge durant les dix dernières années de sa vie. Je poussai donc un cri terrible et m'enfuis à travers le lycée tout en laissant mon matériel de ménage à l'abandon.

C'est alors que commença notre course-poursuite à travers le lycée. Je voulais fuir l'homme en passant par un couloir qui menait vers le bloc du bâtiment A. Mais une fois entré à l'intérieur, je le vis en face de moi. Il se tenait au bout du couloir, une hache à la main. J'empruntai un autre couloir qui menait cette fois-ci vers le bloc numéro deux, mais je l'y retrouvai encore au bout. Cette course-poursuite continua jusqu'à la cantine où j'essayai de lui lancer des chaises. Hélas, tous mes efforts étaient vains. Il ne reculait devant rien et répétait sans cesse cette phrase toujours plus effrayante : « Arrête de courir, tu t'épuises pour rien... »

Je réussis alors à lui échapper en sortant du bâtiment. Je me retrouvai enfin dans la cour et j'avais l'impression qu'il m'observait. J'avais également le mauvais pressentiment qu'il était toujours là et toujours plus rapide, car je l'apercevais dans un bâtiment et, la seconde d'après, il était dans le bâtiment opposé. Il me répétait encore et toujours cette même phrase qui résonnait comme un écho dans ma tête : « je t'aurai, je t'aurai, je t'aurai... ». Je rentrai à nouveau dans un bâtiment afin de me cacher, espérant que l'homme abandonne l'idée de me retrouver et de faire de moi sa prochaine victime.

Je me retrouvai alors au milieu d'un couloir sombre où seule une petite lumière était restée allumée. Elle laissait entrevoir une partie du mur de gauche. Je m'approchai alors pour voir ce qu'était cette petite lueur quand je sentis un souffle chaud juste devant moi. Il y avait aussi cette odeur de poisson pourri mélangée à celle du foie gras brûlé qui infestait le corridor. Je faillis m'évanouir quand je réalisai que cette lueur était en fait l'unique œil de l'homme qui me poursuivait. Nos deux visages étaient pratiquement collés. Je fus alors dans l'autre sens tout en hurlant à la mort et montai tous ces escaliers en colimaçon. Je tournai dans un couloir à droite, puis dans un couloir à gauche, puis à nouveau dans un couloir à droite, et je me retrouvai devant une salle de classe du quatrième étage dont l'une des fenêtres était ouverte. L'homme se rapprocha de moi à grands pas. Il allait bientôt me rattraper. L'adrénaline avait envahi mon esprit et ma peur avait laissé place à la panique.

Je réfléchissais à toute vitesse et essayais de trouver une cachette dans cette classe. En-dessous de la fenêtre se situait une pile de cartons, j'essayai de me glisser dans l'un d'entre eux. J'entendis encore une fois l'homme qui me tira de mes rêveries pendant que je songeais à ces légendes dont

je vous avais parlées au début de mon récit. L'homme et les rats avaient-ils un lien ? En tout cas, une certitude naissait en moi, l'homme et le troisième directeur de l'établissement ne faisaient qu'un. Tout s'éclaircissait enfin dans ma tête exceptée une chose, pourquoi le fantôme voulait-il cacher la raison de la présence des rats au public ? Je ne le savais pas et je me disais que je ne le saurai sûrement jamais, car j'allais finir comme tous ces pauvres agents, avec dix griffes dans le ventre.

Il me vint soudain une idée qui me permettrait peut-être d'échapper à l'homme aux mains tranchantes. Je décidai donc de sauter par la fenêtre qui se situait juste au-dessus de moi. Après tout, c'était toujours mieux que de me faire éventrer par un dangereux psychopathe évadé de l'asile. Je sautai donc et me retrouvai là, dans le vide. Un détail surprenant de prime abord, j'avais oublié que la salle de classe où je m'étais caché était située au quatrième étage. Je repensai alors à toute ma vie et à l'idiotie dont j'avais pu faire preuve. Ma femme devait se demander ce que je faisais à une heure si tardive et je pensais à mes enfants et à mes amis qui m'avaient tant aidé.

Lorsque j'atterris, le choc fut très brutal et je ne sentis pas la douleur. Je me réveillai alors en sursaut tout transpirant, la vue brouillée et une douleur incroyable dans tout le corps, comme si j'avais sauté du quatrième étage. Je ne me sentais pas bien et j'avais un goût de sang dans la bouche, pire même, je n'arrivais pas à me lever, mais je parvins à voir là où j'étais. J'étais dans le fameux couloir du premier étage.

J'avais dû bêtement m'endormir et faire un mauvais rêve. Je me calmai enfin malgré la douleur quand j'eus tout à coup un pressentiment étrange. Je vis cette fameuse salle de classe éclairée par les bugs du rétroprojecteur. Comble de l'horreur, j'entendis cette vieille radio grésillante des années trente, qui me hantait...

Je te vois !!!

Le réveil sonnait depuis maintenant un quart d'heure. Ma mère fit irruption dans ma chambre, hors d'elle, en m'ordonnant de me dépêcher pour éviter d'être en retard comme tous les lundis depuis la rentrée. Après de longues minutes d'hésitation, je me décidai enfin à sortir de mon lit chaud et douillet. Je dus me préparer en quatrième vitesse et avaler mon petit déjeuner en un temps record, car j'étais en retard. Je sortis enfin de ma maison en prenant bien soin de fermer la porte à clef. Je marchais d'un pas rapide vers mon arrêt de bus quand je sentis le regard brûlant d'un inconnu dans mon dos. J'essayais de ne pas y penser, mais mon pas s'allongea malgré moi. En ce moment, j'écoutais beaucoup trop la radio et les faits divers avaient fini par me rendre paranoïaque. Une fois arrivée sous mon petit arrêt de bus, je vérifiai une dernière fois pour voir si l'inconnu était toujours là, mais je le vis nulle part. La rue était totalement déserte. Je me rendis au collège, non sans une certaine réticence, car le lundi était pour moi le jour le plus chargé de la semaine. Heureusement, je commençais par le français, ma matière préférée, avec ma professeure qui savait en toutes circonstances faire preuve d'une patience et d'un calme olympiens.

En arrivant devant le portail du collège, mon meilleur ami Youssef m'apostropha. Il me raconta ses derniers exploits footballistiques et se plaignit de la quantité phénoménale de devoirs à faire pour le lendemain. Nous continuions de parler en entrant en classe de français quand je sentis le regard d'une trentaine d'élèves se braquer sur moi. Au début, je ne compris pas pourquoi j'étais le centre d'une telle animation, puis mon regard dériva vers le tableau. Je m'arrêtai brutalement de parler, tant ma surprise fut grande. Il y avait, au milieu du tableau, une photo de moi en train de chanter devant mon miroir. Une telle photo n'avait pu être prise que par l'un de mes amis proches. En réfléchissant, je me souvins parfaitement de cet après-midi que j'avais passé en compagnie de Youssef et où nous avons fini par chanter devant son miroir. Je me sentis profondément blessée que mon meilleur ami ait pu me faire un coup pareil. Je me tournai brusquement vers lui et lui demandai d'une voix tremblante :

« Pourquoi m'as-tu fait ça, je croyais que tu étais mon meilleur ami, mais apparemment ce n'est pas réciproque ! »

Je sortis précipitamment de la salle en courant, les larmes aux yeux. J'entendais les pas légers et fluides de mon ami, derrière moi. Je savais qu'il finirait par me rattraper, car il m'avait toujours battue à la course. Il arriva à ma hauteur et me bloqua contre le mur. J'essayai vainement de me débattre.

« - Je veux seulement t'expliquer, me dit-il.

- Il n'y a rien à expliquer, mise à part que tu as voulu te moquer de moi devant trente élèves.

- Qui te dit que c'est moi qui ai accroché cette photo, et d'ailleurs comment aurais-je pu l'accrocher, tu as oublié que tu étais arrivée avec moi au collège ? Depuis le temps que nous sommes amis, tu devrais savoir que jamais je ne te trahirai, s'énerva-t-il.

- Je suis désolée de t'avoir accusé, dis-je d'une voix piteuse, mais si ce n'est pas toi, qui a pu faire ça ? »

Nous réfléchissions silencieusement à cette question dans les couloirs, quand je sentis mon téléphone vibrer dans ma poche. Je venais de recevoir un message d'un numéro inconnu et ce que je découvris en l'ouvrant me glaça le sang. C'était une photo de moi et d'une personne ressemblant fortement à Youssef dans les couloirs. Elle devait avoir été prise moins d'une minute auparavant, compte tenu de nos positions. Je lançai un regard paniqué autour de moi, mais il n'y avait toujours personne. Youssef sentit que quelque chose n'allait pas. Il poussa un cri de stupeur en voyant la photo avec la légende qui figurait en dessous : « JE VOUS VOIS ! ». Prise de panique, je fis tomber

mon téléphone qui se cassa sur le coup. Puis, Youssef et moi décidâmes d'un commun accord qu'il valait mieux ne parler de tout ça à personne.

Le soir, en rentrant chez moi, ma mère sentit que j'étais contrariée. Elle me demanda d'un ton inquisiteur :

« - Ma chérie, quelque chose ne va pas ? Ça se passe bien au collège ? J'ai vu que tu n'étais pas allée en cours aujourd'hui, qu'as-tu fait ? »

- Tout va bien, lui répondis-je d'une voix fatiguée. J'ai passé ma journée à l'infirmerie à la suite d'un affreux mal de tête, je vais aller me coucher. »

Ma mère ne parut pas convaincue par mon explication, mais elle n'osa me faire aucune remarque. J'étais sur le point de monter dans ma chambre, quand je me souvins que mon téléphone était désormais hors d'usage.

« - Maman, aujourd'hui Youssef a fait tomber mon téléphone par terre et il s'est cassé sur le coup. Pourras-tu m'en trouver un autre, s'il te plaît ? »

Ma mère poussa un soupir d'exaspération, mais après un quart d'heure de rudes négociations, elle accepta de m'en acheter un nouveau pour mon anniversaire qui avait lieu dans à peine un mois. Elle me fit toutefois comprendre que si j'avais des mauvaises notes, elle n'hésiterait pas à me le confisquer.

Durant ce long mois qui me séparait de mon anniversaire, il ne se passa rien de particulier, si bien que je finis par oublier l'événement traumatisant que j'avais vécu. Le jour tant attendu finit par arriver et avec lui le cadeau promis par ma mère. En ouvrant le petit boîtier carré, le jeudi matin, après avoir soufflé mes bougies, je ne fus pas déçue. Mon téléphone était encore mieux que dans mes rêves les plus fous ! Ma mère m'avait acheté une coque personnalisée, blanche avec des photos dessus. Mon regard se posa sur une photo qui devait avoir maintenant trois ans. On voyait dessus mon père, ma mère et moi, prendre la pose en faisant des grimaces idiotes. Les larmes me montèrent aux yeux ; cette photo me montrait combien nous avions pu être heureux, à trois, avant que mon père ne subisse ce terrible accident qui lui avait coûté la vie. Je serrai ma mère bien fort pour lui montrer combien je l'aimais. Je voyais dans son regard qu'à chaque fois qu'elle me regardait, elle ne pouvait s'empêcher de voir mon père à travers moi, tellement nous nous ressemblions. Ma mère me déposa ensuite au collège et m'embrassa une dernière fois sur la joue, avant que je sorte de la voiture.

Après ma longue et rude journée de travail, je rentrai chez moi avec hâte, car je voulais à tout prix essayer mon nouveau téléphone. En poussant la lourde porte d'entrée de la maison, j'eus la surprise de voir toute ma famille réunie dans le salon. En me voyant rentrer, ils poussèrent des cris de joie et me lancèrent des confettis que ma mère avait bien pris soin de cacher. Les voir tous réunis m'émut et des larmes se mirent à couler abondamment de mes yeux cristallins. Je savais la difficulté qu'ils avaient dû rencontrer pour venir jusqu'ici, la longue route qui séparait ma maison du reste de ma famille, mais aussi les jours de congé que ma tante avait dû négocier avec son patron peu sympathique, les activités que mes cousins allaient manquer pour moi et les patients que mon oncle médecin avait dû abandonner pour ces quelques jours. J'embrassai chaque membre de ma famille chaleureusement et nous échangeâmes ensuite quelques banalités, comme « Tu verras l'année des quinze ans, c'est la meilleure ! » ou encore « Je ne te vois pas grandir ma puce, bientôt tu me dépasseras ». J'aimais tellement cette ambiance familiale et chaleureuse que j'avais perdue l'occasion de connaître à la suite du décès de mon père, ma mère ayant refusé de voir quiconque. Vint ensuite l'heure de se mettre à table, ma mère s'était surpassée pour ce repas. Elle avait préparé un rôti de dinde avec un flan de légumes, accompagnés d'une sauce légèrement

relevée, sans doute cuisinée avec un peu de piment. En dessert, il y avait une charlotte à la framboise et un délicieux gâteau au chocolat. Le repas se termina vers 22h. Je dus à contrecœur aller me coucher, car nous étions jeudi et ma mère ne voulait absolument pas que je manque les cours du vendredi. Je partis dans ma chambre en prenant discrètement le boîtier contenant mon téléphone avec ma carte SIM posée juste à côté. Ma mère m'avait toujours interdit de prendre mon téléphone pour dormir, ayant lu de nombreux articles qui exposaient les nombreux dangers liés aux téléphones pour les adolescents. Heureusement, personne ne m'avait vue ! Je montai discrètement les escaliers et fermai la porte de ma chambre. J'insérai ma carte SIM dans mon téléphone et je le branchai à la prise située sous mon bureau. En attendant qu'il se charge, j'allai me brosser les dents et me préparer à dormir.

Après de longues minutes d'attente, mon téléphone finit enfin par s'allumer. J'insérai fébrilement la carte SIM et j'enregistrai le numéro de mes nombreux amis. C'était une tâche longue et laborieuse, mais quand elle fut achevée, j'eus la satisfaction de pouvoir envoyer un message à mon meilleur ami. Bien entendu, il me répondit en moins de trente secondes. Nous continuions notre conversation jusqu'à une heure tardive. J'avais bien pris soin de fermer ma porte pour éviter que ma mère ne rentre à l'improviste et me voit en train d'envoyer des messages. Je dus malheureusement, peu avant minuit, mettre fin à notre discussion, car le lendemain, je devais me lever tôt pour aller au collège. Je rangeai rapidement mon téléphone dans son boîtier qui se trouvait sur ma table de nuit. J'éteignis la lumière et m'endormis pratiquement instantanément. Au milieu de la nuit, je sentis quelque chose se frotter contre ma jambe. Je poussai un grognement, car cette chose, que je supposais être mon petit chat Moustache, m'avait réveillée au milieu d'un rêve très agréable. J'étais sur le point de me rendormir, quand je sentis un courant d'air sur mes joues. Je ne comprenais pas comment ce phénomène était possible, mes fenêtres et ma porte étant fermées. Puis, je réalisai qu'il était impossible que Moustache soit dans ma chambre, dont la porte était fermée à clef de l'intérieur. Un sentiment profond de panique s'insinua en moi. Je cherchai avec empressement l'interrupteur. Quand je parvins enfin à le trouver et que la lumière inonda ma chambre, je vis immédiatement que la fenêtre était grande ouverte, mais que les volets étaient fermés de l'intérieur. Il était donc impossible que quelqu'un soit passé par là ! Mon regard fit le tour de la pièce. Quand il se posa sur ma table de chevet, un frisson de panique s'empara de moi. Le couvercle du boîtier de mon téléphone était arraché et mon téléphone avait disparu. Tremblante, je le cherchai puis finis par le trouver dans l'un des tiroirs de mon bureau. Mon soulagement fut de courte durée quand je découvris que quelqu'un avait laissé une feuille pliée en quatre sur mon téléphone. Le message terrifiant qui y figurait, en caractères majuscules, était le même que celui qui avait précédemment accompagné la photo. Un hurlement d'effroi s'échappa de ma bouche et je m'évanouis.

Un terrible mal de crâne me privait de toute réflexion. J'ouvris doucement les yeux, mais la lumière était si intense que je les refermai directement. J'entendis une voix grave, masculine, qui était celle de mon oncle, médecin généraliste. Il expliquait à ma mère, très inquiète, que ce n'était qu'un petit malaise sans doute lié à un manque de sommeil. J'essayais en vain de parler, mais je ne pouvais plus articuler aucune syllabe. Ma gorge était encore plus sèche que du papier de verre. Je réussis malgré tout à articuler un mot : « maman ». Dès qu'elle entendit ma voix, ma mère courut à mon chevet. Elle m'aida à me redresser et m'expliqua calmement que j'avais fait un

malaise et que ma tête avait heurté le sol de ma chambre. Mon tonton me fit quelques tests et conclut que j'avais eu plus de peur que de mal. Je posai alors la question qui me brûlait les lèvres depuis un quart d'heure :

« - Quand vous êtes rentrés dans ma chambre, est-ce que vous avez remarqué quelque chose de spécial comme la fenêtre ouverte par exemple ?

- La seule chose que j'ai remarquée, c'est que tu avais fermé la porte alors que tu en as l'interdiction et que nous avons dû utiliser un tournevis pour entrer. D'ailleurs, j'ai constaté que tu avais pris ton téléphone, me dit-elle, d'une voix réprobatrice. Je ne te punis pas pour cette fois-ci, mais tu n'auras pas autant de chance la prochaine fois...

- Mon téléphone était bien dans un tiroir de mon bureau ?

- Bien sûr que non ma chérie, il était dans son boîtier. Pourquoi aurais-tu voulu qu'il soit ailleurs ?

- J'avais le souvenir de l'avoir posé sur mon bureau, mais je dois me tromper. »

J'étais pratiquement sûre d'avoir retrouvé mon appareil dans l'un de mes tiroirs, hier, tard dans la nuit, mais il me semblait de plus en plus probable que tout ça ne soit qu'un simple cauchemar. Je faisais tellement de mauvais rêves ces derniers temps que j'avais parfois du mal à distinguer le réel du fictif. Je regardai pensivement par la baie vitrée du salon quand je me rendis compte qu'il faisait jour depuis longtemps, compte tenu de la luminosité. Je demandai à ma mère :

« - Mais ça fait combien de temps que je suis allongée là ? Je risque d'arriver en retard au collège si je ne me dépêche pas !

- Ne t'inquiète pas ma chérie, dit ma mère d'une voix qui se voulait rassurante, nous t'avons retrouvée à quatre heures, tu venais de pousser un cri terrifiant. C'est ta tante Magali qui t'a retrouvée inanimée au sol. Nous avons tous eu très peur mais, heureusement, tu n'as rien de grave. Je préfère néanmoins que tu ne retournes pas au collège aujourd'hui. Mais te souviens-tu de ce qui s'est passé avant que nous arrivions dans ta chambre ? Pourquoi as-tu crié ? »

Les souvenirs revinrent d'un coup. Les paroles de ma mère avaient produit un déclic dans mon esprit. Je ne voulais pas l'inquiéter en lui parlant de l'inconnu qui s'était introduit de manière totalement incompréhensible dans ma chambre pour me laisser le terrifiant message. Je déclarai donc d'un ton qui se voulait rassurant :

« Je n'ai aucun souvenir d'avant ma chute, mentis-je à ma mère, mais c'est sans aucun doute à cause d'une araignée que j'ai pris peur. J'ai dû ensuite glisser sur un pull ou un objet.

-Tu me promets que tu ne te souviens de rien, insista-t-elle.

-Oui, j'en suis certaine, mais si un détail ou un souvenir me revient, je t'en ferai part, promis-je. Est-ce que je pourrai retourner au collège cet après-midi, s'il te plaît, il faut que je termine un travail avec Youssef ? »

Je me sentais très mal de mentir à ma mère, mais c'était le seul moyen dont je disposais pour qu'elle m'autorise à retourner au collège et j'avais terriblement besoin de parler des aventures de cette nuit à mon ami. Ma mère accepta à contrecœur et m'amena au collège à midi. Dès que je franchis la grille du collège, je partis à la recherche de Youssef que je trouvai en train de parler avec deux filles que nous avions toujours détestées et critiquées à cause de leurs manières et des nombreuses personnes qu'elles traumatisaient, surtout des sixièmes que, selon les rumeurs, elles rackettaient à la sortie du collège. Je fus blessée de voir que j'avais été très rapidement remplacée,

par deux filles aussi détestables que ces deux-là. J'essayai de chasser ce sentiment et me forçai à sourire. Je saluai les deux filles d'un hochement de tête. Je me rendis rapidement compte que les deux pestes me fixaient en ricanant méchamment. Elles échangèrent avec Youssef un regard entendu. Je les soupçonnai d'avoir interrompu une conversation qui me concernait.

« Je peux te parler seul à seul s'il te plaît, lui demandai-je d'une voix énervée ?

- D'accord, aucun problème, me répondit-il. »

Il me prit par le bras et m'emmena à dix mètres de l'endroit où nous nous tenions auparavant.

« Pourquoi veux-tu que nous soyons seuls pour parler ? m'interrogea-t-il.

- C'est important, ça concerne l'histoire de la dernière fois, dans les couloirs. »

Mais, après avoir assisté à la scène entre les deux filles et mon ami, je n'avais plus très envie de lui raconter mon aventure. Je lui expliquai l'histoire rapidement, en minimisant les péripéties. Je finis par conclure en riant que j'avais sans doute été la victime d'un mauvais rêve ou d'une hallucination due à ma paranoïa habituelle. La sonnerie retentit, nous obligeant à rassembler nos affaires et à aller nous ranger devant notre salle de cours.

Nous rentrâmes en salle de français et regagnâmes nos places. Heureusement pour moi, j'étais à côté de mon meilleur ami. Notre professeure nous parlait depuis un quart d'heure, quand mon téléphone sonna. La professeure me lança un regard désapprobateur et me demanda de l'éteindre immédiatement. Je m'excusai pour ce dérangement, que je n'arrivais pas à comprendre, étant persuadée que j'avais éteint l'appareil en rentrant dans le collège. Un frisson d'horreur s'empara de moi quand je vis le nom du contact qui essayait de me joindre. C'était le numéro de Youssef ! Dans ma surprise j'avais accepté l'appel. Je mis discrètement le téléphone à mon oreille et demandai en chuchotant : « Qui est-ce ? »

Au début personne ne me répondit, puis une voix masculine, très rocailleuse, directement sortie d'un film d'horreur, me répéta la phrase qui avait été l'objet de tous mes cauchemars, ces dernières semaines : « JE TE VOIS ... »

Sous l'effet de la surprise, je redressai la tête instantanément et mon regard croisa celui que j'avais toujours considéré comme mon âme sœur. Je vis alors dans son regard une lueur mauvaise que je ne lui connaissais pas, tandis qu'un sourire carnassier s'étirait sur son visage.

Je compris que j'allais devoir apprendre à vivre en me méfiant de tous, même de celui sur lequel je m'étais toujours reposée.

La légende du Bag Noz

Un soir de janvier, à la suite des événements dramatiques qui ont conduit à la maladie de mon père, ma mère Camille, mon frère Tim et moi, décidâmes de nous reposer dans une ville, non loin de l'océan, en Bretagne, à Plongonvelin. Mon frère et moi étions découragés à l'idée de quitter notre ville natale, Lancieux, où notre père Kévin était mort noyé un mois avant. Un comble pour notre père, qui était un marin pêcheur expérimenté.

Moi, Vic, je voulais lui faire honneur en suivant son parcours de marin. Alors tous les jours, je me rendais au port de la ville pour aller en mer sur le bateau de notre père. Le soir, je regardais l'océan en buvant du rhum de chez nous, en pensant à notre père, et je ressentais sa présence. Ensuite, je rentrais me coucher apaisé et répétais ce rituel chaque soir.

Un soir, alors que je regardais la houle, les vagues donnèrent l'impression d'être figées, et une main me caressa l'épaule... je me retournai, mais il n'y avait rien, ni personne. Inquiet sur le moment, je me rassérénai et pensai avoir rêvé. Je partis chercher mon frère, et nous rentrâmes à la maison. Alors, je vis ma mère discuter avec un homme dans le salon. Elle nous le présenta, nous dit qu'il se prénomait Noah, qu'ils se voyaient depuis quelque temps maintenant. Mon frère resta pendant la soirée avec eux, et moi, outré que ma mère voie déjà un autre homme, je partis dans ma chambre noyer mon chagrin dans l'alcool. Je contemplais l'océan durant toute la nuit depuis la fenêtre de ma chambre en pleurant longuement l'absence de mon père ...

C'est alors qu'une lumière ardente m'aspergea le visage, rien d'anormal vu que l'on habitait en face du phare de la ville. Mais une force intérieure me dit de suivre cette lueur, et je sautai par-dessus le rebord de ma fenêtre et partis en direction du port. J'avais oublié de me couvrir. La nuit était d'une étonnante douceur ce soir-là et je n'avais pas froid. Une fois arrivé au port, je vis que le phare était éteint, et la brise légère et douce fit place à un vent monstrueux ; toutes les lumières s'éteignirent, seule la lune rousse m'éclairait dans cette nuit sans étoile. Tout à coup, ce que je que vis me glaça le sang et je tombai inerte sur le sol...

Le lendemain, je me réveillai dans ma chambre et vis ma mère et mon frère à mon chevet. Ils me dirent que Tim m'avait retrouvé inconscient près du port et qu'il m'avait ramené à la maison. Je leur fis part de ce que j'avais vu, ils **rirent** et me dirent que j'avais dû rêver.

Le lendemain matin, j'allai à la bibliothèque chercher des informations sur ce que j'avais vu au port. J'étais seul, même la bibliothécaire s'était absentée, et je me sentis comme observé. Malgré cette étrange sensation, je restais concentré sur mon objectif : trouver des informations sur l'événement dont je fus témoin. Je trouvai enfin ce que je recherchais : un livre sur des légendes bretonnes qui parlait d'un bateau fantôme nommé le « Bag Noz ». Selon la légende, un bateau venait repêcher les marins morts en mer pour les conduire près de leurs proches ou vers **l'au-delà**... ce qui me terrifia subitement fut la dernière ligne du livre précisant que le capitaine du « Bag Noz » changeait chaque année, et que le dernier marin mort dans l'année devenait le capitaine du bateau pour une durée d'un an. Ce qui expliquait pourquoi, au port, j'avais vu ce bateau avec mon père à la barre, car celui-ci était mort le 31 décembre dernier.

Étonné et chamboulé par ma lecture, je quittai la médiathèque désespéré et perdu pour me rendre dans un bar avec des amis. Dans l'après-midi, je rentrai chez moi et vis dans la cheminée la page

que j'avais lue sur le « Bag Noz » à la bibliothèque. Je me précipitai sur cette page en train de brûler, mais quand je la saisis, elle s'envola dans les escaliers. Je m'approchai encore, mais la page se posa sur le rebord de ma fenêtre et s'évapora. J'étais apeuré, car j'étais persuadé d'avoir laissé le livre à la médiathèque, puis trop fatigué pour réfléchir je m'endormis.

Le lendemain, après avoir dormi de très nombreuses heures, je lus dans le journal du matin qu'un bateau du village avait été retrouvé détruit contre un récif ; les personnes qui étaient à bord n'ont pas été retrouvées. En entendant le nom du bateau, je savais qui se trouvait à l'intérieur. Évidemment, vu que je connaissais tous les marins du village... J'étais abattu, un ami à mon père s'y trouvait ainsi que son fils Billy. Je fus inconsolable, mon père, puis Billy, cela faisait trop.

Sans prendre le temps de déjeuner, je partis toute la journée au port, là où l'on se retrouvait habituellement, et je fis comme au bon vieux temps quand nous étions ensemble, je bus du rhum ! Le soir tomba... vous me prendriez pour un fou si je vous racontais ce que j'ai vu.... Mais bon si vous insistez...

Je vis Billy et son père rentrer dans un immense bateau fantôme. Evidemment, je reconnus, le « Bag Noz ». Et comme le soir précédent, mon père était à la barre de ce navire. Le sol semblait s'ouvrir sous mes pieds, la terre tremblait et puis, plus rien... je ne me souviens pas de ce qui s'est vraiment passé. Ce que je sais, c'est que tout le lendemain matin j'étais pris de fortes nausées, et le reste de la journée je dormis profondément.

Le temps passa, les journées, les semaines, et lorsqu'un marin perdait la vie, je le voyais s'embarquer dans le « Bag Noz ». Je voyais des choses que moi-même je ne comprenais pas, même tous les esprits torturés n'y croiraient pas.

Un soir, alors que je rentrais du port, Noah demanda ma mère en mariage. J'étais très perturbé par cette annonce, mais heureux pour elle, même si je ne pouvais m'empêcher de penser à mon père. Tim, lui, était perplexe, il ne laissait rien transparaître, aucune émotion. La date du mariage était fixée au 24 août prochain.

Plus les jours passaient, plus mon esprit ne supportait pas ce que je voyais. Toutes sortes de choses, des ombres, j'entendais les voix de mes amis morts et celle de mon père ! Un jour, alors que je naviguais avec Tim, je crus entendre la mer m'indiquer la direction du port. Tim ne me croyait pas, et se moquait de mes visions. Les gens ne me comprenaient pas, ils m'appelaient « le marin désespéré ». Même mon frère ne me comprenait pas, je m'accrochais à l'idée que mon père serait fier de moi. Je n'avais presque plus de vie sociale et les seuls endroits que je fréquentais étaient la mer, le bar, et la maison. Les gens ne me reconnaissaient plus quand je marchais dans la rue. Dans le village, tous les habitants ne parlaient que du mariage de ma mère avec Noah. Plus j'entendais son nom, plus je le haïssais, je ne me faisais pas à l'idée que ma mère puisse aimer un autre homme que mon père.

Mon frère, lui, était heureux pour notre mère, moi je les détestais tous ! Ils avaient presque oublié la mort de mon père, et ils ne pensaient qu'à ce satané mariage. Ils me dégoûtaient tous, passer si rapidement à autre chose ! en si peu de temps ? Rien qu'en y pensant, je devenais fou de rage !

Puis, vint le jour fatidique, le jour où ils seraient unis par les liens sacrés du mariage et tout le charabia qui va avec... Ma mère a insisté pour que je l'aide à enfiler sa robe, et que je l'accompagne. Je ne pouvais pas refuser, en plus tout le village assistait à la cérémonie. Je l'aidai

à s'habiller, et l'accompagnai à la plage, lieu du mariage, car c'était l'endroit que Tim avait choisi pour la cérémonie. Ils se dirent « oui » et Tim leur apporta les alliances, ils s'embrassèrent et la fête commença.

Le soir, après quelques verres, je vis la même lueur que celle que j'avais vue par ma fenêtre auparavant, je la suivis. Cette lueur était le fantôme de mon père, je courus pour la rattraper, mais en vain... elle me conduisit au port où le « Bag Noz » était amarré. Mon père me fit signe de monter à bord du navire. J'étais hésitant, mais qu'avais-je à perdre ? Je montai à bord. Sur le pont, il m'offrit une pièce sur laquelle était inscrit : « Bag Noz » et sa bague, celle que ma mère lui avait offerte pour son anniversaire. Il y était gravé : « Pour mon Kévin que j'aime ». Je m'étouffai de douleur. Je voulus lui partager tout ce que j'avais sur le cœur, et lui parler du cauchemar que je vivais tous les jours depuis sa mort, mais ma vision se troubla. Je voulus dire un mot, un seul mot, mais rien ne sortait de ma bouche ; de cette dernière qui pourtant semblait se remplir jusqu'à en vomir ! Dans la panique, j'essayai en vain de l'appeler, mais je m'écroulai à terre.

Dans un dernier espoir, je tendis la main vers lui, il me regarda, se rapprocha, et me dit : « Ton malheur sera bientôt terminé. » Il m'était impossible de lui répondre, de respirer, ni de me relever. J'étouffais et cela avait envahi tout mon être...

24 AOÛT 2021

NEWS

LE TÉLÉGRAMME

UN HOMME
RETROUVER NOYÉ À
PLONGONVELIN

Cette nuit près de la
côte de Plongonvelin
un homme a été
retrouvé mort: il
s'appelait Vic





L'ABUS D'ALCOOL EST
DANGEREUX POUR LA SANTÉ !

Vic 17 ans, a été retrouvé mort noyé près du port avec 3 grammes d'alcool dans le sang. Au doigt une bague portant l'inscription "pour mon Kévin que j'aime"; dans la poche une pièce de monnaie gravée : "Bag Noz".

Si vous avez des informations sur cet accident, merci d'en faire part à la police.

Une histoire à dormir debout

Je m'appelle Vincent et j'avais neuf ans lorsqu'il s'est produit un événement que je n'aurais jamais pu imaginer. Je me souviens encore très bien de cette colonie où mes parents m'avaient inscrit pour une semaine. Ils avaient du travail et j'étais de trop dans la maison. Ils m'y avaient inscrit une première fois, puis une deuxième et c'était devenu une habitude. Tous les ans, en été, je me rendais en colonie, au même endroit, dans la Creuse, et pour faire les mêmes activités. Cela ne me déplaisait pas, les enfants y étaient agréables et gentils, les activités ludiques et intéressantes, les animateurs super cools, les repas tellement bons, et j'en passe... Bref, tout était parfait et je m'amusais beaucoup.

La directrice faisait assez peur par sa grande taille et son air autoritaire. A vrai dire je ne l'avais jamais vraiment rencontrée, elle avait un air sérieux, mais en réalité tout le monde savait qu'elle avait bon fond. Les animateurs étaient si gentils que, parfois, il y avait quelques débordements... Mes amis se nommaient Maël et Théo, nous étions un bon groupe de trois garçons courageux et soudés et l'on se retrouvait tous les ans. En ce qui concerne nos logements, nous dormions dans des petits chalets de trois ou quatre places et mangions sous un préau, les toilettes et les douches se trouvaient plus loin. Chaque jour, nous pratiquions deux activités : une le matin et une autre l'après-midi. Elles étaient très variées et il n'y avait pas moyen de s'ennuyer. De plus, tous les soirs, une autre activité nous était proposée, comme un jeu de société tous ensemble, un cache-cache... Et, un soir de la semaine, on nous proposait le jeu de la peste noire. Il se jouait dans un grand bois, non loin du camp. Une personne se proposait pour endosser le rôle de la peste noire et cette personne avait pour but de toucher les autres pour les « infecter ». Lorsqu'une personne était touchée pour la troisième fois, elle se voyait prendre la place de la peste.

Tous les ans, je n'avais qu'une hâte, y retourner pour retrouver mes amis et quand la date approchait, j'étais surexcité.

Justement, un jour de juillet, ma mère me dit que je n'avais plus qu'une semaine à attendre avant de m'emmener à la colo. Je courus à la hâte dans ma chambre, puis je préparai ma valise énergiquement. Certains enfants n'aimaient pas faire leur valise, je le sais, mais moi j'adorais préparer mon voyage et planifier pour profiter au maximum le moment venu. Durant cette semaine, je comptais les jours et les barrais sur mon calendrier qui m'annonçait que la date était très proche, ce qui me réjouissait énormément. Le jour du départ, mon réveil sonna huit heures et je sautai de mon lit, je déjeunai, je me préparai et je rentrai enfin dans la voiture. Mon père démarra le moteur et c'était parti !

Nous arrivâmes devant le centre de vacances et je retrouvai mes meilleurs amis, Théo et Maël, qui coururent jusqu'à moi. Quelle joie de se retrouver, car, un an sans voir les gens que l'on apprécie paraît une éternité. J'embrassai mes parents et leur dis au revoir. Je n'avais jamais eu de difficultés à quitter mes parents pendant une semaine, je savais que je les retrouverai de toute façon. Tous les trois, nous nous dirigeâmes jusqu'au préau de la colonie où se trouvaient des tables. Des enfants étaient déjà présents et jouaient aux cartes en rigolant. Ils nous invitèrent à une partie de « Uno » et nous jouâmes tout l'après-midi sans nous arrêter. L'ambiance était parfaite et j'étais certain que cette semaine allait être inoubliable.

Le soir, nous mangeâmes un apéritif de bienvenue, comme on l'appelait ici, nous parlions de tout et les discussions n'en finissaient plus. Comme je l'expliquais au début de mon récit, les animateurs étaient très gentils, et, de ce fait, nous nous couchâmes assez tard : vers minuit ! Nous

allâmes dans notre chalet, fermâmes la porte en bois, les volets et nous éteignîmes la lumière pour enfin dormir, car le lendemain allait être une longue journée.

Le lendemain, le ciel était bleu et dégagé, il n'y avait aucun nuage à l'horizon, cela annonçait une belle journée. Le matin, mon activité préférée, le canoë, était prévue. Quand nous arrivâmes devant le stand de canoë, une dame nous expliqua toutes les mesures de sécurité et confia à chaque groupe d'enfants des gilets de sauvetage, un canoë et des pagaies. C'est après la permission de l'animateur que nous nous aventurâmes dans les rivières mouvementées. Théo et Maël pagayaient, tandis que moi, j'étais assis à l'avant et je contemplais la beauté du site. Les sous-bois, les grottes que l'on devine et où l'on a envie de s'aventurer. Toutes les activités se déroulaient en pleine nature et nous nous sentions comme des aventuriers construisant des abris, des armes factices avec des bouts de bois, découvrant des insectes, des animaux...

En milieu de semaine, nous avions quartier libre, dans le village le plus proche du centre, où se trouvaient quelques petits commerces. L'occasion pour nous d'aller acheter une glace ou des friandises, lire un magazine chez le libraire... Mais, juste en face, il y avait une grande maison délabrée, les volets étaient cassés, la façade fissurée et le portail menaçait de tomber, nous l'observions derrière les vitres de la librairie et nous nous sentions en sécurité. Nous aimions nous faire peur en inventant des histoires, nous nous racontions qu'elle était hantée. Un vieil homme y habitait pourtant, un vieux monsieur tout recroquevillé, mais au regard vif et au sourire malicieux et souvent il nous observait lorsqu'on sortait de chez le libraire, dans sa chaise à bascule.

Lorsqu'il nous regardait dans les yeux, on avait l'impression qu'il lisait dans nos pensées comme dans un livre ouvert. Il faisait si peur que lorsque nous sortions de chez le libraire et que nous l'apercevions derrière le rideau de sa fenêtre ou dans son jardin, nous prenions nos jambes à notre cou. Eliza, la fille de la directrice de la colonie, habitait justement dans le village pas loin de la maison délabrée ; elle nous racontait qu'ici les gens l'appelaient le sorcier ; il vivait, il y a longtemps, dans une grande ville et était venu dans ce petit village pour s'isoler. Les parents d'Eliza lui interdisaient de traîner devant la maison du vieillard et lui disaient de se méfier de cet homme. Peut-être avait-il fait quelque chose de grave ou était sûrement allé en prison.

Justement ce jour-là, il était venu péniblement avec sa canne au portail, il était si vieux et ridé qu'il semblait avoir deux cent ans. Nous sortions de chez le libraire lorsqu'il me regarda dans les yeux, j'eus l'impression qu'il sut tout de moi et qu'il lut dans mes pensées comme dans un livre ouvert, je détournai le regard horrifié et j'eus l'impression que je n'avais plus de secrets pour lui. Pour moi, cet homme était vraiment un sorcier, dont le seul but était de faire peur aux enfants, je croyais donc à la rumeur sans preuve, comme tout le monde le faisait dans le village.

Le mercredi soir avait toujours été ma soirée préférée, nous allions jouer à la peste noire ! Nous prîmes tous nos lampes torches et nous nous rendîmes dans la forêt dans laquelle nous allions jouer. Les animateurs réexpliquèrent les règles pour les enfants qui n'y avaient jamais joué, puis, après avoir désigné la personne qui serait la peste noire, souvent l'un des plus grands de la colonie, au top départ, nous nous aventurâmes tous à l'intérieur des buissons, dans le noir, avec comme seule source de lumière, nos lampes torches. Il fallait tout de même éviter de les allumer pour ne pas nous faire repérer par la peste... le jeu dura à peu près trente minutes, puis il était l'heure de repartir pour aller se coucher. Lorsque les animateurs firent l'appel pour retrouver tous les enfants, l'un d'eux ne répondit pas et resta introuvable jusqu'à la fin de la soirée. Les animateurs pensèrent qu'il voulait faire une blague pour faire peur à ses camarades et ils ordonnèrent à tous d'aller se coucher. Les animateurs continuèrent à chercher et appeler l'enfant puis rentrèrent en pensant que celui-ci avait dû également rentrer.

Bientôt la plupart des enfants de la colonie dormaient quand tout à coup, la porte de notre chalet s'ouvrit violemment, et dans l'encablure de la porte apparut l'ombre du sorcier tout recroquevillé

avec sa canne, ombre qui se dessinait également sur le sol. Cette ombre dit : « L'enfant est seul, il a peur, mais il va bien et il a sa lampe rouge en forme de voiture pour s'éclairer, il a très mal à la jambe. Il compte sur vous, retrouvez-le vite... ». Dehors, le vent soufflait si fort qu'il provoquait d'énormes clameurs, l'atmosphère était sombre et lugubre, une peur grandissante engouffrait toutes les âmes présentes dans ce chalet.

Les animateurs, préoccupés par la disparition d'un enfant et alertés par les hurlements interminables de Maël qui ne pouvait atténuer sa vive détresse, accoururent immédiatement jusqu'au chalet, mais l'ombre du vieil homme, pourtant pas très mobile, avec sa canne, avait soudainement disparue. La police arriva et interrogea Théo qui répéta ce que le vieil homme avait dit au sujet de l'enfant disparu. Et les policiers demandèrent combien de personnes savaient que l'enfant portait une lampe en forme de voiture, comment le vieil homme aurait pu savoir ?

Des gendarmes et des chiens de piste seraient déployés au petit matin dans le bois, mais avec le témoignage de Théo, les policiers se rendirent chez le vieil homme pour que les enfants l'identifient et qu'ils l'interrogent. Les policiers sonnèrent à sa porte et l'homme les invita poliment à entrer bien qu'il était deux heures du matin. Les policiers le questionnèrent et le vieil homme leur certifia ne pas avoir mis les pieds dehors, ne pas comprendre ce qui lui était reproché. Il conseilla pourtant aux policiers de retourner dans les bois où avait eu lieu le jeu car l'enfant était peut-être mortellement blessé.

Les gendarmes et les chiens arpentèrent le bois et ses environs sans succès, le vieil homme devenait de plus en plus suspect et les policiers retournèrent l'interroger. Au fil des questions ils réussirent à piéger le vieil homme en lui parlant de la lampe en forme de voiture. Le vieil homme savait donc bien que l'enfant avait cette lampe et il dû s'expliquer. Il leur raconta qu'il avait dû la voir lorsque les enfants de la colonie étaient passés dans sa rue et que cet enfant devait porter cette lampe en porte-clefs sur son sac ou sur sa ceinture. Tout ceci n'était pas très convaincant, mais le vieil homme ajouta qu'il fallait se presser et qu'il fallait chercher dans un endroit qu'on appelait le vieux trou du renard. Et que l'enfant aurait maintenant peut-être la force d'appeler à l'aide. Sur les indications du vieil homme les gendarmes furent déployés dans cette zone, où ils étaient déjà passés, mais l'odeur du renard avait dû couvrir celle de l'enfant.

L'enfant fut retrouvé *in extremis*, une fracture ouverte à la jambe, ayant perdu beaucoup de sang.

J'ai longtemps gardé cette lampe en souvenir, puis elle n'a plus marché et j'ai dû la perdre.

Les gens du coin ont raconté que le sorcier devait avoir des facultés qui permettaient de s'immiscer dans l'esprit des gens, d'autres racontaient qu'il était complice et que j'aurais été poussé. Ce dont je me souviens, c'est d'avoir couru longtemps, lorsque la peste me courait, j'ai voulu me cacher dans un trou sous un grand chêne, la cachette idéale, mais le sol s'est déroché sous mon poids, une profonde cavité devait s'être formée sous le chêne entre ses énormes racines. J'ai dû perdre connaissance à la suite de ma chute, je me suis réveillé très douloureusement et oui, ma lampe rouge en forme de voiture était non loin de moi. Je me souviens ma peur des insectes, ma peur du noir, la lueur du jour au-dessus de moi. Mais il me semblait bien que je n'étais pas seul, je n'irai pas jusqu'à dire que le vieil homme était avec moi dans ce trou, mais je sentais comme une présence. Peut-être celle du renard, non loin qui s'est retrouvé sans abri. Puis je ne me l'explique pas, mais j'ai retrouvé des forces et réussi à appeler à l'aide « Maël, Théo, je suis là ! »

Après cette mésaventure, mes parents ne m'ont plus envoyé dans cette colonie et j'ai perdu de vue Théo et Maël qui m'avaient pourtant sauvé la vie.

Aujourd'hui, j'ai 38 ans et j'emmène mes filles en colonie au même endroit dans la Creuse, mes parents en ont un amer souvenir, mais moi j'y ai vécu mes meilleures vacances et quelque chose d'inexplicable m'y attire. Bien sûr, je vais passer voir la maison hantée de mon enfance. Je pense que le vieil homme est décédé depuis, mais s'il avait réellement des pouvoirs, peut-être est-il encore là-bas ange gardien des villageois, j'espère avoir le courage de lui parler, de lui poser des questions, de savoir enfin ce qui s'est réellement passé, il voudra bien se confier à moi. Peut-être, à la suite de cet événement, a-t-il été obligé de déménager pour ne pas être questionné et sollicité par des gens qui ont cru à ses facultés, c'est peut-être d'ailleurs pour cela qu'il avait emménagé dans ce petit village creusois, perdu et isolé.

Peut-être qu'aujourd'hui, c'est votre voisin ... Regardez bien autour de vous s'il n'y a pas un homme très âgé, de petite taille, les cheveux blancs et en moindre quantité, une posture courbée, une canne à la main, le regard vif et le sourire malicieux...

Mais, je ne crois pas à toutes ces histoires, le vieil homme avait sûrement remarqué la lampe que je portais fièrement accrochée à mon sac à dos. Théo et Maël ont dû rêver, se raconter une histoire comme on aimait le faire...

L'amitié est imbrisable !

Je m'appelle Lola, Lola Maunier. Je vais vous raconter une histoire un peu horrible. C'était en 2022, il y a bientôt douze ans, je ne pensais pas que j'allais devenir si célèbre, je n'avais que treize ans. Je parlais avec mes amies quand j'ai vu qu'il...

- "- Tu n'as pas tout à fait tort mais moi je pense queeeeeee... ?
- Moi je pense queeeee, pourquoi tu ne finis pas ta phrase ?
- Lola ? Lola ? LOLAAA !
- Oui, désolée, mais il y a la police."

À ce moment précis, mes amis Louis Marchant et Mila Rocheur se sont retournés, tout le monde était incrédule, tous sauf la principale de l'école et ma prof de SVT. Puis Océane Rigeuro et Milan Loudou nous ont rejoints. On ne savait pas quoi penser, moi la première chose qui me vint dans la tête : "C'est un meurtre ! ", puis " une dégradation des lieux ". Cela me faisait froid dans le dos. Alors, mes amis et moi, une bande de cinq ados, décidions que pour en avoir le cœur net, il était préférable de les suivre. Tous étaient d'accord avec moi, sauf Louis qui nous a fait tout un speech, il a toujours des discours longs, énervants parfois, enfin tout le temps ! Faut dire qu'il s'entraîne pour plus tard, car il veut travailler dans la politique. Bonne chance Louis ! Mais il a suffi que je lui fasse les yeux doux et que je lui mette une main sur l'épaule pour qu'il dise oui. Il est toujours comme ça avec moi. Je ne sais pas ce qu'il avait depuis quelque temps, il était différent. Je m'en doutais, mais je ne me l'avouais pas vraiment, car pour moi ce n'était qu'un ami. Bon, on est rentrés dans le bâtiment, on a fait attention... Et là, cela a été choquant !

"- Mais vous pensez que les disparitions viennent d'où monsieur l'inspecteur ?"

Disparitions ? C'était la première fois que je voyais ma prof dans cet état. Je suppose qu'elle tremblait de peur, elle bégayait, respirait rapidement... Et puis de quelle disparition parlait-elle ? Le policier restait coi, il ne disait rien, cela lui était indifférent, comme s'il avait des affaires plus importantes à traiter. La principale quant à elle, se rassurait, en disant qu'il devait y avoir une raison particulière et surtout rationnelle. Moi et mes amis on ne comprenait rien de rien, plus nous écoutions, plus nous étions troublés jusqu'à ce que...

A la fin du rendez-vous, on entendit qu'un prof avait cours cette après-midi-là et qu'il ne savait pas comment faire pour expliquer la raison de son absence, la principale a dit d'un ton ferme :
« Il ne faut surtout pas laisser transparaître cette histoire pour les élèves, cette journée est normale et leur professeur est absent, compris ! »

Les deux autres adultes acquiescèrent, puis nous courûmes dehors pour éviter que l'on nous voie. Nous avons discuté un moment à propos de tout cela, et en avons conclu que la disparition du prof n'était pas si inquiétante, elle n'était tout simplement pas là, nous ne savions pas que nous nous trompions...

Quelques semaines plus tard, la prof disparue n'était toujours pas revenue et après la réapparition de la police et leur discussion que ma bande avait écoutée avec moi, d'autres disparitions avaient eu lieu dans le collège. D'après les vidéos de surveillance, les gendarmes ont pu constater où les disparitions avaient eu lieu. Bizarrement, cela se passait à la fin des cours dans leur salle de classe respective.

Puis ils partirent sans aucune autre explication. Maintenant le nombre de disparitions étaient de pire en pire, des élèves disparaissaient, mais heureusement ce n'était pas mes profs, mes amis ou mes affinités particulières. Mais c'était quand même flippant !

Un jour, la meilleure amie d'Océane a disparu. Alors nous avons cherché des indices pour savoir où elle se trouvait. Nous observions chaque salle, dans la cour de récréation, salle des professeurs, le bureau de la principale, mais sans succès. Une nouvelle disparition a eu lieu. Nous avons donc décidé de comprendre ce qu'il se passait. Nous avons pris la décision de nous rendre sur les lieux de la disparition et nous avons remarqué que dans la salle de permanence tout était en désordre, des cartons renversés, les ordinateurs détruits, les tables sens dessus dessous.... Mais un liquide visqueux vert granuleux retenait notre attention, puis nous attendîmes l'arrivée de la police pour pouvoir leur en parler. Une fois dans la salle de permanence, la police et la principale discutèrent, mais nous n'entendions rien que des " Ne vous inquiétez pas ! ". J'avais tellement envie de lui dire mes pensées « En attendant, monsieur, vous êtes en sécurité, mais nous, nous sommes en danger, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas ce qu'il faut me dire ! ». Cela m'enrageait contre lui.

Puis je bondis sur mes jambes, poussa la porte si fortement que celle-ci se cogna contre le mur, nous l'avons esquivée d'une rapidité imbattable. Puis Océane me calma et ouvrit la porte doucement.

"- Bonjour, commença Milan, alors nous avons trouvé des choses bizarres dans la salle.

- Oui, continua Mila, il y a un liquide visqueux sur le rebord de la fenêtre.

- Sortez d'ici tout de suite !

- Mais les indices...

- Sortez !"

Il ne nous écoutait pas, mais surtout il n'en avait rien à faire ! Maintenant, nous n'allions pas nous laisser faire, nous allions mener notre enquête. Il nous fallait un bon plan pour pouvoir pénétrer dans le bureau de la proviseure, il fallait que l'on y arrive afin de voir les vidéos dont parlaient les policiers.

"- Bon, on va se distribuer les missions. Pour occuper la proviseure, il faut une bonne raison, un bon menteur et surtout une personne de confiance pour elle.

- Je suis d'accord avec toi Lola, moi je dirai Louis.

- Ah non ! Moi je ne mens pas à un adulte comme sait le faire Milan !

- Mais dis-toi que tu joues une pièce de théâtre ! Et puis je pense que tu en es capable, tu leur parles souvent, il suffit que tu trouves une bonne raison. Allez ! s'il te plaît Louis !

- Bon OK Océane, mais en ce qui concerne la raison, il va falloir que vous m'aidiez.

- Pas de problème, il faut que ce soit quelque chose... Comment dire... Il faut que ce soit quelque chose de sûr.

- T'as raison Mila, mais quoi ?

- Pour un problème de cours ? Je pourrais l'occuper un moment.

- Parfait ! Tu vois, tu n'avais pas besoin de nous.

- OK, maintenant on fait quoi nous ?

- Il faudrait que quelqu'un surveille l'entrée, assis sur les chaises devant le bureau après que Louis a fait sortir la principale."

Nous avons discuté longtemps. Les rôles étaient enfin distribués : Louis parlait et éloignait la principale, Milan s'occupait de mettre les vidéos sur clé USB, Océane faisait le guet devant la porte, Mila et moi allons suivre discrètement la principale et Louis serait présent pour des problèmes éventuels.

C'était bon ! notre plan avait fonctionné, nous avions les vidéos. Nous les visionnions attentivement, mais il n'y avait aucun indice.

Les disparitions se passaient souvent la nuit alors nous avons décidé de rester au collège. Nos parents croyaient que nous dormions chez un ami, ce qui était génial c'est qu'ils n'avaient pas les numéros de téléphone des parents.

Plus personne n'était dans le collège. Nous sommes sortis de notre cachette, avons marché, dehors il faisait un peu froid, mais nous avons continué notre enquête. Nous arrivâmes près de l'amphithéâtre, nous décidâmes de nous reposer. Puis, tout à coup, une musique ancienne nous raisonna à l'oreille, lorsque nous tendîmes plus notre oreille, nous pûmes distinguer un chant de l'époque romaine. Nous étions dans un amphithéâtre et c'est à cet endroit que se déroulaient les spectacles à l'époque.

Nous marchions quand tout à coup un bruit bizarre qui venait du sous-sol nous attira. Nous forçâmes la serrure et pénétrâmes dans le noir complet ; alors nous allumâmes nos lampes.

En descendant les escaliers, nous vîmes une lueur verte, puis nous sommes descendus encore plus loin et nous fûmes horrifiés de ce qui se présentait face à nous. Là, il y avait toutes les personnes portées disparues, elles étaient assises sur des chaises et paraissaient vidées de l'intérieur.

D'un coup, j'entendis une voix familière, rassurante, celle de ma meilleure amie, je me demandai comment cela était possible et surtout pourquoi ?

Je criai :

"- Qui êtes-vous ? Répondez ! Nous ne vous voulons pas de mal.

Une ombre apparut et me dit :

- Tu ne me reconnais pas ?

- Si je te reconnais Olivia."

Mes amis étaient au courant par rapport à Olivia, ils étaient donc terrifiés, mais moi je ne l'étais pas, j'étais rassurée et contente de pouvoir la revoir, car la vie a fait que nous sommes séparées à jamais... à la suite d'une longue maladie. Ce fichu cancer a gagné le combat sur la vie !!!! Cancer à la CON, comment peux-tu faire ça à des enfants !!!

Mais elle était là, devant moi en chair et en os. Alors je la pris dans mes bras et pleurai toutes les larmes de mon corps.

"- Pourquoi es-tu vivante et devant moi ?

Elle me répondit avec sagesse et d'une voix douce.

- J'avais un choix à faire avant de rester là-haut pour de bon, alors j'ai choisi de descendre sur terre dans mon corps d'humain pendant un an, je suis déjà allée voir ma famille et maintenant je viens te voir toi.

- Mais pourquoi toutes ces personnes sont-elles là ?

- A chaque fois qu'une âme fait un choix, des choses bizarres se passent et elles se rétablissent lorsque le souhait est terminé.

- Donc tu veux dire que tu vas devoir repartir pour pouvoir libérer toutes ces personnes ?

- Moi non.

- Quoi je ne comprends pas !?

- Et bien, quand l'année sera écoulée, tout redeviendra comme avant.

- Je comprends mieux maintenant pourquoi je ressentais une présence avec moi. Et donc quand est-ce que cette année sera écoulée ?

- Dans exactement dix minutes.

- Quoi ? non, s'il te plaît reste avec moi !

- Je ne peux pas, c'est la règle !"

Nous avons discuté tous ensemble. Puis est venu le moment des adieux, mais pas des au revoir. Je lui fis un gros câlin. Puis tout en partant dans le ciel, elle me dit une phrase qui me réconforta le cœur.

"- Je t'aime fort, tu es ma meilleure amie pour la vie, tu as une belle vie qui t'attend, mais à demain !"

Une chose tomba de sa main, cela était un collier avec l'une des plumes de ses ailes et un médaillon avec gravé "crois en tes rêves, ne les lâche jamais, et alors ma main ne lâchera jamais sa prise : ta main, comme tu l'as si bien fait pour moi jusqu'à mon dernier souffle !"

Après cela, toutes les personnes se sont envolées, ont atterri aux endroits où elles avaient disparu, mais toujours endormies. Je courus vers mes amis et les pris dans mes bras.

"- Vendredi soir, je ne pensais pas vivre tout cela ! Dit Milan d'une voix amusée.

- Moi non plus !

- Moi non plus !

- Pareil !"

Il n'y avait que moi qui ne répondais pas, j'étais trop occupée à regarder le ciel et à respirer l'air frais du soir à minuit.

"- Magique non ?!"

C'est la seule phrase qui sortit de ma bouche.

Je mis le collier que m'avait offert Olivia en partant. Et puis, je ne sais toujours pas pourquoi, nous nous sommes mis à rire aux éclats.

Voilà comment je suis passée d'adolescente mature et sérieuse, à adolescente mature, sérieuse et connue.

Depuis, on aime bien résoudre des affaires policières mes amis et moi. Et tout le monde veut de notre aide. Elle avait raison, ma vie est géniale !

Quant à Louis, il a enfin avoué pourquoi il était comme cela avec moi, il m'a dit qu'il avait un secret qui me concernait et qu'il ne pouvait pas me le dire. Cela a été dur de me le cacher, car il croyait être un méchant ami.

Quelques jours plus tard, j'avais compris quel était ce secret. C'était une fête pour mon anniversaire. La joie m'envahit.

Lorsque j'ouvris les yeux, j'ai tout de suite compris que cela n'était qu'un rêve, je fus prise d'un sentiment de tristesse et je me dis que cela n'était pas possible. Ça avait l'air si réel ! Pourquoi n'était-ce pas la réalité ? Pourquoi n'est-elle pas revenue me voir ?

Et devinez ce qui se trouvait sur ma table de nuit lorsque je me suis levée ? Eh oui, c'était bien le collier avec le médaillon et la plume...

Cet Hiver

En plein mois de décembre, dans le Sud de la France, aux alentours de Montpellier, nous vivions une année particulièrement froide pendant laquelle, chaque jour, il neigeait encore plus. Mes amies et moi n'échappions guère à la routine habituelle.

Un matin comme les autres, quelques jours avant les vacances de Noël, mes amies et moi arrivions en courant dans la cour du collège au moment de la récréation. Nous nous lancions des boules de neige comme beaucoup de personnes autour de nous. Les surveillants essayaient en vain de faire respecter l'ordre dans la cour enneigée. Le bruit des travaux du collège disparaissait sous nos cris. Je ne m'étais pas amusée autant depuis si longtemps !!

Au moment de prendre de la neige dans mes mains pour faire une énième boule... Je remarquai que celle-ci avait une teinte étrange et, en me rapprochant, je vis qu'elle avait une couleur de sang. Affolée, je sentis la peur s'emparer de moi et commençai à alerter mes amies autour de moi, affolées elles aussi par mes cris. Elles commencèrent à paniquer à la vue de ces taches et l'une d'entre elles se pencha et nous cria : "C'est un stylo rouge ! pas de panique !!!" Nous poussâmes un grand cri de soulagement. Et nous nous séparâmes à contrecœur, car la sonnerie venait de retentir.

La journée se poursuivit et peu à peu j'oubliais cet événement qui nous avait fait extrêmement peur. Les cours passèrent lentement, ce qui ne me réjouissait pas. Je voulais discuter au plus vite de ce qui s'était passé avec mes meilleures amies, mais malheureusement nous n'étions pas dans la même classe. Pendant mon dernier cours de la matinée, notre professeur nous demanda de copier la conclusion affichée au tableau. Je mis ma main dans ma trousse pour chercher mon stylo rouge, j'eus beau chercher, je ne vis pas le moindre bout de mon stylo rouge. Je demandai alors à mon voisin de me prêter le sien ; il me le prêta et songeuse, je copiai alors la conclusion.

La semaine passa à une vitesse folle : moi et mes amies n'avions plus une seconde à nous. Nous enchaînions contrôle sur contrôle. J'avais demandé à ma mère de me racheter un stylo rouge. Malheureusement, chaque stylo rouge que ma mère me rachetait disparaissait le jour suivant. Cela me laissait perplexe, mais je n'allais pas m'empêcher de vivre pour un simple stylo rouge.

Mercredi, nous avions cours de physique-chimie. J'étais contente, car j'aimais réaliser des expériences. Une fois installée en cours, le professeur nous donna une expérience à préparer. Je commençai donc à remplir mon tube à essai d'eau, mais ...

... mon tube à essai était rouge ; *idem* pour l'évier. Paniquée, la tête qui commençait à tourner, j'essayai de tout nettoyer. Je ne réussis qu'à laver l'évier. Je ne savais pas du tout comment laver mon tube. Je fis alors tomber ce dernier. Ses débris formèrent un stylo rouge... Paniquée et abasourdie, je continuai machinalement l'expérience sans tube à essai. Personne ne sembla me remarquer, pas même le professeur.

Il n'y avait malheureusement aucune explication à tous ces événements liés.

Le jour suivant, en prenant mon agenda pour noter mes devoirs, je vis que la page du vendredi était tachée d'encre rouge. Ne réfléchissant pas, j'arrachai la page subitement d'un mouvement violent. Mille questions se bousculaient en moi et celle qui m'inquiétait le plus était : que se passerait-il vendredi ? Devais-je en parler à quelqu'un ? à mes parents ? Me prendraient-ils pour une folle ?

La fin de semaine approchait à grands pas. Le vendredi juste avant les vacances, je rejoignis mes amies sur notre banc favori. Nous avions décidé de toutes nous habiller en blanc et en rouge. Nous portions toutes aussi un bonnet de Noël.

Je portais un pantalon blanc et je m'assis sur le banc. Nous restâmes longtemps sur ce banc et, quand je me relevai, je sentis que mon pantalon restait collé au banc...

Quand enfin j'ai réussi à me détacher du banc, je me tordis dans tous les sens pour voir ce que j'avais sur mon pantalon. Mes efforts furent vains et je ne réussis pas à voir ce qui était collé. Je demandai donc à mes amies si elles voyaient quelque chose : elles se mirent à hurler, paniquées, et je les questionnai : certaines dirent que c'était du sang, d'autres de l'encre. Elles débattirent pendant toute la récréation, celles qui pensaient que c'était de l'encre cherchaient autour du banc pour trouver un stylo rouge, les autres étaient glacées de terreur. Terrorisée, je ne pouvais réfléchir, car toutes mes idées s'embrouillaient dans ma tête.

La sonnerie de la fin de la récréation sonna, mais mes amies n'étaient pas décidées à retourner en cours. J'avais beau leur dire d'aller se ranger, elles secouèrent énergiquement leur tête en signe de négation. Désespérée pour plusieurs raisons, je me mis à paniquer : comment allais-je faire avec mon pantalon maintenant tout rouge ? Comment allais-je persuader mes amies de retourner en cours ? Mille questions se bousculaient dans mon esprit.

La principale arriva avec une démarche élancée et se dirigea vers nous lorsqu'au même moment l'une de mes amies s'écria : « J'ai trouvé le stylo rouge ! ». La pression était redescendue d'un cran en moi ; mais cela n'empêcha pas l'arrivée de la principale furieuse qui se rapprochait dangereusement de nous...

J'alertai mes amies qui partirent en courant vers les salles de cours, quant à moi, je filai brièvement dans les toilettes des filles pour me changer. Je dus donc trouver une bonne excuse pour arriver avec un tel retard en cours. La journée passa à une vitesse folle. A dix-sept heures, devant le portail, mes amies et moi nous serrions fort dans nos bras, puis nous nous quittions pour partir chacune de notre côté. C'étaient enfin les vacances et je montai dans le bus triste de quitter mes amies pour deux semaines.

En arrivant devant chez moi, devant ma porte, je vis tous les stylos rouges que ma mère m'avait achetés vidés de leur encre...

Corps et esprit

« Vous connaissez ce monde, puisque c'est le vôtre. » Ces mots de mon ancien professeur d'histoire me reviennent souvent en tête, ces derniers temps. Parce que depuis un mois, plus personne ne comprend ce monde. Des volcans s'éteignent et se rallument comme si une entité divine appuyait sur un interrupteur pour un oui ou pour un non. Le Groenland a sombré sous les eaux, mais une couche de glace dure comme du diamant a recouvert l'Arctique et s'étend aux autres mers et océans. Des tsunamis et des ouragans se créent tous les deux jours et dévient complètement de leur trajectoire. Des incendies ravagent l'Europe, des tremblements de terre surgissent aléatoirement en permanence. Mais le phénomène le plus étrange, celui qui terrifie tout le monde, ce sont les rayons. Ils ressembleraient à des magnifiques flashes de lumière, un peu comme des aurores boréales. Maudites. Ceux qui les voient deviennent fous. Ils agissent comme s'ils étaient sur une autre planète, ou sur un vaisseau spatial.

Mes parents font partie du lot. Pendant quinze jours, je les ai cachés à la maison. Normalement, c'est interdit, j'aurais dû prévenir la police pour qu'ils les emmènent. Mais je n'ai pas pu, alors je les ai cachés. C'était facile : les gens ne sortent quasiment plus, et tout le monde est bien trop terrifié pour aller fouiner chez les autres. Mes parents se baladaient dans la maison comme des aveugles, renversant les meubles, se prenant les portes, sans paraître s'en soucier. Ils n'arrêtaient pas de marmonner dans une autre langue. Mais il y a deux jours, la police est venue les chercher. J'ai eu de la chance qu'ils ne me fassent pas de problèmes. Il est vrai qu'à ce moment-là, leur attention était surtout concentrée sur mes parents. Leur état s'était dégradé, ils ne faisaient que hurler. Et ce matin, un gentil policier m'a téléphoné pour me dire qu'ils étaient morts. Honnêtement, ce n'était pas de très bons parents. Ils n'étaient jamais là, trop occupés. J'ai grandi seule, sans frère ou sœur, sans cousin, sans vrai ami, sans famille, quoi. Ils ne m'ont jamais montré le moindre signe d'affection, et j'ai toujours eu le sentiment d'être un déchet de leur couple parfait plutôt que leur enfant. Mais je suis quand même... triste. J'ai l'impression de tomber dans un trou sans fond quand je pense que je ne les reverrai jamais. Ce trou dans ma poitrine, est-ce que c'est parce qu'ils me... manquent ?

Du coup, j'ai lacé mes baskets, et je suis sortie courir. Je voulais fuir cette maison, cette maudite maison que je ne voulais plus voir. Cette maudite maison hantée par les souvenirs de mes parents. Mes beaux-parents, hautains et fiers, intelligents et froids. Mes blêmes parents, brisés et vides, inertes et hurlants. Je cours, et je fuis. Je fuis toujours plus loin, jusqu'à ce que je sente soudainement une pression sur ma tête, qui me force à m'agenouiller, qui va m'écraser ! Au secours ! A la dernière seconde, mon corps prend le contrôle et me fait rouler sur moi-même. Je me retrouve haletante, dos au sol. J'entends un bruit étouffé, le chuintement d'une porte qui s'ouvre, et j'aperçois d'un coin de l'œil s'ouvrir la porte d'une cabine qui n'était pas là il y a deux secondes. Du coin de l'œil seulement. La plus grande partie de mon regard est capté par un splendide rayon opalin, comme une aurore boréale qui murmure « tout va bien », comme une couverture étoilée semblable à nos couettes d'enfants qui nous protégeaient des monstres, comme un tissu fait de mille couleurs chatoyantes qui annihilent le Mal. Comment pourrait-il exister face à tant de beauté ? Une larme coule le long de ma joue. Je ne veux pas fermer les yeux. Je ne veux pas fermer les yeux. Je ne dois pas fermer les yeux. Si je les ferme, le Mal reviendra, le monde disparaîtra ! NON !

Je rouvre péniblement les yeux. Ma première pensée est pour le rayon. Il a disparu, et je sens cette perte se planter dans mon cœur, juste à côté de celle de mes parents. Ma deuxième pensée est pour moi. Je suis étendue par terre, dans la même position qu'il y a quelques secondes. Le problème

est... je me vois étendue par terre. Je crois que... je suis dans un autre corps que le mien. Comment est-ce possible ? Que se passe-t-il, bon sang ! Je m'accroupis, prise de panique, tentant de retrouver mon souffle. Et là, j'entends une petite voix dans ma tête, en même temps que mon corps se redresse. Je me mets à hurler. Des hurlements qui viennent du tréfonds de mon être, qui libèrent mon esprit de tout ce qui vient de se passer, qui extériorisent ma rage, mon deuil, ma tristesse, ma stupéfaction, mon incompréhension complète, ma fureur et mon impuissance. Enfin, je me tais. La petite voix reprend :

« Bonjour. Je ne voudrais pas t'inquiéter, mais il te reste une dizaine de minutes avant que je ne te possède entièrement. Huit minutes, maintenant. C'est la première fois que je vois quelqu'un hurler aussi longtemps. Comment tu fais ? » Je reste muette de stupeur. Les pensées se bousculent dans ma tête. Comment ça, je vais être possédée dans huit minutes ? Par qui ? Comment ? Qu'est-ce qui se passe, bon sang ! Oh, et la voix qui résonne dans ma tête résonne aussi dans la rue. C'est la personne dans mon corps qui parle.

Pour tenter de reprendre mes esprits, je dis lentement :

« Tu es... dans mon corps ?

- Ouiii...

- Nous avons donc... échangé de corps ?

- Tout à fait !

- Mais... pourquoi es-tu dans ma tête, et je ne suis pas dans la tienne ?

- Excellente question. Nous ne savons pas.

- Nous ? D'abord, qu'est-ce que tu es ?!

- Je crois que vous nous appelez des aliens.

- Et il y en a d'autres... » Je suis stupide. Bien évidemment qu'il y en a d'autres ! Cet... échange est forcément lié aux rayons. Et puisque ce n'est que le dernier d'une longue série... J'ai la nausée en repensant à mes parents. Vais-je finir comme eux ?

« Eh bien, pas exactement. » Je sursaute. Je l'avais oublié, lui ! Génial... Je me retrouve dans le corps d'un autre, avec un bout de son âme colocataire de la mienne. Comme si j'avais besoin de ça !

« Tu sais que je t'entends ?

- Oui, je sais, espèce d'imbécile.

- Je vais me sentir vexé...

- Je m'en fiche ! D'abord vous m'avez pris mes parents, maintenant tu me prends mon corps, et tu me dis que je n'ai que quelques minutes avant de mourir dans d'atroces souffrances ! Tu as intérêt à me donner quelques explications !

- Très bien, du calme. Je suppose que tu as compris que, lorsqu'un d'entre nous et l'un d'entre vous voient une couverture magnétique, un rayon, si tu préfères, ils échangent de corps. Mais il y a un problème. Votre corps refuse de nous laisser entrer, et préfère mourir que nous donner l'accès. Dans les dix minutes qui suivent l'échange, votre corps « enclenche un programme », d'après ce que nous savons, qui conduit inévitablement à la mort de votre corps. Or, quand votre corps meurt, nous sommes catapultés dans notre corps à nous. Ce qui nous fait redevenir entiers, mais tue l'âme humaine dans notre corps.

- Si je te comprends bien... si mon corps d'humaine meurt, tu reviens dans ton corps d'alien, c'est-à-dire le corps que j'occupe, et mon âme sera détruite. Bien... Comment fait-on pour autoriser mon corps d'humaine à t'accueillir ? »

Cette conversation est surréelle. Je sais que plein d'éléments devraient attirer mon attention, mais je suis bien trop paniquée pour y réfléchir. Rester calme en apparence est facile, mais je dois mobiliser toutes mes forces pour ne pas m'écrouler de l'intérieur. Je me porte à bout de bras. J'espère juste que l'autre alien sait comment empêcher que mon petit corps n'accélère

singulièrement son obsolescence programmée et n'envoie mon âme, par un effet de retour de l'élastique, vers l'infini et au-delà. « Nous ne savons pas, c'est pour ça que j'ai été envoyé ici. » PARDON ? Je ne prends même pas la peine de formuler ma fureur et mon désespoir, je les lui envoie en pleine face. Je n'ai rien à dire, tout à pleurer. Je me rue sur lui et me mets à le frapper. La puissance de mes coups l'envoie bouler de l'autre côté de l'avenue. J'allais continuer quand je me rappelle qu'il serait peut-être préférable d'éviter de tuer mon corps et de m'auto-tuer par la même occasion.

Il, enfin je, c'est vraiment bizarre de voir son corps se déplacer comme ça, se relève et s'approche de moi. Il a l'air inquiet, son front se plisse et il se mord la lèvre. Je déteste voir mon visage exprimer ces tics ! Il me dit :

« Tu vas bien ?

- A ton avis ?

- Non, je veux dire, tu te sens bien ? C'est bientôt l'heure...

- Quoi ? » Je me lève, désespérée. Je vais mourir ! Le pire, c'est que je verrai mon corps mourir, juste avant de mourir à mon tour. Je fais les cent pas, je cours, je saute, je virevolte, je valse, je respire profondément, juste pour profiter une dernière fois. Je sens mon cœur, enfin, celui de l'alien, battre, tellement fort ! Je m'écroule au sol en pleurant. Je pleure fébrilement, nerveusement, pitoyablement sans doute. Je suis allongée, inerte, sur le sol. Je ferme les yeux, j'écoute, je sens, je touche le béton sous mes doigts. Je m'endors, peut-être. Je suis réveillée par la voix de l'alien.

« Les dix minutes sont passées.

- Et ?

- Et rien. Je ne sens rien. D'habitude je suis comme expulsé, éjecté du cerveau et mis de côté. Rien.

- Ça veut dire que... que c'est bon ? Je ne vais pas mourir ?

- Pas pour l'instant, en tout cas. » Je me relève d'un bond, et j'éclate de rire. Je ne vais pas mourir ! Je ne vais pas mourir ! Exténuée par autant de changements d'émotions en quelques minutes, je finis par m'asseoir lourdement près de l'alien. Après quelques minutes à réfléchir et à observer son corps, c'est-à-dire celui que j'occupe, je finis par me tourner vers lui.

« Je vais te poser quelques questions. Je veux que tu y répondes, sincèrement. Me le promets-tu ?

- Eh bien... je... oui.

- Pourquoi as-tu, ou plutôt avais-tu, un corps ressemblant aux nôtres ? Pourquoi ton âme se sépare en deux, contrairement à la mienne ?

- Je... Nous sommes une nouvelle génération. On nous a conçus pour vous ressembler. La génération thêta a pensé qu'en vous ressemblant, nous nous adapterions plus facilement à vous. Et pour répondre à ta deuxième question... » Il parle lentement, comme si chacun de ses mots lui écorchaient la bouche.

« Normalement, notre âme aurait dû prendre le contrôle de votre corps sans difficulté. Il n'était pas très important que votre âme aille dans notre corps, du moment que notre esprit se divisait. Mais vos corps nous bloquent, et nous ne pouvons pas nous en servir.

- Attends deux secondes... Pourquoi vouliez-vous vous emparer de nous ?!

- Nous... voulions, comment dire... notre planète est bien plus petite que la vôtre, et nous n'avons plus de place. De plus, le noyau de notre soleil est instable. Dès que nous avons découvert votre Terre, et pu examiner les conditions de vie et les habitants, nous avons rempli nos vaisseaux et nous sommes venus. Nous voulions vous pousser à vous détruire. En prenant le contrôle de quelques milliers d'humains, en semant la pagaille et en les tuant ensuite, de sorte que nous revenions au vaisseau-mère et recommencions. Nous aurions ensuite pu débarquer. Mais les rayons ont eu des conséquences imprévues : ils sont responsables de tous les changements climatiques

terribles depuis un mois terrestre. Et, bien sûr, notre plan n'a pas pu fonctionner car vos corps nous résistent.

- Vous prévoyiez de tous nous tuer ? Vous vouliez... nous exterminer ? Pour PRENDRE NOTRE PLACE ? » Je n'ai pas de mots. C'est si monstrueux, si atroce, que je n'ai plus de mots. La personne en face de moi n'est pas un enfant de cœur. C'est un tueur, froid et déterminé, qui n'a pas de honte à avouer les projets abjects des siens.

Je me redresse, déterminée. J'ai suffisamment cru que j'allais mourir aujourd'hui pour ne plus avoir peur. Non, je ne suis pas effrayée.

« Vas-y, tue-moi alors. Ça te fera toujours une humaine de moins.

- Ne sois pas stupide. Je ne vais pas te tuer.

- Il faudra que tu m'expliques, dans ce cas. J'ai un léger doute sur tes valeurs morales après tout ça.

- Pourquoi crois-tu que j'ai été envoyé ici ?

- Très bonne question. Je ne crois rien, je veux juste que tu fiches le camp de mon corps et que vous dégagiez de ma planète. C'est si dur à comprendre ?

- Non. Mais je pense que cela pourrait t'intéresser. J'ai été envoyé ici dans le but de comprendre comment éviter l'autodestruction de votre corps. Il n'était pas exactement prévu que je vois un rayon, mais la trajectoire de ma cabine a été déviée à cause de tous vos déchets spatiaux. J'ai donc perdu contact avec mon vaisseau-mère. » Je respire un peu mieux. Même s'il découvre pourquoi mon corps ne l'a pas bloqué, il ne pourra pas le transmettre à ses congénères. Quand quelque chose d'énorme me frappe. Tellement énorme que je n'y ai même pas pensé.

« Pourquoi me racontes-tu tout ça ? Pourquoi trahis-tu ton peuple ?

- Ah, ça... Tu te trouves en face de l'un des plus grands bandits du système solaire, ma chère. Honnêtement, je doute que nos dirigeants m'aient envoyé ici en espérant vraiment que je découvrirai la réponse. Les autres citoyens sont trop précieux pour les sacrifier. » Je pense qu'il dit vrai. Sa réponse est trop amère pour que je m'y trompe. Il me rappelle moi.

« Super, monsieur le bandit-rebelle au cœur d'or, mais je...

- Je n'ai jamais prétendu avoir un cœur d'or !

- Ça allait finir par arriver, je prenais un peu d'avance. La question est : comment on fait ?

- Comment on fait quoi ?

- Comment on fait pour que tu dégages de mon corps et que vous dégagiez de notre planète !

- Je pense que la solution serait de faire partir notre flotte de vaisseau. Mais mon peuple serait condamné.

- Non, ce n'est pas possible... Pensez-vous que vous pourriez vous installer sur une autre planète ?

- Difficilement. Cela demanderait trop de temps et d'énergie.

- Dans ce cas, peut-être pourriez-vous, je ne sais pas, débarquer ici... Je sais ! Vous allez vous présenter comme le remède aux catastrophes que nous subissons, et plus particulièrement aux rayons !

- Mais... ton peuple ne l'acceptera jamais ! Imagine qu'il découvre la vérité !

- Alors on fait quoi ? On va juste croiser les doigts pour que la vérité éclate seulement quand nos deux peuples seront assez solidement liés. Tu choisis quoi, Robin des Bois ?

- Je... très bien, j'arrive. »

Nous nous relevons, et mettons au point notre plan. Pendant que je serais chargée de remonter à bord du vaisseau-mère et de convaincre les aliens d'apparaître, il se rendra dans le centre de télévision le plus proche, pour s'adresser aux humains. Nous serons en contact constant, grâce à sa petite voix dans ma tête. Je remonte dans sa capsule, et respire un bon coup pour tenter de me calmer. Quelle idée aussi, l'Univers, Dieu ou je ne sais quoi, de confier à deux gamins la tâche de

sauver l'humanité toute entière, un autre peuple et accessoirement la Terre ! Et ce n'est pas comme si notre plan était particulièrement inspiré. Quelle idiotie ! La petite voix de l'autre bandit résonne dans ma tête :

« Du calme, tout va bien se passer. Ce n'est pas la première fois que j'essaie quelque chose d'aussi fou.

- Ah ouais ? Ce n'est pas la première fois que tu dois sauver ton peuple, un autre, une planète ? Ben dis-moi, ils ne doivent pas être très malins, tes aliens, si en quelques années ils ont besoin d'un gamin à plusieurs reprises pour leur sauver la mise.

- Ne me sous-estime pas.

- Oh, pardon Votre Altesse, vous aurais-je blessé ?

- Arrête avec ton ironie.

- Jamais, c'est bien trop amusant ! »

Il me reconforta ainsi pendant tout le trajet, puis me guida dans les labyrinthes des différents vaisseaux, ainsi que dans les diverses conversations que je dus avoir avec la commandante des atterrissages, le chef de l'entrepôt de capsules, ainsi que divers scientifiques. Lorsque que j'atteignis la salle principale, j'étais en nage. Je me juchais sur un fauteuil, et saisis un micro. Divers gardes, intrigués, se tournèrent vers moi.

« Peuple, écoutez-moi. Continuer ainsi à émettre des couvertures cosmiques ne servira à rien, à part à sacrifier nos vies. Nos scientifiques ne vous le disent pas, mais la cause des tremblements de terre, ouragans et autres incendies sur Terre est liée à ces couvertures cosmiques. Elles sont inefficaces, et mettent en péril nos vies, et notre avenir sur cette planète. Nous savons que nous ne pouvons pas retourner en arrière. Nous n'avons pas assez d'énergie, ni de temps. Mais ne vous est-il jamais venu à l'idée que nous pourrions vivre avec les Terriens ? Que nous pourrions parler avec eux au lieu de les exterminer ? Je vous accorde que le moyen n'était guère évident, et que nous avons tout à craindre à nous dévoiler. Nous aurions pu être attaqués, dans un conflit sanglant qui n'aurait abouti à rien. Mais une occasion parfaite se présente à nous, l'occasion même que vous deviez désirer de tout votre cœur. Une occasion idéale pour établir avec les Terriens des liens, non de dominés à dominants, non de réfugiés à sauveurs, non d'inférieurs à supérieurs. Un lien d'égalité. Oui, aujourd'hui, nous pouvons devenir les égaux des Terriens. Oui, aujourd'hui, nous pouvons vivre en paix avec eux. Oui, aujourd'hui, nous pouvons nous dévoiler. Oui, aujourd'hui, nous pouvons faire cesser notre fuite éperdue. Oui, cela est possible. Nous pouvons résoudre le plus gros problème actuel des Terriens. Nous pouvons faire cesser les bouleversements climatiques, puisqu'ils sont causés par nos propres machines. Et à cette occasion, ne serait-ce pas le moment idéal pour nous dévoiler ? Les Terriens nous en seront reconnaissants, et nous serons en paix. Bien sûr, cette paix ne s'établira pas sans heurts. Mais les Terriens méritent mieux que d'être exterminés. Nous méritons mieux que de les exterminer. Nous méritons la paix, et non pas la guerre. Nous méritons l'entente, et non pas la haine. Nous méritons mieux ! »

Et, de manière aussi absurde qu'incroyable, les aliens changent d'avis. De façon complètement folle, en quelques heures, les machines à rayons se sont arrêtées. De manière terriblement insensée, Robin des Bois réussit sa mission. De manière absolument inconcevable, nous avons gagné. Quand soudain, la petite voix dans ma tête se met à hurler. Je me retourne, et je vois un Alien brandir un pistolet. Je vois le coup venir. Il tire. Et je meurs. Je rouvre les yeux, je suis sur Terre, dans un studio de télévision. Il me faut quelques secondes pour réaliser. Robin des Bois est... mort. NON ! Non ! Non... Il est mort... Il est mort. Les larmes roulent sur mes joues. Je n'entendrai plus jamais sa voix, je ne le raillerai plus jamais. Je ne le connais que depuis quelques jours, et pourtant il me manque comme si nous avions passé des années ensemble. Non... Et j'entends une toute petite

voix dans ma tête murmurer « Je suis là... » Il s'est accroché ! Il s'est accroché à mon esprit ! Il est encore là.

Alors oui, aujourd'hui, je connais ce monde, puisque c'est le mien. Il n'a pas cessé de me prouver combien il pouvait être formidable, terrifiant, fou, merveilleux, désespérant. Nous allons nous battre pour qu'il continue encore à fonctionner, pour qu'aliens et Terriens vivent ensemble en harmonie. Le « je » s'est transformé en nous. Nous connaissons ce monde, puisque c'est le nôtre.

Un don inattendu

Je m'appelle Flora. J'ai 5 ans et, depuis quelques mois, je prends des cours d'équitation au centre équestre de mon village.

Ce jour-là, j'arrive plus tôt pour m'occuper du poney que je vais monter et, soudain, j'entends dans ma tête une voix qui me dit :

« La vie n'est pas facile pour les poneys ! »

Puis, le cours commence très vite et je me dis que j'ai dû rêver. Mais cette petite phrase entendue tourne dans ma tête et, le soir même, j'en parle à ma mère qui se moque gentiment de mon imagination.

Les années passent. Je fréquente régulièrement le centre équestre. Il me semble que les poneys me parlent et je doute vraiment de pouvoir communiquer avec eux. Mais un soir :

« Maman, est-ce que les poneys peuvent me parler ?

- Comment ?

- La ponette Océane que j'étais en train de brosser m'a dit que j'y allais un peu fort !

- Bizarre, bizarre s'exclame ma mère.

- Pourquoi « bizarre » ?

- Il y a quatre ans, tu m'as posé la même question et j'ai pensé que tu avais tout inventé car ton amour des chevaux te pousse à imaginer leurs sentiments. Mais tu as maintenant 9 ans et tu es capable de faire la différence entre un rêve et la réalité. Ecoute moi : la prochaine fois que tu iras au centre équestre, essaie d'être attentive à ce que les poneys pourraient te murmurer. »

La nuit suivante, je dors très mal. Ai-je vraiment le don pour comprendre ces animaux que j'aime tant et de leur parler ? Cette question m'agite.

Cependant, à mon retour au centre équestre, trois jours après, je suis plus calme et prête à écouter les confidences de mes amis, les poneys.

Dans l'écurie, quelle surprise ! Je ne découvre qu'un poney Mistral au lieu des dix animaux habituels.

Où sont-ils passés ?

Lisa, la monitrice arrive, affolée.

« C'est horrible, Flora ! Les poneys ont sûrement été volés cette nuit. Mistral est encore là car il n'était pas revenu d'un concours. Nous avons laissé les animaux dans un pré car il faisait très chaud dans l'écurie. Et ce matin, nous n'avons pu que constater leur disparition. »

Pendant que Lisa parle, je vois bien que Mistral agite sans cesse les oreilles.

« Ils n'ont pas été volés. »

Je me retourne. Personne dans le box puisque Lisa est déjà partie téléphoner aux élèves pour les

prévenir de l'absence des montures.

« Ils se sont enfuis cette nuit. »

Je m'approche de Mistral et lui dis :

« Tu me parles dans ma tête et je te comprends. Comment cela est-il possible ?

- *Ton cœur et ton esprit sont toujours à notre écoute. Voilà pourquoi tu entends notre voix.*
- *Pourquoi tes amis se sont-ils enfuis ?*
- *Ils en ont assez du travail forcé, des mauvais traitements, de la nourriture insuffisante. Pour ma part, je suis mieux traité car j'appartiens à un propriétaire privé et non au club.*
- *Mais où sont-ils allés ?*
- *Dans la forêt Noire.*
- *Mais cette forêt a très mauvaise réputation. On raconte qu'elle est habitée par des voleurs de chevaux, on y entend aussi des hurlements de loups parfois.*
- *Je sais dit Mistral, et c'est pour cela que nous devons les sauver rapidement.*
- *Que faire ? Je n'ai que 9 ans.*
- *A nous deux et grâce à ton don, nous allons y arriver. Cette nuit, nous les ferons sortir de cette forêt dangereuse. Viens me chercher à minuit. La clé de l'écurie est cachée sous une botte de foin près de l'entrée. »*

L'assurance de Mistral me rassure un peu. J'attends la nuit avec, à la fois, anxiété et impatience.

Heureusement, mes parents ont un sommeil de plomb et je peux m'échapper et retrouver Mistral comme prévu.

Nous partons vers la forêt Noire. Dès que je suis sur son dos j'ai beaucoup moins peur. Il y a un beau clair de lune et j'ai pris ma frontale pour éviter les obstacles.

Au bout d'une heure de trajet, nous rentrons dans la forêt. Aussitôt, plusieurs voix raisonnent dans ma tête.

« Par ici Flora... Notre avons peur... Nous ne voulons plus vivre dans ce centre équestre... Aide nous... Nous te faisons confiance... »

Toutes ces voix me font tourner la tête.

« Taisez-vous, s'il vous plait, et écoutez-moi : nous allons d'abord vous conduire jusqu'à un pré qui appartient au propriétaire de Mistral. »

La troupe obéit et se retrouve bientôt en sécurité. Mistral me ramène chez moi au galop car le jour va bientôt se lever.

Le lendemain, je me réveille tard. La nuit a été courte !

Au petit déjeuner, mon père m'annonce que les gendarmes, au cours de leur enquête sur la disparition des poneys, ont découvert des médicaments interdits et de la dope. Le centre va être fermé.

Que vont devenir mes amis ?

Je pars retrouver Mistral et ses copains pour leur annoncer la bonne et mauvaise nouvelle.

Le propriétaire de Mistral, qui était en voyage, arrive et je le mets au courant. J'éclate en sanglots : je n'en peux plus de tous ces problèmes ! Il me console : pour le moment, il garde les poneys et va essayer de trouver une solution.

Trois jours plus tard.

On sonne à la porte. J'ouvre. Personne. Seulement Mistral qui me dit :

« Une lettre est accrochée à ma selle. »

C'est le propriétaire de Mistral qui m'écrit :

« Retrouve le sourire Flora. J'achète le centre équestre et tous ses chevaux. Tout va rentrer dans l'ordre.

- Tu es contente ? me demande Mistral.

- C'est le plus beau jour de ma vie ! Grâce à mon don, je pourrai bien connaître vos problèmes et mieux vous soigner... mais vous gronder aussi. Nous allons faire de belles choses ensemble. »

Le don de Flora a changé sa vie. Devenue adulte et célèbre pour ses relations privilégiées avec les chevaux, elle a écrit un livre intitulé :

« A l'écoute de nos amis, les poneys. »

L'énigme du marin

Ce jour-là, mon père Kévin allait à la pêche avec sa barque comme chaque soir. C'était une nuit particulière et la Manche s'agitait ; la houle était présente et pourtant il n'y avait ni vent ni bateau.

Cette nuit-là, il rentra tardivement et fatigué. Dès qu'il arriva à la maison, il se coucha directement après sa longue soirée tout seul dans la Manche, car nous habitions en Bretagne dans la petite ville de Lancieux. Le lendemain matin, j'étais très inquiet pour mon père. Il tomba malade. Je voyais que quelque chose clochait. Son regard était différent, plus noir, inquiet, absent.

Une semaine plus tard, mon père était toujours dans le même état. Mon frère Tim partit chercher le médecin de notre belle ville : Mr. Malo. Il nous dit qu'il devrait rester au lit pendant une autre semaine entière. Je décidai d'offrir un cadeau à Kévin et à mon frère Tim qui veillait sur lui comme il fallait.

Je partis faire les courses, car j'avais obtenu le permis la semaine précédente du haut de mes dix-sept ans. Quand je suis revenu, j'ai croisé Mr Malo qui m'a révélé que mon père n'était pas le seul marin à avoir les symptômes suivants : mal de tête, hallucinations, vomissements, paralysies, trous de mémoire et teint verdâtre. On appelle cette maladie la paralysie aiguë du marin. Jamais entendu parler ! Le docteur nous a suggéré qu'il l'aurait attrapée en mer.

Tim, lui, décida de reprendre la pêche de notre père pendant sa période de convalescence. Il choisit alors de partir pendant trois jours et trois nuits entières pour rattraper le temps perdu. Deux jours plus tard, je me réveillai en sursaut...

C'était l'appel du SAMU m'expliquant qu'ils avaient retrouvé mon frère paralysé au fond de la cale en train de crier. Il était collé à la coque, envahi par la terreur. Sa bouche était grande ouverte, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Une fois ramené à la maison, je lui fis un chocolat chaud pour le réconforter. Cette vision était effroyable. Je n'avais jamais vu mon frère dans cet état.

Cette nuit-là, j'entendis des paroles qui provenaient de la chambre où papa et mon frère dormaient... Ils discutaient ensemble, mais quand je repartis, un cri me glaça le sang. On aurait dit une sirène dans un film d'horreur. Et là, papa et Tim se levèrent, quittèrent la maison et marchèrent en même temps. On aurait dit des morts-vivants, ils regardaient fixement devant eux sans détourner leur regard. Je les suivis jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent. Ils n'étaient pas seuls, plein d'autres marins arrivèrent avec nous. Tous les marins tournèrent en même temps leur tête pour me dévisager fixement et prononcèrent en même temps les phrases suivantes : « Bonsoir, le seul habitant de Lancieux n'étant pas marin sera sélectionné pour résoudre cette énigme. Ce sera toi Vic qui devra la résoudre. »

Le lendemain matin, je me réveillai dans mon lit sans me rappeler comment j'étais arrivé là et je partis immédiatement voir Noah, un SDF qui était sympathique, mais qui avait un ego surdimensionné. Ce défaut lui avait coûté cette place dans la rue : sa femme l'avait chassé de chez elle et sa famille et ses amis ne voulaient pas l'héberger. Je le questionnai :

_ « Hier, il y avait bien des marins avec le teint verdâtre sur la place du village ? nous sommes d'accord ? »

_ « Houlà ! non ! j'étais assis au pied du mur de la croix de la place, je peux t'assurer qu'il n'y avait que des touristes et des livreurs. »

Quand je rentrai perplexe chez moi, il y avait une bouteille de bière vide posée sur la table. Hier j'ai dû regarder le match Paris/Marseille et j'ai dû m'arsouiller un peu trop.

Mais lorsque je terminai de m'interroger, j'entendis Tim crier. J'accourus dans la chambre où il se reposait et il me dit d'une voix inhabituelle :

« L'énigme est la suivante : Je suis grand quand je suis jeune et petit quand je suis vieux. Je rayonne de vie et le vent est mon plus grand ennemi. Que suis-je ? Bonne chance. »

Je partis chercher un bloc-notes et un stylo pour noter l'énigme. Je n'avais aucune idée de ce qu'il se passait ni de la réponse à cette énigme. J'allai dans ma chambre afin de me changer pour aller au lit et pouvoir, enfin, dormir, car je n'en pouvais plus : cette journée était épuisante.

Trois jours plus tard, mon père et Tim étaient toujours dans le même état. Ça me faisait mal de les voir vomir, halluciner et se paralyser brusquement à tout moment. Et comme tous les matins, je reçus mon journal : LE TELEGRAMME, qui parlait de cette maladie qui sortait de nulle part. Je découvris que la VICTOIRE du MWP en coupe de la ligue de water-polo en 2017 avait déjà atteint le nombre de contaminations suivant : 15 000 cas. Un nombre démesuré de marins avaient donc été touchés. Quand je finis la lecture de cet article, mon père mourut dans une dernière posture effrayante, le teint d'une pâleur lunaire. Il était mort en état de paralysie.

Sa mort me fit sombrer...

Je commençai par boire quotidiennement afin de me reconforter. Je buvais du cidre et fumais trois cigarettes, puis je me ruinaï le moral et le portefeuille avec du champagne et des cigares.

Un jour, mon meilleur ami m'appela pour jouer à la PlayStation, donc j'arrêtai de boire et de fumer, car sinon je ne pourrai pas offrir des crédits FIFA à Tim. Pendant que nous faisions une pause et mangions, nous regardâmes le JT et au 20 heures de la chaîne principale, on parlait déjà de la première mort de l'un des 150 000 malades de la paralysie aiguë du marin.

Je décidai de me mettre plus sérieusement au travail pour résoudre cette énigme. Je cherchai pendant dix jours sans m'arrêter, jour et nuit, harassé, mais sans trouver la moindre piste, en plus je n'étais vraiment pas doué pour les énigmes. Petit, je ne trouvais jamais la solution dans les énigmes proposées par le JOURNAL DE MICKEY.

Je demandai à tous les gens que je croisais de m'aider, mais Lancieux était une petite ville et les touristes m'esquivaient ; sûrement à cause de ma tête. J'avais des cernes plus grosses qu'un éléphant et les cheveux en pagaille.

Tout à coup, un éclair de génie me parvint et je courus vers le repère de Noah. Mais il n'était pas là. Triste, je partis au bar en pleurant, il était sûrement parti dans une autre ville. Mais non, je le vis avec une femme, il était tout propre. Je marchai vers lui et là... il était avec ma mère qui m'avait abandonné à l'âge huit ans. Quand elle me vit, elle baissa la tête, je la pris dans les bras. J'étais heureux de la revoir. Lorsque je dis l'énigme à Noah, il trouva ça tout bête : c'était une bougie. Je retournai voir papa (n'est-il pas mort ? incohérence, attention) et Tim, ils se mirent à crier en même temps. A ce moment-là, je leur dis la réponse et je me réveillai dans une salle lumineuse : c'était une chambre d'hôpital.

Des médecins m'expliquèrent que je venais de me réveiller après quatorze mois passés dans le coma. Ils m'annoncèrent aussi que mon père était mort noyé en sachant qu'il était atteint d'une maladie inconnue qui donnait des hallucinations et qui lui faisaient répéter le mot : « bougie ! »

L'énigme de Tallcity

Il faisait très froid, dans les rues sales de Tallcity. Les gens s'activaient dans tous les sens. La tombée de la nuit avait toujours un effet excitant sur les habitants de cette grande ville. Au milieu des bruits citadins assourdissants, un joyeux sifflement ressortait. Nathan, treize ans, rentrait du collège où il venait d'effectuer ses deux heures de colle, imposées par Mme Jackson. Celui-ci, pourtant timide, exprimait souvent aux enseignants une vision de l'autorité toute différente des autres collégiens, ce qui lui valait régulièrement des moments privilégiés où il profitait à loisirs de la salle de permanence. Nathan sifflait sous la pluie qui commençait à tomber et le brouillard envahissait les rues déjà sombres de Tallcity. Il sifflait en marchant tranquillement, car personne ne l'attendait chez lui. Sa mère, infirmière, faisait une garde de nuit comme presque tous les jours.

C'est alors qu'il fut bousculé par une personne désireuse de rentrer rapidement chez elle et Nathan se retrouva à terre sur un bout de trottoir. Les gens, tels des robots, l'ignoraient et continuaient à s'agiter, manquant même de le piétiner pour certains. C'est à ce moment précis, qu'un événement piqua sa curiosité. Sous les yeux des passants, personne pourtant n'avait repéré cette étrange et intrigante image qui se jouait devant lui. Sous son nez, à quelques centimètres seulement, une rangée de scarabées avançait à flux régulier. Même s'il était curieux de cette scène, il se releva. A ses pieds, les scarabées continuaient leur marche. En prenant de la hauteur, Nathan s'aperçut que la file d'insectes sillonnait la rue au loin, vers le quartier Bigstreet. Il hésita un peu, mais prit la décision de les suivre. Il marcha d'un bon pas à côté de la file des scarabées qui ne remarquaient pas sa présence comme la foule d'humains qui l'entourait.

Absorbé par ce jeu de piste excitant, Nathan traversa la route sans regarder. Une voiture roulant rapidement faillit le percuter, mais grâce au klaxon aigu, Nathan sortit de sa bulle pour éviter de justesse l'accident. Après cette grande frayeur, le garçon continua sa route, plus déterminé que jamais. Il suivit la file des insectes jusqu'à la clôture de cette grande maison grise. Les scarabées défilaient sous le portail de l'habitation, ce qui stoppa net Nathan. Comment faire ? Nathan se questionna longuement avant d'emprunter une impasse non fréquentée pour escalader le grillage du jardin. Son cœur battait fort dans sa poitrine, il avait peur de ce qui pouvait l'attendre derrière cette barrière. Et s'il tombait nez à nez avec les propriétaires ? Et si un chien de garde enragé l'attaquait ? Nathan réfléchissait à toutes les pires horreurs qui pourraient l'atteindre et tentait de trouver une solution aux mauvais scénarios imaginés.

Nathan s'introduisit dans l'immense jardin de la maison grise. Il scrutait la lumière des fenêtres : les propriétaires étaient présents. La nuit semblait maintenant bien installée et il peinait à distinguer les scarabées au sol qui poursuivaient leur marche. L'espace vert avait l'air infranchissable. L'adolescent aurait pu courir très vite, mais il risquait de se faire surprendre. Nathan préférait avancer à pas lents, mais prudemment, en ayant l'œil sur la maison et sur la direction des insectes. Tous ses sens étaient en éveil. Il entendit des cris venant de l'habitation. Plusieurs voix se disputaient. Il entendit de manière très audible : « Vous ne comprenez rien ! », puis tout de suite après la porte d'entrée s'ouvrit ! Etirant tout son corps, Nathan se jeta derrière un arbuste. Terré comme un animal apeuré, il vit un élève du collège claquant violemment la porte d'entrée et s'asseyant sur les marches du perron. Son visage lui était familier, c'était Kevin, le type le plus populaire de la classe. Nathan entendit son camarade pleurer comme un enfant. Il avait presque de la peine pour lui, mais il devait rester caché. Combien de temps allait-il demeurer dans cette mauvaise posture ? Puis, de nouveau, la porte d'entrée s'ouvrit, les parents de Kevin en colère surgirent de la maison et lui suggérèrent de rentrer immédiatement, car la conversation n'était pas terminée.

La violente dispute reprit, mais d'une certaine manière, cela arrangeait la situation de Nathan. La voie libre, débarrassé des propriétaires, il suivit les scarabées jusqu'à l'autre grillage, derrière la maison qui donnait cette fois sur une rue de passage. Le jeune escalada encore la palissade en faisant attention à ne pas être repéré de l'autre côté par les piétons.

Dans la rue, la file des scarabées paraissait longue : elle s'étendait à perte de vue, longeant le mur de clôture du commissariat, puis zigzaguant dans les allées du nouveau quartier. Nathan avait très peur que les scarabées franchissent les murs des habitations, car il ne voulait pas revivre cette expérience. Arrivés à la frontière de la ville, les scarabées s'engouffrèrent dans un champ, puis en parcoururent un deuxième. Les herbes hautes ralentissaient la progression de Nathan qui devait maintenant être presque à quatre pattes pour écarter la végétation et retrouver la trace des coléoptères. A la sortie du champ, se dressait devant les yeux de Nathan une forêt. Ce bois qui normalement en plein jour était déjà très sombre, là, de nuit, sous la pluie et dans le brouillard, le terrifiait. Nathan hésita, il resta debout dans le froid à regarder la forêt. A terre, les scarabées imperturbables marchaient inlassablement. Nathan se sentit rempli d'une mission : résoudre ce mystère. Il sembla déterminé, son regard se fixait sur la file d'insectes et rien ne le détournerait plus d'elle. Comme les scarabées, Nathan avança, entraîné vers un objectif dont il ignorait l'issue. Le garçon continua son chemin alors que les cris effrayants du hibou et les arbres crissant le terrifiaient. Il sentit des regards sur lui, mais dès qu'il levait la tête, les feuillages bougeaient et il distinguait des formes sombres s'échapper. Il essaya de se convaincre que ce n'était que des petits animaux en fuite et se focalisa sur la file d'insectes.

Alors qu'il vérifiait encore d'où pouvait venir cette sensation étrange d'être épié ou même suivi, Nathan vit au loin, entre les arbres une faible lueur blanche. Telle cette image de lumière au bout du tunnel, décrite par des personnes mourantes, le jeune garçon se sentit attiré vers elle. Il réalisa ensuite que celle-ci avait également un fort effet fascinant sur les scarabées. Était-ce donc ce phénomène inexplicable qui, depuis la ville, les entraînait à venir en file indienne jusqu'ici, au cœur de la forêt, avançant sans relâche ? Plus il se dirigeait vers cette partie lumineuse du bois, plus sa peur disparaissait et laissait place à un certain bien-être, une euphorie même. Oui, Nathan était heureux, l'éclaircissement de la forêt agissait sur tout son être. Suivre les coléoptères apparaissait secondaire, se mouvoir jusqu'à la lumière lui importait seulement désormais.

A l'issue de plusieurs minutes de marche, Nathan bloqua son allure affirmée : il avait trouvé l'origine de cet éclat aveuglant. Face à lui apparaissait un trou béant, un puits de lumière inversé où l'obscurité venait du dessus. Il eut l'envie irrésistible de sauter dans cette source lumineuse. Il hésita seulement quelques secondes à peine, car il repéra à ses pieds les scarabées se jetant dans la fosse. Alors Nathan fit un pas de plus et tomba. La lumière était si intense qu'il ne voyait rien de ce qui l'entourait, le jeune garçon ferma les yeux et profita de cette longue, très longue chute. Puis il ressentit une peur et une crispation, Nathan prit conscience qu'il dégringolait et instantanément il heurta le sol.

Un grand sursaut sortit Nathan de son sommeil. Il se trouvait dans le lit de sa chambre, le cœur battant et le corps transpirant. Désorienté, l'adolescent se posa de nombreuses questions avant de réaliser que toute cette aventure vécue s'avérait n'être qu'un rêve ! Nathan regardait l'heure affichée sur son réveil, il était en retard pour le collège, il retira énergiquement sa couette et s'assit sur le bord de son lit. Il allait enfiler ses pantoufles lorsqu'il vit trois scarabées sortir en courant de celles-ci....

L'étrange potion

Ulysse, le célèbre héros grec, après avoir mené tant de combats contre les monstres de la mythologie avait besoin de se reposer tant il était fourbu.

Il décida de prendre un bon repas et se souvint alors qu'un de ses compagnons lui avait donné une fiole avec une potion magique à l'intérieur. Installé tranquillement dans ce qu'il pensait être une caverne, il en but une gorgée mais ce breuvage le plongea dans un profond sommeil.

Quand Ulysse se réveilla, le monde avait terriblement changé ! Il était au pied d'une immense tour métallique qui avait comme nom Eiffel : un chiffre clignotait de mille feux : 2020.

Ulysse comprit qu'il avait été projeté dans le futur. Cette caverne était en fait un portail spatio-temporel.

Ulysse croisa alors un passant avec un masque qui lui recouvrait la bouche et le nez et qui lui dit : « Retourne vite chez toi te confiner, il y a un ennemi dangereux qui nous attaque ».

Le héros, avec beaucoup de bravoure, voulut défendre le passant, il se saisit de son épée et commença à fendre l'air avec. Le passant prit peur et courut à grandes enjambées.

Ulysse avait beau regarder autour de lui, il ne voyait aucun ennemi, il cessa donc de combattre et rangea son épée.

Ulysse se mit à suivre le passant et pénétra chez lui.

Il découvrit quelqu'un enfermé dans un objet rectangulaire et qui ne cessait de dire « Nous sommes en guerre, nous sommes en guerre » !!!

Aussitôt Ulysse embrocha l'objet rectangulaire avec son épée. Le passant se mit à crier et se rua sur Ulysse qui esquiva l'attaque et s'enfuit de la demeure !

Quand il arriva dehors, il vit des charrettes métalliques rouler à toute allure.

Ces drôles d'engins avaient une lumière bleue qui clignotait sur le toit et faisaient un vacarme infernal !

Ulysse se mit à courir derrière jusqu'à un immense bâtiment tout blanc sur lequel était écrit : Hôpital.

Les gens qui étaient là expliquèrent à Ulysse qu'ils combattaient un terrible virus invisible et inconnu qui faisait mourir beaucoup de monde !

Ulysse était désespéré, il se mit à appeler à l'aide tous les Dieux de l'Olympe !

Les Dieux se réunirent en urgence et prirent une décision : unir leurs forces pour faire tomber du ciel une pluie miraculeuse qui détruirait cet ennemi invisible.

Il se mit alors à pleuvoir sans cesse des jours et des jours entiers et quelque temps plus tard, alors qu'Ulysse se promenait dans la rue, tout le monde se mit à applaudir depuis les fenêtres et les balcons des maisons.

En implorant les Dieux, Ulysse avait-il réussi sa mission ? Avait-il gagné son combat ? La guerre contre cet ennemi si dangereux était-elle terminée ? Ulysse était-il devenu le héros des temps modernes ?

Pensant sa mission réussie, Ulysse eut envie de rentrer chez lui... Mais une chose mystérieuse l'en empêchait car au fond de lui, en grand guerrier accompli qu'il était, il avait un étrange pressentiment : il savait qu'une guerre n'était jamais complètement gagnée et qu'il fallait sans cesse se battre !

Et puis il faut avouer qu'Ulysse commençait à apprécier l'époque dans laquelle il avait été projeté !

Il avait à sa disposition tout ce dont il avait rêvé : de la nourriture en abondance, un lit confortable pour se reposer et puis il était devenu accro à cet objet métallique qui parlait seul et qu'il regardait tout au long de ses journées.

Cet objet annonçait en boucle tous les soirs, le nombre de morts qui avaient attrapé ce maudit virus. Ulysse pensait qu'il était utile qu'il ne retourne pas chez lui ! Il pensait que le monde entier avait encore besoin de lui, il pensait qu'il était devenu indispensable !

Malheureusement le temps passait et même si cette guerre contre cet ennemi invisible connaissait des périodes de répit, Ulysse comprit qu'il faudrait beaucoup, beaucoup de temps pour gagner le combat. Il comprit aussi que sa seule bravoure et son art de la guerre ne suffiraient pas !

Il implora à nouveau les Dieux de l'Olympe qui lui confièrent un message à délivrer au monde entier : « Prenez soin les uns des autres, protégez-vous, protégez les autres et acceptez ce que le progrès que vous nommez science vous a apporté. S'il n'existe pas de remède miracle, la force et l'union des hommes de bonne volonté peuvent venir à bout de toutes les guerres ! »

A suivre ...

L'extraterrestre

18 juin 2045, observatoire de Pamiers en France, des scientifiques découvrent, à proximité de Mars, un objet d'origine inconnu. Cet objet semble se diriger vers la terre et d'après leurs estimations il entrera en collision avec elle dans un mois. Les chercheurs demandent alors à la NASA de construire des fusées pour détourner cette sorte d'énorme comète et éviter la mort de millions de personnes. La NASA construit alors une centaine de mini-fusées pour faire dévier la trajectoire du rocher.

Un mois après le décollage des mini-fusées de l'aéroport de Moscou, celles-ci explosent sur la comète et dévient sa trajectoire. Tous les membres de l'opération se réjouissent d'avoir réussi la mission et ne regardent pas où vont les débris. L'un deux s'écrase un mois plus tard dans la montagne du Jura.

Dans les montagnes, deux marcheurs étaient tout près de l'endroit où la comète était tombée, ils entendirent un fracas incroyable et descendirent alors dans le cratère...

Descendus tout près de l'objet, ils virent une lumière bleutée entre les parois cristallisées du rocher, ils s'approchèrent lentement comme hypnotisés par la lumière. Le lendemain, on trouva les deux hommes morts et le rocher inconnu ouvert comme un cocon. La publication de la nouvelle dans les journaux anglais, français et américain fit un choc. La police se rendit sur place, ils trouvèrent une arme (un fusil en plomb) à côté d'un des hommes. Sur l'arme il y avait une substance bleue. Les scientifiques parvinrent à la conclusion que la substance était inconnue, donc extraterrestre, on supposa aussi qu'elle pouvait venir de Sector, une planète à plusieurs millions d'années-lumière. En faisant l'autopsie on découvrit que les deux hommes étaient victimes d'un virus inconnu dont les symptômes étaient de tousser en permanence. Une expérience sur un chien le fit mourir en à peine 30 jours. La nouvelle publiée dans les journaux fit paniquer toute la population.

Deux jours plus tard, on découvrit une femme morte dans les mêmes circonstances... Cette fois son mari avait été témoin de la scène. Il dit avoir vu une forme noire, menaçante, 2,10 mètres avait-il dit, mais il n'avait pas assisté à toute la scène. Et bizarrement il n'a entendu aucun bruit, pourtant avec la taille de ce monstre, il était impossible de rentrer chez quelqu'un sans qu'on le voie. Les détectives étaient désespérés, ils ne trouvaient rien. Alors on émit un avis de recherche avec le signalement du colosse.

Les meurtres se poursuivirent mais on trouva enfin un indice : à chaque meurtre, on retrouvait une personne du voisinage ou de la famille qui était avec la victime au moment de sa mort. Beaucoup de scientifiques et de gens commencèrent à penser que l'extraterrestre avait tué la victime et prit possession du corps de la personne la plus proche. Certaines personnes commencèrent alors à avoir peur et n'osèrent plus sortir de chez elles. Les opinions étaient partagées : certains disaient qu'il s'agissait d'un criminel déguisé, d'autres d'un monstre venu nous envahir et encore plein d'autres hypothèses plus insensées les unes que les autres.

Un mardi de novembre, on repéra un individu correspondant au signalement. On envoya l'armée sur place, les militaires entouraient le bâtiment. On fit évacuer les personnes présentes dans l'immeuble et des hélicoptères arrivèrent pour surveiller la zone. Soudain un homme apparut tout en haut de l'immeuble et poussa un grand cri, puis se transforma en créature bleue, avec des pics

sortant du corps. Il grandit pour atteindre les deux mètres. Stupéfaite l'armée ne bougea plus pendant un instant et le monstre sauta du dernier étage pour atterrir avec grand fracas sur le sol.

Les soldats commencèrent à tirer comme des fous sur le monstre, les balles ricochèrent, la créature allongea ses deux grands bras et frappa le sol tellement violemment que cela créa une onde de choc qui fit tomber les soldats. Profitant de cet instant de chaos, le monstre s'échappa. Le lendemain, la mairie appela les forces spéciales qui entourèrent la ville de barrières, de voitures, de soldats. On fit tout de suite évacuer la population de la ville. Des patrouilles de policiers passaient dans la ville pour localiser le monstre, ils prirent la route en voiture mais tout à coup les ondes de leur radio se brouillèrent, on entendit un grand cri puis plus rien. Soudain le monstre apparut déchainé, tenant la voiture de police à la main écrasée par sa puissance, les tirs fusèrent mais la créature extraterrestre sauta d'un grand bond et s'enfuit vers la sortie. Les policiers envoyèrent un filet qui captura la créature. Celle-ci se débattait avec force en hurlant, un fourgon arriva et dix hommes soulevèrent la créature pour la mettre dans le camion. On l'emmena au centre de recherches pour l'analyser. Les scientifiques l'endormirent et procédèrent à une recherche approfondie pour découvrir la véritable identité de la bête.

Deux jours après, les scientifiques tirèrent la conclusion que l'extraterrestre était invulnérable aux balles, grenades et que sa peau était ultra résistante à toute température, impact ou tir. Mais puisque le monstre avait été neutralisé, personne n'y prêta aucune attention.

Jusqu'à ce qu'un deuxième individu fut repéré en Amérique. Il fallait absolument trouver une arme au cas où d'autres monstres arriveraient. L'armée mit au point un canon destructeur capable de mettre hors d'état de nuire une de ces créatures rapidement, mais il fallait du temps pour installer l'engin. Le système était simple : un rayon laser sortait du canon.

La brigade s'installa sur le pont principal et monta le canon. La rivière en contrebas coulait lentement sur les pierres lisses, il n'y avait aucun bruit sauf l'écoulement de l'eau. Le chef de brigade cria sur ses soldats en leur expliquant le plan de la mission. Les scientifiques et chercheurs avaient découvert que le monstre était identifiable à son cri strident et on savait qu'il pouvait sauter très haut, la gravité sur Terre étant très faible par rapport à celle de sa planète. L'armée avait rassemblé plein de soldats exprès pour cette mission spéciale. La bête avait été localisée vers le nord, l'armée commença donc à monter et attendit l'extraterrestre derrière le pont.

Après une heure, on décida d'envoyer un appât mais personne ne voulut de peur de mourir. On décida alors d'envoyer un chien errant récupéré par la fourrière. Trente minutes plus tard, des snipers avec des jumelles virent l'animal revenir en courant, apeuré puis on vit le monstre en haut d'un immeuble, prêt à sauter. La bête sauta et écrasa le chien en atterrissant avec fracas sur le sol. La route en béton explosa, l'homme dans le canon visa le monstre qui courait vers le fourgon garé derrière le pont. Le plan prévoyait que si le soldat ratait son tir, des dynamites placées sous le pont feraient tout exploser et tueraient la créature.

Le rayon partit et toucha de plein fouet le monstre qui, avec le choc, alla s'écraser sur un immeuble à côté. Il régna un silence interminable jusqu'à ce que le chef de brigade félicite les soldats pour leur courage face à l'ennemi. Un fourgon partit en reconnaissance pour voir le cadavre mais soudain, par surprise, le fourgon voltigea à une hauteur de trente mètres et la créature sortit du bâtiment avec une trace d'impact dans le ventre et de la fumée, mais bien toujours vivant.

Les policiers et soldats montèrent vite dans leurs voitures pour traverser le pont et faire sauter la dynamite mais avec l'élan et la peur, le chef laissa tomber l'interrupteur qui servait à faire exploser les bombes.

Le chef d'équipe s'en rendit compte seulement après avoir traversé le pont. L'homme paniqua et informa ses collègues. Ils s'apprêtaient à s'enfuir quand ils virent le monstre sauter et sans s'en rendre compte, il écrasa l'interrupteur. Le pont explosa en un bruit assourdissant et l'extraterrestre sombra dans l'explosion.

Deux jours après l'incident, un homme alla à l'endroit du drame et trouva une substance noire se tortillant...

Funeste pollen

Je vais vous raconter l'histoire d'une adolescente stupide et irréfléchie qui mélange rêve et réalité en croyant à des événements absolument impossibles. L'histoire commence au moment où cette pauvre petite chose rentra dans sa douche après une épuisante journée au collège.

Enfin, qu'est-ce que ça fait du bien de prendre sa douche ! Sérieusement, comment peut-on avoir l'idée d'infliger un cours de sport à huit heures du matin à des collégiens. J'ai eu l'impression d'être poisseuse toute la journée à cause de ça ! Mais bon, je pris une douche bien brûlante comme je les aime... Enfin pas si brûlante que ça étant donné que la température était en chute libre. J'ai eu super froid, c'est malin ! J'ai encore dû passer trois plombs sous la douche en restant perdue dans mes pensées et j'ai vidé le ballon d'eau chaude sans le faire exprès, mais quand même.

Je sortis donc de la douche frigorifiée puisque cette stupide douche a décidé de m'enquiquiner et attrapai ma serviette avant de me sécher et d'essayer tant bien que mal de me réchauffer. Puis je partis dans ma chambre pour me rhabiller. Mes habits étaient là, parfaitement pliés sur le lit alors que je ne les avais pas touchés. Ma mère a dû passer et, ne supportant pas la vue d'affaires déposées sur le sol, les a posées là.

J'enfilai donc mon jean et mon pull, une tenue toute simple et vraiment pas originale, en faisant attention à ne pas les mouiller avec mes cheveux encore trempés. J'ai horreur de cette sensation, celle d'avoir des vêtements humides sur moi et de devoir attendre qu'ils sèchent. Je filai ensuite dans la salle de bain pour me sécher les cheveux avec mon tout nouveau sèche-cheveux. Cependant au moment où j'ouvris le placard, la lumière s'éteignit brusquement. Une coupure d'électricité, vraiment !? J'ai fait quelque chose de mal, je ne sais pas, mais ce n'était plus possible !

Tout en râlant, je réalisai que la lumière de ma chambre n'était pas éteinte. C'était curieux quand même. Je tentai alors d'actionner l'interrupteur de la salle de bain pour vérifier si ce n'était pas l'ampoule qui avait grillé mais non, elle se ralluma tout de suite cette lampe de malheur ! Bien évidemment ! N'étant pas une experte en ampoule, électricité ou manifestation paranormale, je n'avais aucune idée de ce qui se passait et décidai donc d'ignorer cette satanée lumière, pour me concentrer sur mon objectif, me sécher les cheveux.

J'attrapai, sans contretemps cette fois-ci, mon sèche-cheveux dans le placard. Mais, parce que si j'avais réussi à le brancher cette histoire débile n'aurait eu aucun intérêt, impossible d'introduire les machins en fer dans la prise à cause d'une fichue protection pour les enfants.

En parlant de ça, il ne me semblait pas l'avoir vue hier cette protection étant donné que je n'avais eu aucun mal à brancher le sèche-cheveux hier. Et puis mince à la fin, dis-je brusquement, m'apprêtant à commettre la pire erreur de ma vie. J'approchai ma main de la prise pour retirer le petit bout de plastique qui causait mes malheurs, mais celui-ci disparut subitement au moment où ma main, trempée par mes cheveux que j'avais attachés, rentra en contact avec la prise.

Enfin, il me semble qu'il avait disparu, mais cela devait juste être une impression et je l'ai amplifiée bêtement, pas vrai ? Le fait est qu'une puissante décharge électrique envahit brusquement tout mon corps et me paralysa un instant avant de m'achever, de manière si rapide que je n'eus pas le temps de crier. Après ça plus rien, le noir complet et aucun moyen de savoir exactement ce qui venait de se passer vu que j'étais morte ! C'est ce que je croyais en me réveillant dans un espace très étroit, vraiment

obscur d'où j'entendais une musique étouffée, jouée à l'orgue il me semble.

Je compris que j'étais à mon enterrement, dans un cercueil, même si je ne voyais pas comment j'avais pu me réveiller après un tel choc. Alors, je fis ce que toute personne saine d'esprit aurait fait si elle se retrouvait enfermée dans un cercueil et prête à être enterrée vivante. J'ai crié de toute mes forces en me débattant, en espérant faire assez de bruit pour que quelqu'un le remarque et me sorte de cet enfer.

Mais cela ne dura pas longtemps, car en hurlant, j'ai inhalé en grande quantité le pollen des fleurs se trouvant juste au-dessus de moi, je suppose qu'elles se situent par-là, mais cela n'a pas vraiment d'importance. Je me mis alors à éternuer encore et encore à cause de ma stupide allergie à ces fleurs débiles ; allergie qui finit par avoir raison de moi ainsi que mes éternuements, car ne pouvant plus respirer cet air saturé de pollen, je m'évanouis de nouveau.

Disons plutôt que je pris conscience que ce n'était qu'un rêve en me redressant sur mon lit, les cheveux parfaitement secs et mes habits parfaitement pliés au bout de mon lit. Je partis donc à la douche, soulagée, en pestant contre ce stupide rêve qui m'a causé tant d'effroi, mais choisis quand même de ne pas mouiller mes cheveux par mesure de précaution.

Cette fois-ci, aucun changement brusque de température ne vint me déranger sous la douche, ce qui en soi était normal, car j'étais la première de la famille à me doucher en cette fin de journée et la réserve d'eau chaude ne pouvait pas être déjà vidée, c'était plutôt évident et même rassurant. Je sortis de la douche tranquillement, après un long quart d'heure à profiter de l'eau chaude.

J'attrapai ma serviette et commençai à me sécher en douceur quand la lumière décida de faire des siennes de nouveau. Je me retournai alors vivement vers l'interrupteur, en proie à une panique sans nom, avant de me rendre compte que je m'étais simplement adossée à lui et l'avait actionné de manière idiote.

Soulagée, je finis de me sécher en roulant la serviette autour de mon buste et me rendis dans ma chambre afin de m'habiller, pour de vrai cette fois-ci. Je saisis les affaires sur mon lit et, remarquant que ce n'était pas le jean ni le pull que je portais dans mon rêve, ou plutôt de mon cauchemar, je fus soulagée.

Pourtant, je fis le choix de les ranger dans ma commode pour sortir cette maudite tenue. Car oui, même si j'ai eu vraiment peur, ces pauvres vêtements n'y étaient pour rien et je trouvais qu'ils étaient parfaitement assortis et qu'ils m'iraient à merveille, ce qui n'est pas le cas de tous mes vêtements.

Mais, en les enfilant, une odeur de fleur qui m'était jusqu'alors inconnue vint me chatouiller les narines et provoqua chez moi un éternuement magistral. Ce fut la dernière fois que je mis cette tenue, car devant l'horreur de la situation que je craignais d'avoir comprise, je me dévêtis immédiatement et mis ces vêtements en vente sur un site en ligne, à un prix tellement bas que dès le lendemain, je m'en étais déjà débarrassée.

Mais bon tout cela ne devait être qu'une stupide hallucination de ma part n'est-ce pas ? Cela devait juste être le parfum d'une amie à qui j'avais prêté ce jean. Et quant à l'éternuement, c'était juste une bête coïncidence, pas vrai ?

C'est l'explication la plus logique qui s'offre à moi et il n'y a aucune raison qu'elle soit fausse alors... pourquoi je continue de douter de moi et de ce qui s'est réellement passé ? Est-ce à cause du regard larmoyant de ma mère quand je suis descendue ou du câlin soudain et inattendu de ma petite sœur quand elle m'a vue ? Ou alors c'est peut-être juste ma faute à moi, mon esprit tordu et mon imagination surdéveloppée ? Je pense que je ne saurai jamais.

Le jeu de rôles

En 2005, dans un village reculé du monde entouré par des grottes, des montagnes, et juste à côté d'un château du 13^e siècle, une jeune fille nommée Célia, grande fan du jeu de carte Loup-Garou, vit sa vie de lycéenne.

Ah !! Enfin les vacances ! Ça ne faisait que dix mois que j'étais rentrée en Première, mais j'avais l'impression que ça faisait trois ans. Pour fêter la fin des cours, Emma proposa d'aller boire un coup chez elle entre potes. Lina, Chloé et Camille étaient aussi de la partie. Il faut dire qu'Emma avait quand même une grande maison.

Après avoir bu quelques bières, j'ai décidé de rentrer chez moi. Sur le chemin de la maison, je croisai des petits garçons d'environ huit ans qui jouaient au ballon. Sans le faire exprès, ils envoyèrent le ballon sur moi qui le repoussai d'un coup brusque. Le ballon dévala une pente pour atterrir dans la grotte à côté du château. J'étais un peu saoule, mais ma mère savait que j'allais rentrer tard alors je n'étais plus à quelques minutes près et j'allai chercher le ballon pendant que les enfants me criaient dessus pour que je me dépêche. J'avais juste envie de les faire taire, mais bon... Je n'allais quand même pas m'énerver après des enfants de huit ans.

En arrivant dans la grotte, je me sentis mal, tout était flou autour de moi, j'avais des vertiges. Je tombai sur le sol caillouteux et m'écorchai les genoux. En me relevant, tous les vertiges avaient disparu. Je sortis de la grotte et vis avec stupeur que le château avait pris la place du village. Je m'avançai ébahie. En arrivant aux portes du château, je croisai le regard de la boulangère qui était cloîtrée chez elle et qui regardait par la fenêtre.

Elle avait un air anormal : elle portait un voile dans les teintes violette, rouge, bleue, que je ne lui avais jamais vu. Elle m'ouvrit sa porte et me fit entrer rapidement afin que personne ne me remarque. Je ne compris pas tout de suite pourquoi. Je lui demandai ce qui se passait et elle m'expliqua :

_ « Je vois que tu ne comprends pas la situation. Le château est une partie de Loup-Garou dans la vraie vie et c'est donc pour cela que je t'ai fait entrer si vite, pour que les loups-garous ne s'aperçoivent pas de ta présence. Mon rôle est celui de la voyante. Si tu connais le jeu, tu devrais savoir que je me réveille chaque nuit et consulte ma boule de cristal pour connaître les rôles des autres habitants du château.

_ Pourquoi le château a-t-il pris la place du village ?

_ Nous n'avons jamais eu de village ici ! » répliqua la boulangère surprise.

Je me demandai si je n'hallucinais pas à cause de l'alcool que j'avais bu plus tôt. Mais la situation m'intriguait et je décidai de participer au jeu. La boulangère m'expliqua que chaque habitant du château se réveillait à une heure bien précise qui correspondait à leur rôle. Je savais déjà tout ça, mais comme nous n'étions pas dans le jeu de cartes, tout ne pouvait pas être pareil. On alla se coucher et, épuisée par tant d'aventures, je m'endormis aussitôt. Soudain, je me réveillai en sursaut sans savoir pourquoi et me dis que cela devait avoir un lien avec le jeu. Je regardai par la fenêtre intriguée par des ombres qui allaient et venaient dans les rues du château. Et là, je vis mes parents se transformer en bêtes hideuses et poilues qui pénétrèrent violemment dans la maison du maire afin de le dévorer. Je compris donc que j'avais le rôle de la petite fille qui se réveille et espionne discrètement les loups-garous. Attristée et apeurée, je me glissai sous les couvertures et me rendormis sans le vouloir. Le lendemain, la boulangère me réveilla alors que les cloches sonnaient pour rassembler les habitants du château. On nous annonça la mort du maire et la prise

de pouvoir du garagiste *alias* le chasseur. Au moment du vote pour éliminer une personne du village, je déclarai avec regret que je soupçonnais mes parents d'être des loups-garous. Après un long débat, nous décidâmes d'éliminer ma mère. La nuit suivante, je fus la cible de mon père qui me dévora afin de me faire taire définitivement.

Le lendemain matin, je me réveillai comme tout le monde et allai au rassemblement quotidien. Je compris que la sorcière avait utilisé sa potion de résurrection sur moi. Après que je l'eus remerciée, les habitants décidèrent d'éliminer mon père et m'acclamèrent après son rôle révélé.

Je me réveillai brusquement dans la grotte avec le ballon à côté de moi et compris que toute cette aventure n'était qu'un rêve. Je sortis lentement de la grotte et rendis le ballon au jeune garçon. Je rentrai chez moi et serrai mes parents très fort contre moi, heureuse de les voir en vie et sans surplus de poils !

Le lendemain matin, je me réveillai après une bonne nuit de sommeil. Je décidai de sortir. En me promenant, je croisai la boulangère qui portait le même voile que dans mon rêve.

Mission Top Secrète

Quatre jeunes maltraités vivent dans une ruelle abandonnée. Chaque jour, des adolescents viennent les frapper et parfois, leur volent le peu d'argent qu'ils gagnent. Un jour, Emy, une des pauvres adolescentes, qui rentre de son travail, croise une dame habillée entièrement de noir qui l'attrape par le bras, l'assomme d'un coup violent, et la traîne jusqu'à une rue un peu plus loin.

Dès qu'elle se réveille, Emy panique. La dame lui explique que son ami, Maxence, est en fait le neveu d'un des plus grands espions magiciens du monde, et qu'il doit venir ici le soir d'après, vers 19h30 dans cette rue.

Comme prévu, Max vient avec son groupe d'amis au rendez-vous, à l'heure prévue, dans la rue du Moulinet. Miss Cary - c'est ainsi que s'appelle la dame en noir - les attend avec deux hommes de musculature importante :

“- Bonjour ! Je suis Tom et voici Miss Cary et Gary.

- Bonjour...
- Alors, acceptez-vous de devenir des EHN ?
- Des EHN ?!
- Espion de Haut Niveau.
- Heu...
- Ho oui ! J'ai toujours eu envie de devenir un espion !”

Frosty le crie tellement fort que ça résonne dans toute l'avenue. Miss Cary marmonne un sermon dans sa barbe et dit enfin: “suiv...”. Mais un son fort résonne : un écran apparaît dans le ciel et un homme masqué apparaît dessus. Miss Cary panique :

“Suivez-moi ! ... Dépêchez vous !”

La population, apeurée, court dans tous les sens. Une voix sort de l'image :

“Celui qui me ramènera ce garçon, - il montre une image de Max - aura une très grosse récompense !”

Miss Cary presse les jeunes ados jusqu'à une cabine téléphonique vieille et délabrée et les fait entrer.

Soudain, un bruit retentit et... la cabine se téléporte ! Max, Frosty, Layla et Emy sont ébahis. Miss Cary, impatiente, raconte aux jeunes que la base espion est alimentée par la magie. Notamment celle de Tom et de Roberto. C'est aussi pour ça que l'homme de l'écran le veut, autant que l'association. Max n'en croit pas ses oreilles et demande à Layla de le pincer. Elle le pince si fort

qu'il pousse un petit cri de douleur aigu. Ses amis éclatent de rire et Max fait une mine boudeuse. Au fond de lui, il est inquiet. Qu'allait-il se passer ensuite ? Si le méchant le cherchait, était-il en danger ?

Un peu plus tard, Max se réveille. Il est dans un lit à côté de ses amis qui dorment visiblement. Il réveille Emy et lui demande s'il n'a pas rêvé après lui avoir raconté son rêve, mais non.

Dès le lendemain, ils sont envoyés en salle d'entraînement. Tous les jours, ils s'entraînent dur pour atteindre la phase Un de leur formation : combat, discrétion, agilité, informatique et enfin, MAGIE !

Max adore le combat et échafauder des plans, Emy adore les armes à feux et les duels au corps à corps, Layla adore le combat et les gadgets, et Frosty est un scientifique et technicien hors pair.

Un jour, ils sont conviés au bureau de Miss Cary. Ils ont à peu près : 17 ans pour Emy, 18 pour Layla, 15 pour Frosty le petit génie ; et bientôt 18 ans pour Max. Miss Cary leur fait un discours et leur annonce enfin qu'ils ont réussi la phase Un ! Elle les nomme "espions en herbe" (EH).

Le 27 septembre 1999, ils reçoivent leur première mission. C'est aussi la date de l'anniversaire de Max. Leur expédition consiste à retrouver la trace d'un fabricant d'arme brésilien. Pour ça, ils sont envoyés à Rio De Janeiro. Ils entrent en toute discrétion et avancent peu à peu dans un long couloir fait de métal. Ils avaient appris à se méfier des pièges pendant leur formation, alors ils firent attention en progressant dans le couloir.

Ils arrivent alors dans une grande salle pleine de machines, qui était certainement la salle de contrôle qu'ils cherchaient. Frosty trafiqua l'ordinateur pour débloquent les caméras de surveillance. Puis ils sortirent. Mais par manque d'expérience, Emy marcha sur un piège et une alarme se mit à sonner. Des gardes arrivèrent et les assommèrent en les traînant jusqu'à une cellule.

Un grand homme maigrelet entra dans la cellule une fois qu'ils furent réveillés. Il était couvert d'armes de part en part. Il se mit à parler en une langue étrange et un homme traduisait : "Notre maître est arrivé, il souhaite vous parler. Il dit qu'il a attrapé un espion magique, il pourra demander une rançon."

Layla, qui était amoureuse de Max dit : "Vous n'oseriez pas vendre Max à d'autres méchants, si ?!" Max fut offusqué d'être traité d'espion magique. Il était quand même un très grand espion, le fils du plus fort du monde. Emy, quant à elle, commençait à délier ses attaches. Elle sauta derrière l'homme et prit son couteau en le menaçant, elle dit : « Si vous ne libérez pas mes amis, je tue cet homme ! »

Les autres gardes rigolèrent mais elle commençait déjà à enfoncer le couteau dans le cou de l'homme. Les gardes furent affolés et libérèrent ses amis. Ils sortirent tous les quatre de la base militaire et s'enfuirent loin, très loin.

Une fois arrivés à la base espion, Miss Cary était folle de rage. Elle les renvoya dans leurs appartements et se jeta sur son canapé en hurlant dans son coussin. Leur première mission avait échoué, ils étaient tellement tristes qu'ils se séparèrent et s'allongèrent chacun dans leur lit, sauf

Emy. Elle commença à leur parler en disant qu'ils réessaieraient une prochaine fois, et Frosty se souvint qu'il avait enregistré les données de la base dans son médaillon. Tous furent heureux de l'apprendre.

Ils allèrent voir Miss Cary et elle leur donna une seconde chance. Ils sautèrent de joie à l'idée de pouvoir réessayer mais ils furent tous apeurés de retourner là où ils avaient subi une défaite.

Quelques mois plus tard, après avoir réussi leur première mission, et avoir reçu un entraînement digne de ce nom, mais super fatigant, ils franchirent l'étape numéro Deux de leur apprentissage. Une semaine après, comme par hasard, ils furent conviés chez un riche habitant d'un petit village dans le Sahara, et un camion aménagé avec des armes, un mode « invisibilité » et un mode « sous-marin » et plusieurs autres gadgets très pratiques leur fut confié.

Ils allaient enfin réaliser une mission extrêmement dangereuse, ce dont ils rêvaient le plus. Ils eurent aussi des voitures de compétition avec plusieurs modes et deux assistants avec une grande musculature, mais quand même très généreux et intelligents. Ils les aideraient en cas de combat : Julius et Gary.

Le jour précédent le rendez-vous, ils avaient enfin fini leurs bagages et étaient prêts à partir. Deux ou trois heures après, ils partirent excités d'aller en Egypte, de pouvoir enfin quitter l'Angleterre après leur première mission et toutes leurs années d'acharnement à trouver un foyer quand ils étaient à la rue. Ils allèrent faire le tour des commerces et se payèrent un bon repas avant d'aller chez le riche. Mais là, au lieu d'avoir un chaleureux accueil, le riche les regarda d'un air mauvais et les invita à rentrer en leur criant presque dessus.

Dès qu'ils rentrèrent, ils furent cernés par des gardes ennemis. Bien sûr, ils s'y attendaient vu l'accueil qu'ils avaient reçu. Aussitôt le combat s'engagea, Layla commença par frapper si violemment de la main un garde qu'il fut éjecté sur un autre. Emy se fit attaquer des deux côtés par deux gardes et il lui suffit de sauter pour que les deux gardes se rentrent dedans, puis elle les finit par un bon coup de batte dans les dents. Max prit les têtes de deux gardes et les frappa l'une contre l'autre. Frosty, qui avait fabriqué des drones missiles, tira sur les gardes qui l'attaquaient et enfin Gary et Julius sortaient et éjectaient les gardes qui leur sautaient dessus. Pendant ce temps, le riche et l'homme mystérieux de l'écran qui était apparu au début de leur formation les regardaient, perplexes.

Puis le riche annonça :

“- Gardes ou non, je deviendrai le maître du monde grâce à ce surpuissant Magicien !

- Tu crois vraiment ?”, dit aussitôt Max

- Bien sûr !!!!!!!...”

Le magicien leva presque aussitôt ses mains et une sorte d'horloge noire avec des aiguilles très pointues apparut. La nuit était tombée. Une fois minuit sonné, les aiguilles de l'horloge ne formaient plus qu'une. Le magicien la prit pour en faire une épée et l'horloge disparut dans une explosion fracassante qui assomma et blessa gravement le riche, Gary, Julius, Frosty et Emy. Ils

étaient tous à terre sauf Layla et Max. Le magicien planta le manche de son “épée” dans le sol comme pour demander grâce. Mais non. Au lieu de ça, il fit voler Layla et la fit s’allonger dans les airs au-dessus de l’épée. Max hurla : “Non!”. Mais trop tard. Il vit Layla enfourchée sur l’arme.

Cette vision le transforma. Lui, le beau garçon brun aux yeux verts devint un mage habillé de violet avec des cheveux blancs et des yeux noirs avec des iris rouges. Il frappa si fort l’assassin de son âme sœur qu’il fut projeté et traversa le sol, tombant dans une sorte de temple. Il le tortura et finit par le tuer.

Le calme revint. Le monde était sauvé. Le riche tenta de s’enfuir, mais il fut bientôt rattrapé par Emy, et remis à Miss Cary qui venait d’arriver. La tristesse envahit le groupe, et tous se tournaient vers le ciel en implorant les puissances divines de ramener Layla à la vie. Miss Cary, qui se trouvait alors près du corps de la jeune Layla leur dit : “Tout n’est peut-être pas encore perdu !...”.

Le monstre des abysses

Cette fameuse après-midi, moi, Thomas, âgé de quatorze ans et mon ami Valentin, lui aussi âgé de quatorze ans, sommes allés chez moi pour jouer à des jeux vidéo. Au bout de trois ou quatre heures de jeux d'aventures et de fantasy, Valentin me proposa de sortir pour aller marcher ; il était déjà 18h alors j'étais sceptique, mais bon j'acceptai sa proposition et nous sortîmes dehors.

Nous étions en train de marcher sur un petit chemin et tout autour de nous il y avait des cerisiers, des pommiers et plein d'autres arbres magnifiques. Nous entendions encore des oiseaux chanter sur leur branche d'arbres en fleurs et sous ce si beau soleil prêt à se coucher qui offrait un merveilleux tableau aux reflets rose orangé.

Soudain, un renard, possédant un pelage flamboyant, vint vers nous et se frotta à nos jambes. J'ai cru que je rêvais et ne cessai pas de cligner mes yeux fatigués pour être sûr de ce que je voyais. Nous le caressâmes pendant quelques minutes.

Au bout d'un moment et sans crier gare, il partit en nous regardant et en s'arrêtant comme s'il voulait qu'on le suive. Valentin me regarda et me dit : « Viens ! on le suit ! c'est ce qu'il a l'air de vouloir. Ça te dit ? » Je lui répondis : « oui, avec plaisir, si tu veux ! » En réalité, j'étais épuisé par nos longues parties de jeux. Mes yeux se fermaient tout seuls et j'aurais aimé me coucher pour m'endormir rapidement. Mais bon, après tout, un bol d'air frais nous ferait du bien. Je les suivis.

Nous décidâmes de suivre cet étonnant renard et, pendant notre petit trajet, nous en profitions pour contempler aussi les pétales des fleurs de cerisiers qui volaient autour de nous ; elles étaient roses et si belles ! Elles tournaient autour de nous ; une véritable danse printanière. Nous étions éblouis par la beauté de cette danse de pétales roses. Nous étions tellement envoûtés que nous n'avions même pas remarqué que le renard et nous étions arrêtés devant l'entrée d'une grotte gigantesque. Le renard se dirigea vers la grotte et y entra. Nous le suivions avec méfiance. Était-ce sa volonté que nous le suivions jusqu'ici ? Était-ce prémédité ? Je me trouvais ridicule de me poser de telles questions, mais tout de même, la peur se mêlait à la curiosité.

Ça faisait maintenant au moins deux heures que nous marchions dans cette grotte éclairée par la lampe torche de nos téléphones. Le passage était étroit et pendant notre parcours nous avons eu une étrange impression. Nous ressentions une forme de présence au fond de cette caverne qui paraissait interminable, car toutes les galeries semblaient identiques et avaient l'air de conduire au même endroit.

Étonnamment, le renard aussi donnait l'impression d'être perdu, mais au bout d'un certain temps nous commençâmes à sentir une odeur étrange qui ressemblait fortement à celle du sang mêlé à autre chose. Nous commençâmes à nous dire que ça ne pouvait être que la fatigue, puisque nous étions fatigués par ces nombreuses heures de marche, ou alors qu'à l'intérieur de la grotte un animal était mort de faim ou mort à la suite d'une blessure. Nous nous interrogeons sur l'heure qu'il était. Nos parents allaient s'inquiéter. Que faire ? Comment les prévenir ? Nous n'avions pas de réseau.

Nous décidâmes de continuer pour savoir ce que le renard voulait nous montrer et, de toute manière, nous étions trop fatigués pour rebrousser notre chemin jusqu'à chez nous.

En avançant pendant quelques minutes, une sorte de pression dans l'air commençait à se sentir et Valentin me dit : « Ne t'inquiète pas, ce doit être la fatigue qui perturbe nos sens. » Alors, nous ne cessâmes pas d'avancer et après dix ou quinze minutes de marche dans les étroites galeries de cette caverne, nous commençâmes à voir une silhouette se former au loin. Elle se trouvait dans une grande salle minérale et ressemblait à une très grande porte ou à une armoire. Nous accélérâmes le pas pour aller voir cette silhouette de plus près. Le renard, quant à lui, restait à la tête du groupe et, en arrivant à notre but, nous fûmes surpris et terrifiés.

Valentin se tourna vers moi et me regarda pendant plusieurs secondes avec un regard rempli de terreur. Ce qui était devant nous était une porte aussi grande qu'un éléphant, de deux ou trois fois

ma taille. Cette porte était en bois et peinte en noir. Elle donnait l'impression d'avoir été souillée par la chaleur. Certaines parties, réparées, étaient revêtues d'un cuir abîmé. Certaines planches en bois étaient armées d'un alliage renforcé pour la protéger. Il y avait une serrure en métal noir et cette serrure avait une forme qui ressemblait à un cœur humain. Quelle horreur ! J'en avais le souffle coupé. Il y avait aussi des chaînes en cuivre abîmées qui l'entouraient comme pour la sceller, pour empêcher qu'elle soit ouverte. Nous nous demandions immédiatement par quel miracle elle avait pu se retrouver à l'intérieur d'une caverne. Le renard avait les poils dressés, puis il est venu se blottir contre moi en couinant.

Il est ensuite parti en courant tout en nous regardant. Quelle mouche l'avait piqué ? Où comptait-il courir ainsi sans lumière ? Nous avons ensuite observé la porte plus attentivement ; la surprise, l'incompréhension et la peur nous envahirent.

Soudain, nous remarquâmes une sorte de substance noirâtre et gluante qui coulait le long des panneaux de la porte et qui dégageait une odeur similaire à celle du sang mélangée à une autre odeur étrange. Une odeur métallique.

Tout à coup, une tonne de questions envahit mon esprit : pourquoi cette substance coule-t-elle des bords de cette porte ? Pour quelle raison sent-elle la même odeur que l'odeur que nous avions sentie auparavant dans la galerie ? Je pense que Valentin aussi se posait des questions, alors je me suis tourné pour voir comment il réagissait. Il était en train de pleurer et il s'effondra en larmes par terre, à bout de nerfs et terrifié. Je posai mon téléphone au sol et vins auprès de lui. Je l'enlaçai, puis nous nous sommes éloignés, assis et endormis sur une paroi ; sa tête posée sur mon épaule.

Après une belle nuit de sommeil avec Valentin, nous nous réveillâmes en étant encore dans cette caverne obscure éclairée par nos téléphones posés au sol. Nous regardâmes devant nous pour voir s'il y avait encore cette porte étrange qui nous avait terrifiés la veille. En scrutant l'espace devant nous, nous avons reconnu la porte. Envahis par la terreur et la stupéfaction, nous nous étalâmes sur le sol, saisis par une peur grandissante qui ne faisait que croître et la crainte de ne plus avoir de batterie pour que nos téléphones nous éclairent dans ces ténèbres.

La peur de voir une chose simplement terrifiante nous faisait perdre nos moyens ; nous qui pensions que notre fatigue nous jouait des tours. Nous ne pouvions donner d'explication à ce phénomène totalement surnaturel. Alors nous nous sommes regardés avec les yeux grands ouverts, animés par l'effroi, et nous sommes mis à hurler de concert : "Cours !" le plus fort possible.

Après cela, nous sommes partis en courant, mais après avoir parcouru à peine dix mètres en courant, un bruit nous a glacé le sang. Ce bruit ressemblait à celui que l'on entend quand une porte en bois s'ouvre. Nous nous sommes alors arrêtés, le sang totalement figé, les yeux paralysés par la peur et nous nous sommes retournés pour regarder ce qui avait produit ce bruit et, là, nous constatâmes que c'était la porte qui nous avait fait fuir qui était en train de s'ouvrir.

Une multitude de questions était en train d'envahir mon esprit qui était dépassé par la peur et l'incompréhension. Pourquoi cette porte est ici ?! pourquoi s'ouvre-t-elle ?! Qu'est-ce qui ouvre cette porte ?! Et enfin, pourquoi n'y a-t-il plus les chaînes en cuivre ? Mon esprit s'emmêlait.

Après avoir retrouvé mes esprits, je regardai Valentin qui, lui, était totalement bouleversé par la peur et par ses larmes. Le grincement s'était arrêté ; alors nous regardâmes dans la direction de la porte qui était entièrement ouverte. La lumière de nos téléphones s'éteignit, à ce moment-là, des bruits de pas finirent par se faire entendre.

Au bout de cinq minutes, les bruits de pas avaient cessé et la lumière de nos téléphones s'était rallumée. Qu'est-ce qui pouvait contrôler ainsi et à distance nos téléphones alors que nous ne captions pas dans la caverne ? ! Nous regardâmes en direction des bruits de pas, mais il n'y avait rien, personne ! Pourtant, tout à coup, quelque chose passa très vite devant nous ; si vite que nous n'étions pas en mesure de la voir. Par instinct de survie, j'attrapai Valentin qui était en train de pleurer et je partis en courant tout en le tirant par le bras pour qu'il me suive, car j'avais tout autant peur que lui. Je ne savais pas ce qu'était cette chose, mais elle n'avait pas l'air de nous vouloir du bien. Par miracle, nous parvînmes à la sortie de la caverne.

Là, nous attendait quelque chose qui fit bien plus que nous glacer le sang : il y avait un être humanoïde qui nous regardait de ses yeux rouges et avec un sourire jusqu'aux oreilles. Son corps était entièrement noir et il y avait une substance qui coulait de son corps ; là nous fîmes le rapprochement avec la porte, car cette substance ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle qui coulait de la porte au fond de la grotte. Son corps avait la même forme que celui d'un humain, mais cette créature n'avait rien d'humain ou de naturel, et en plus nous étions tellement fatigués par tous ces événements !

La créature commença à avancer vers nous et je me retournai et attrapai Valentin de nouveau, puis courus dans la caverne pour fuir le monstre. Après avoir couru pendant au moins une heure avec Valentin, nous arrivâmes devant la porte en espérant avoir semé la créature et en nous approchant de la porte. Je pensai que, peut-être, il y aurait des informations sur cette créature terrifiante inscrites sur la porte et là "bingo !" il y avait de gravé : « N'approchez jamais de cette porte, elle contient le monstre des Abysses. Si vous trouvez cette porte ouverte, sacrifiez un humain pour la refermer et scellez ce monstre à jamais en introduisant un cœur humain dans la serrure de cette porte ». Nous étions abasourdis et sonnés par ce que nous venions de lire. Nous nous retournâmes et là il y avait le monstre juste devant nous qui nous regardait. Il attrapa immédiatement Valentin et par réflexe je donnai un coup de pied dans le bras du monstre ; j'attrapai Valentin tant bien que mal et nous partîmes en courant pour nous réfugier dans l'une des galeries de la caverne. J'étais engourdi et exténué d'avoir supporté si longtemps le poids de mon ami pour nous sauver.

Il dut s'en rendre compte et, lui-même harassé, me dit en me tapotant l'épaule : « Arrache-moi le cœur et mets-le dans la serrure de la porte pour que tu puisses vivre. Je n'en peux plus et préfère largement me sacrifier pour toi qui ne m'as pas abandonné malgré la difficulté ! Sauve ta vie en me sacrifiant ! » J'étais en larmes pendant qu'il s'adressait à moi et je ne voulais pas le tuer ni même vivre sans lui, mais je n'eus même pas le temps de le dire ni même de remarquer quoi que ce soit qu'il avait lui-même arraché son propre cœur et me le tendit dans un cri atroce de douleur !

Je n'avais plus le choix, je devais le faire pour lui : sauver ma vie grâce à son sacrifice et vivre pour lui.

Alors, je pris son cœur en main et allai à la porte pour l'introduire dans la serrure. A ce moment-là, le monstre fut absorbé par la porte et ensuite la porte se referma avec le monstre enfermé, les chaînes de cuivre s'étaient replacées autour de la porte. Tout ça grâce au malheureux sacrifice de mon cher Valentin.

Après cela, je m'effondrai au sol rempli d'amertume, de rage, de tristesse et de fatigue quand brusquement...

Je me réveillai dans mon lit avec Valentin à côté de moi qui dormait paisiblement. Je me levai en sursaut, le cœur battant comme jamais, la poitrine douloureuse et les épaules engourdis, pour lui faire des papouilles, car je ressentais une telle joie de le retrouver vivant. Je compris alors à quel point les jeux vidéo prenaient une trop grande importance dans ma vie, jusqu'à perturber mes rêves et à s'y immiscer.

Valentin ne comprenait pas ma joie et me repoussait ; je le serrais si fort !

Une fois rasséréné et soulagé, je décidai de prendre une douche. J'étais en nage. Mais alors quelle horreur ! lorsque je regardai mon bras nu, il y avait une espèce de tatouage qui ressemblait à deux gouttes d'eau noires et gluantes.

Mystères et sang

Je m'appelle Jane. Jane Galon. Et je suis sur le point de mourir.

Ce fut lors d'une fraîche journée d'hiver que tout commença. J'étais là, assise sur un banc du Greenwich Park, à Londres, et regardais des enfants riant et jouant à coups de boules de neige, insouciant du monde qui les entourait.

Je soupirais, regrettant de ne pas pouvoir, moi aussi, profiter de la vie. Mais le devoir m'attendait, et un instant d'égarement était tout ce dont je n'avais pas besoin. Il faut dire qu'être cheffe de la police nationale n'était pas un métier de tout repos. Ces derniers temps, entre les assassinats, vandalismes et disparitions inexpliquées, la police était débordée, et c'était un miracle d'avoir trouvé assez de temps pour me rendre dans ce parc, et souffler un peu.

Mais peut-être n'aurais-je pas dû ne serait-ce que penser à ces paroles, car mon téléphone sonna, affichant le nom de mon bras droit, l'agent Nil.

Retrouvant de nouveau mon anxiété, je priai pour qu'aucun meurtre ou action du même style ne se soit produit, et, tremblante, je décrochai.

- Allô ? lançais-je.

- Jane ?

- Bonjour Nil.

- Appelez-moi Jack, mademoiselle. Je vous appelle car nous venons de retrouver le corps de l'une des personnes portées disparues. Celui de Jim Bans. Nous l'avons identifié, mais, selon nos recherches, il n'a pas été atteint de coups, ni agressé, et nous n'avons retrouvé aucune balle dans son corps.

- C'est le dixième en un mois ! me plaignis-je.

- Il y a plus curieux encore, mademoiselle.

- Pire que cela ? J'en doute fort.

- L'un de nos experts a fait une découverte pour le moins... troublante, hésita-t-il. Il a remarqué que, sur tous les corps, on pouvait retrouver une marque de mâchoire, au niveau du cou, généralement, mais parfois également au niveau du poignet.

Plus la marque remonte à longtemps, plus elle est difficilement remarquable, comme si elle s'effaçait afin de ne laisser aucun indice. En revanche sur les corps les plus « récents », cette trace est très profonde, et on peut distinguer des gouttes de sang. Nous en avons donc conclu que ce n'était pas un humain qui avait causé ces meurtres, car l'entaille est trop profonde. En revanche, d'après les recherches, aucun animal ne possède cette forme de mâchoire, excepté l'homme.

- Ce qui ne nous avance pas et ne nous donne aucune information utile, achevais-je. Jack, vous savez que je suis épuisée, et je sais que vous êtes excité comme une pile électrique à l'idée de mener l'enquête sur toutes ces affaires de meurtres alors qu'il n'y a jamais de disparition et événement du même genre. Alors, s'il vous plaît, faites comme bon vous chante, mais épargnez-moi tout ce qui ne nous avance pas. Autre chose à ajouter ?

- Euh... non mademoiselle.

- Bien. Et cessez de me nommer par ce nom ridicule.

- Bien milady, s'empressa-t-il d'ajouter, en pouffant de rire.

Je raccrochais, fatiguée de l'entendre rire alors que tant de menaces pesaient sur nos épaules. Au commissariat, tous étaient excités à l'idée de mener des enquêtes. Il faut dire que, jusqu'ici, aucun meurtre n'avait été commis. Juste quelques vols de sacs, ou encore de pommes. Le pire qui arrivait était un cambriolage, mais le voleur était vite arrêté. En effet, les banques étaient trop sécurisées pour qu'un braquage puisse avoir lieu. J'en étais heureuse, ainsi que mes agents, mais ces affaires étaient beaucoup plus passionnantes à mener, je ne pouvais pas le nier. Pourtant, je ne trouvais aucun plaisir à enquêter, bien que, auparavant, j'en aurais été ravie. Bizarrement, dès que j'avais

commencé à m'intéresser à cette affaire, un sentiment de culpabilité m'avait envahi. Comme si je traquais ma propre famille. Mon propre sang. A la pensée de ce mot, ma gorge se noua. Depuis ma plus tendre enfance, personne ne pouvait prononcer ce mot sans que mon ventre se retourne ou que je m'évanouisse. Au début, je pensais que la raison était que je ne voulais pas que des innocents soient tués. Raison pour laquelle je m'étais, dès mes dix-huit ans, inscrite à l'école de police. Mais plus le temps passait, moins j'en étais sûre. L'air devint soudain glacé, et je me rendis compte que tous les enfants étaient partis, me laissant seule dans le parc. Je me dépêchais de rentrer chez moi, Alors que la brume envahissait mon lieu de paix. Une fois rentrée, je fermais la porte à double tour, mangeais rapidement quelques pâtes, et allais me coucher, perturbée par ma journée.

Il était plus de 3h du matin, et je n'arrivais toujours pas à fermer l'œil. Sans savoir vraiment pourquoi, la découverte de Jack et de son expert me terrifiait. Alors que j'essayais de comprendre pourquoi, on sonna à la porte, et je dévalais les escaliers. Qui pouvait bien être debout à une heure pareille ?

Dring, Dring

- J'arrive ! criais-je, en déverrouillant.

- Vous êtes Mlle. Galon ? J'ai un paquet pour vous, dit un homme vêtu uniquement de noir. Signez ici.

- Euh... oui, bien sûr, répondis-je en m'activant.

- J'ai également quelques questions à vous poser. Avez-vous de la famille ? enchaîna-t-il, sans me laisser le temps de répondre.

- Non, petite, je vivais en famille d'accueil.

- Très intéressant. Êtes-vous mariée ?

- Non, pourquoi ?

- Ne me demandez pas, je ne fais que transmettre ce que l'on m'a demandé. Quel métier exercez-vous ?

- Je suis cheffe de la police nationale, lançais-je, un brin de fierté dans mon ton.

- Quelle chance. Ressentez-vous parfois des maux de tête, ou encore évanouissements et vomissements à la pensée du sang ?

Cette discussion commençait à devenir inquiétante. Comment quelqu'un pouvait être au courant de mes évanouissements ?

- Oui, seulement les évanouissements et quelques maux de tête. Parfois, j'ai mal au ventre et la gorge nouée, avouais-je.

- Étrange. Dernière question, êtes-vous libre demain soir ?

- D'accord, qui vous envoie ?

J'imagine que c'est encore mon idiot de bras droit ! pensais-je intérieurement.

- Un certain Kay Galon. Il m'a dit de vous transmettre ceci dès que vous poserez la question. Mais revenons-en à celle que je vous ai posée, êtes-vous libre demain soir ?

- Oui.

- Bien, il sera heureux de l'apprendre, dit-il, en me tendant une enveloppe. Je vous souhaite une bonne soirée.

Sur ce, il partit, ombre noire dans la nuit éclairée.

Je fermais la porte, et ouvris l'enveloppe, dans laquelle, je pus trouver une lettre. M'installant sur le canapé, je la déplaiais, et en commençais la lecture.

Ma très chère Jane.

J'ai beaucoup de choses à te raconter. Tu dois sûrement te demander qui je suis, pour t'avoir envoyé un facteur (assez inquiétant, je l'avoue) à 3h du matin, et pour t'avoir demandé si tu étais

libre demain soir. Je ne sais pas comment tu prendras la nouvelle (moi, je l'ai prise avec beaucoup de joie) ... Voilà, je suis ton frère. Tu as également une mère (elle est voyante, alors je sais qu'en ce moment, tu pleures). Notre père est mort lors d'une bataille. Je suis sûr qu'il t'aurait beaucoup aimée. Jane, tu ne vis pas dans le monde banal dans lequel tu crois vivre. La vérité, c'est que je suis un vampire. Toi aussi, et maman aussi. C'est pour cette raison que tu t'évanouis quand on te parle de sang. Tu n'y as jamais goûté, et ton corps en a besoin. Tu dois également te demander pourquoi tu n'es pas avec nous, en ce moment... Eh bien, simplement parce que tu es une princesse. Nous appartenons à la famille royale (je sais, c'est impressionnant : une famille royale chez les vampires). Père a dû te cacher, à ta naissance, car nos ennemis, les loups-garous, te convoitaient. Tu dois le haïr, mais je t'assure qu'il a fait ça pour ton bien. Aujourd'hui, ils te cherchent, ainsi qu'un groupe de vampires qui se sont alliés à eux, et mère pense que tu es assez grande pour te battre et monter à ses côtés sur le trône. C'est moi qui ai proposé l'idée de te contacter par lettre. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, et, crois-moi, cette lettre n'est pas une blague (maman voit que tu doutes).

Viens au Greenwich Park demain, à 19h, sur le banc où tu étais assise cet après-midi. Désolé pour mon empressement, mais, nous aussi, nous avons beaucoup de choses à régler (maman a aussi vu que tu étais débordée à la police... désolé !).

J'ai hâte de te rencontrer,

A bientôt,

Kay (ton frère adoré)

Je n'y croyais pas. Un frère. Une mère. Des vampires. Des loups-garous. Moi. Un vampire. Une princesse.

C'était trop d'un seul coup, et je sombrais dans le sommeil.

Le lendemain, quand je me réveillais, une faible lumière éclairait le salon, et je relisais la lettre, pour être sûre que tout ceci était bien réel, que je n'avais pas rêvé. Tout ceci était donc vraiment arrivé !

J'avais un frère ! Une famille ! Qui m'attendait !

Je me sentis soudain engloutie dans une joie intense, que je n'avais encore jamais éprouvé, et sus alors que rien ne pourrait gâcher ma journée. A côté de mon bonheur, le fait que j'étais poursuivie par des vampires et des loups-garous enragés me paraissait insignifiant. Et je me rendis compte que, à présent, tous les meurtres commis étaient bien loin, ce qui me mit dans une joie débordante, presque étouffante. Mes problèmes avaient disparu dès lors où j'avais su que j'avais une famille. Certes, je n'avais pas de père, mais je ne l'avais pas connu. Soudain, un léger chagrin arriva dans mes pensées. Je n'avais pas connu mon père, je ne pouvais donc pas éprouver de grand chagrin. Mais mon frère, Kay, l'avait connu. Il devait être bien triste de sa disparition. Peut-être qu'en l'écrivant, afin que je l'apprenne, il avait ranimé ses souffrances ! D'ailleurs, quel âge avait-il ? Vu la complexité de ses mots, il ne devait pas avoir plus de 15 ans ! Où peut-être ne parlait-il pas notre langue ! Dans ce cas, comment serais-je en état de comprendre ce qu'il me dirait ?

Calme-toi, pensais-je. Relax.

Après tout, les meurtres n'avaient commencé que depuis un mois. On ne pouvait pas apprendre assez de mots d'une langue étrangère pour écrire une lettre en si peu de temps, et donner les indications à un facteur.

Pourtant, malgré ces paroles, je ne parvins pas à me détendre. Je pris donc la décision d'appeler Jack et de lui demander de me remplacer pour la journée. Ce qui devrait l'enjouer fortement. Chose faite, je pris la décision d'aller prendre une douche, et de m'exercer au yoga. Après tout, si j'étais stressée, je ne parviendrais sûrement pas à rester debout assez longtemps pour rencontrer ma famille. Le stress avait une tendance à m'épuiser. Je me dis alors qu'il faudrait, à l'avenir, en parler

à Kay. Peut-être était-ce une réaction typique des vampires ? Je souris à l'idée des prochaines discussions que j'aurai avec lui. Je ne serai plus jamais seule.

Je me fis alors une promesse, que j'avais bien l'intention de tenir. Quoi qu'il puisse arriver, je ferai en sorte qu'il n'arrive rien à mon frère. Ses mots m'avaient énormément touchée, la veille, surtout le passage où il avait dit avoir pris le fait qu'il ait une sœur avec beaucoup de joie. Ce souvenir me réchauffa le cœur, tandis que je commençais mon yoga.

Plus tard, je me rendis en ville. Il était hors de question que je rencontre ma mère dans un état aussi lamentable. Je me souviens alors avoir souri, lorsque je m'étais retrouvée devant la boutique. Cela faisait si longtemps que je n'étais pas allée dans des magasins de vêtements, chaussures, ...

Petite, j'adorais ça. Mais une fois que j'avais été engagée en tant que cheffe de police, je n'étais plus venue ici. Alors que je rentrais dans la boutique, des odeurs épicées me chatouillèrent les narines. Comme je me sentais bien ! Après avoir passé en revue toutes les robes que possédait la boutique, et les avoir essayées, j'optais pour une robe longue d'un vert émeraude, et me dirigeais vers le magasin de chaussures. Mon choix fut plus rapide, car, contrairement au précédent magasin, j'avais déjà vu l'une des paires de chaussures à la télévision, et les avais, au premier coup d'œil, adorées. J'avais choisi des chaussures à talons, rouge tendre, qui se mariaient parfaitement avec la robe. Après être passée chez le bijoutier (et avoir acheté un collier de perles, mais n'étant pas trop voyant, et de longues boucles d'oreilles blanches et argentées, en forme de larmes), je choisis d'acheter les mêmes boucles d'oreilles pour mère, et une petite figurine représentant un cœur (taillé dans du diamant) pour Kay.

Ils apprécieront sûrement pensais-je.

18h30 : Plus stressée que jamais, je marchais en direction du banc sur lequel je m'étais assise, la veille, épatée par la différence des raisons qui m'amenaient à venir ici. Le yoga n'y avait donc rien changé. J'étais toujours aussi effrayée.

18h40 : Toujours rien.

18h50 : Le froid commençait à se sentir, et je fus obligée de rentrer rapidement chercher une veste. Heureusement, mon absence ne dura que quatre minutes.

19h00 : Personne à l'horizon.

19h10 : Le stress montait de plus en plus, et, un instant, j'eus peur de ne pas avoir compris le message de la lettre, ou de m'être trompée de banc. Puis la dure réalité me fit face, m'assommant presque : personne ne viendrait jamais. Celui qui m'avait envoyé la lettre était sûrement un gamin, s'amusant à créer des histoires et à se faire des faux noms. J'avais été stupide. J'avais loupé mon travail. J'avais dépensé de l'argent inutilement. J'avais raté ma vie. J'attendis encore quelques minutes, dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un, mais personne ne vint.

Alors que je me relevais, essuyant quelques larmes sur mon visage, et m'apprêtais à partir, un bruit attira mon attention. Il venait de l'arbre au-dessus de moi, et je levais la tête, afin de trouver la cause du bruit, en vain. Il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit. Hésitante, je dis :

- Kay ?

Un grondement sourd s'éleva, suivi par une bourrasque. Je fermais les yeux, et, quand je les rouvris, un garçon, jeune, se trouvait sur le banc. A sa gauche se trouvait une très belle femme, qui devait avoir la trentaine. J'en eus le souffle coupé. Elle était magnifique avec ses longs cheveux couleur ébène, son teint pâle, et ses yeux verts. Ce qui m'intriguait, c'étaient leurs yeux. Ils avaient tous deux les mêmes, d'un vert profond, hypnotisant. Des yeux familiers, que j'avais déjà vus, quand je croisais mon reflet dans un miroir. Mes yeux. Mon cœur eut un raté, lorsque la femme me sourit, et, instantanément, je lui rendis son sourire. Sur ce, elle se leva, marcha jusqu'à moi, me regarda (ou plutôt me contempla) avec un brin de fierté dans son regard, et, à ma plus grande joie, elle m'enlaça. Je lui rendis son étreinte, les larmes aux yeux. J'avais tant rêvé de ce moment !

- Tu m'as tant manqué, me dit-elle, d'une voix claironnante.

J'avais longtemps imaginé ce moment, imaginé des milliers de retrouvailles. Pourtant, entendre ces paroles de la bouche de ma mère déclencha une avalanche d'émotions, et je fondis en larmes. Décidément, j'étais une véritable fontaine ces temps-ci.

Kay nous rejoignit, et nous étreignit avec tant de force que, durant un instant, je ne pus plus respirer. J'aurais aimé que ce moment ne s'arrête jamais. Mais il faisait de plus en plus froid, et nous dûmes aller au restaurant le plus proche (on n'échappe pas à la faim). Me tirant de ma rêverie, mère lança :

- Kay ne tient plus en place depuis une semaine. Depuis qu'il a appris ton existence, il m'accuse d'avoir gâché sa vie, rigola-t-elle. Partages-tu cet avis ? me dit-elle, soudain inquiète.

- Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas de votre faute. D'après la lettre de Kay, c'est père qui m'a envoyée ici. Et puis, l'important, c'est que nous soyons ensemble.

- Je suis bien d'accord avec toi, répliqua mon frère.

- Hum, toussa le serveur. Avez-vous fait votre choix ?

- Oui, coupa ma mère. Je vais prendre le bouillon de légumes. Pour mon fils, simplement quelques pâtes accompagnées de sauce tomate, et Jane prendra... dit-elle, en m'interrogeant du regard.

- Oh, euh... un gratin de pommes de terre à la béchamel, complétais-je, en lisant à toute vitesse le menu.

Une fois le serveur parti, je regardais autour de nous, puis, curieuse, dis à mon frère :

- Les vampires mangent ?

- Oui, nous avons les mêmes besoins que les humains. La seule différence, c'est que nous pouvons également boire du sang (qui est bien meilleur que tous les plats humains réunis), et que nous ne ressentons pas la douleur.

- Comment-ça ? questionnais-je. Vous... enfin, nous ne pouvons pas être atteints de coups ?

- C'est à peu près ça, compléta mère. Si quelqu'un te frappe, le coup t'atteindra, mais tu ne ressentiras rien. Et puis, ce qu'a dit Kay est mal formulé. Je dirai plutôt que nous pouvons être atteints par les coups, même de couteau ou de hache, mais nous nous en sortons indemnes, sans aucune blessure.

- Mais alors, commençais-je, comment les vampires peuvent-ils mourir ?

- Eh bien, tout d'abord, naturellement, tout comme les humains (même si la plupart d'entre nous meurent vers les 120 ans), mais, si tu veux parler de mourir lors d'une bataille, nous n'avons qu'un seul point faible... les yeux.

En voyant mon regard interrogateur, mon frère précisa :

- Eh bien, nous sommes insensibles aux coups, sauf à la partie haute de notre tête, à partir de nos yeux. Nos adversaires doivent donc viser juste s'ils veulent nous décapiter, plaisanta-t-il, en changeant de sujet à la vue de mon regard horrifié. Cela nous est utile quand nous attaquons les humains. La majorité essayent de nous atteindre au niveau du cœur, et...

Il fut coupé à la vue de nos plats, et n'eut plus d'yeux que pour son assiette jusqu'à la fin du repas. Mère et moi mangeâmes en silence, et, à la fin du repas, elle me demanda si elle et mon frère pouvaient dormir chez moi, car le palais était à plusieurs jours de marche d'ici. Au bout de trois jours, mère me demanda de les accompagner, Kay et elle, jusqu'au royaume, et d'y rester afin de gouverner avec elle. Bien que tout ceci était un peu précipité, je pris la décision d'abandonner la police nationale aux mains de Jack Nil, et, après lui avoir donné les clefs du commissariat avec pour explication que ce métier n'était pas pour moi, je quittais un Jack béat de joie, et partis accompagnée par ma famille.

Mère n'avait pas tort. Le voyage fut très long, mais quelques animaux passaient sur notre chemin, et c'est ainsi que Kay m'apprit à « chasser ». Dès que la première goutte de sang de l'animal toucha mes lèvres, je compris que Kay avait raison. Mon corps avait besoin de ce sang. Je ne m'étais jamais sentie aussi bien, aussi forte, aussi moi-même.

- Le sang humain est encore meilleur, m'avoua-t-il. Mais on n'en boit que pour les grandes occasions.

Après cinq jours de marche et de rires, nous arrivâmes au palais. Celui-ci était somptueux et si beau que j'étais restée bouche bée devant. Ma mère avait dû me tirer par le bras pour que je puisse entrer à l'intérieur.

Au bout de plusieurs semaines d'entraînement, je devins une princesse cultivée et à l'écoute de son « peuple ». Il se trouve que j'étais l'aînée, et que Kay avait bel et bien seize ans.

Un jour, alors que nous soupions, il me demanda pourquoi je lui avais demandé si les vampires mangeaient.

- Oh, avais-je commencé, en fait, l'un de mes livres préférés, « Twilight » disait que les vampires ne mangeaient ni ne dormaient jamais, expliquais-je. Et puis, dans les légendes, les vampires ne boivent que du sang. De plus, dans mon livre, ils mentionnent également une rivalité entre les vampires et les loups-garous. Qu'ils seraient ennemis. En lisant ta lettre je me suis dit que peut-être que l'auteure était un vampire, ayant raconté la vérité afin de faire un best-seller... il faut dire que cette histoire est un peu surréaliste.

Nous avions tous éclaté de rire.

Les jours passaient lentement, et nous étions heureux, mais, par un beau matin, l'un de nos espions, qui surveillait nos ennemis, vint nous prévenir d'une future bataille.

- Les loups-garous se multiplient, expliqua-t-il. Les traîtres également.

(Le groupe de vampires ayant déserté notre camp pour celui des loups-garous étaient à présent appelés « traîtres »). Il continua :

- D'ici quelques semaines, leurs troupes pourraient être plus nombreuses que les nôtres. Ils comptent nous attaquer d'ici deux ou trois semaines, à minuit. Je pense qu'ils pourraient avoir le dessus et remporter la bataille.

Ce risque de mort imminent avait fait le tour des vampires, et les avait affolés.

Mère, inquiète, nous avait donné rendez-vous dans la grande bibliothèque du château, et avait contacté ses plus fidèles conseillers.

- L'heure est grave, avait-elle dit. Les loups-garous et les traîtres comptent nous attaquer d'ici deux semaines, quand la lune sera pleine. D'après mon espion, ils seront plus nombreux que nous, et pourraient donc avoir l'avantage. Je vous ai contactés dans le but de mettre au point un plan d'attaque, que nous transmettrons au reste de nos sujets. J'en formerai certains, afin qu'ils puissent défendre le palais.

Qu'en dites-vous ?

Après notre approbation, elle continua :

- Ceux qui combattront à nos côtés se trouveront ici, derrière ces buissons, afin de les prendre par surprise. Nous barricaderons l'entrée du palais, et Jane, Kay et moi-même irons aux fenêtres du premier étage, d'où nous pourrons leur lancer des flèches enflammées. L'une de mes plus proches amies, Laya, a des dons très spéciaux. Elle peut, par sa simple pensée, faire s'élever la personne voulue. Elle se placera donc au sommet de la plus haute tour. Des hommes de confiance sont actuellement en train de creuser des tranchées devant l'entrée, et j'ai fait venir quelques « sorcières » expertes en l'art de poser des pièges. Des questions ?

- Oui, je répondis. Vous avez dit que nous ferions parvenir notre plan d'attaque à tous les vampires. Or, comment les différencier des traîtres ?

- Ne t'inquiète pas pour cela, me rassura-t-elle. L'un de mes scientifiques a mis au point un détecteur de mensonges. Si quelqu'un ment en disant qu'il n'est pas un traître, il sera immédiatement tué.

Les questions sur la possibilité de défaillance des pièges et détecteurs de mensonges se succédèrent, mais mère restait impassible et calme. Elle avait l'âme d'une souveraine. Et je ferai tout mon possible pour lui ressembler.

Plus le temps s'écoulait, plus le plan de la reine se mettait en place, devenant limpide. Beaucoup de vampires se présentèrent à la formation, ajoutant qu'ils voulaient montrer leur fidélité à leur

reine. Je notais que mère était très appréciée. En même temps, je doutais que quiconque puisse ne pas aimer cette femme d'une beauté, douceur, et compassion naturelles.

Le jour J arriva à toute vitesse. Il était six heures du matin quand mère se leva pour se préparer au combat. Naturellement, j'avais suivi son exemple, bien que la fatigue régnait dans mon corps. La veille, nous étions tous partis chasser, ce qui la rendait plus supportable.

Une fois les pièges mis en place, nous avons pris nos places respectives puis attendu. Longtemps. Très longtemps. Nous ne bougions pas, avons trop peur de le faire. Je regardais mère. Toujours aussi calme, elle regardait l'horizon. Puis un éclat brilla dans ses yeux. A mon tour, je regardais la ligne noire, cherchant ce qui avait éveillé sa curiosité. Tout à coup, je vis. La ligne bougeait. Elle se rapprochait, silencieusement, et si doucement que nous avons cru qu'elle faisait partie du paysage.

Mes muscles s'étaient tendus. C'était ma toute première bataille, et je priais pour que ce ne soit pas la dernière.

Les assaillants étaient à présent tout proche, se rapprochant de plus en plus vite.

Dans un cri de guerre, ils avaient couru, lançant des poignards et des flèches sur les portes, essayant d'ouvrir la principale. Alors que je décochais une flèche en direction du loup me paraissant le plus dangereux, le reste de notre troupe abandonna sa cachette pour se joindre à la bataille.

Je n'avais jamais vu ça. Des cadavres immaculés de sang, des têtes enflammées, ... c'était la chose la plus horrible que je n'avais jamais vue. Laya, l'amie de ma mère, terrifiait les intrus. Le premier des loups qui avait jeté un regard sur elle s'était retrouvé à plus de mille mètres au-dessus du sol, et, une fois transpercé par les flèches, il avait été lâché, faisant une chute mortelle. J'avais presque éprouvé de la pitié.

Presque.

Elle en était à présent à son vingtième cadavre, mais, épuisée, Laya n'arrivait pas à se concentrer sur l'endroit où elle « jetait » ses prisonniers. Alors qu'elle en lançait un autre, ce dernier m'attrapa dans sa chute, m'entraînant avec lui.

Je m'appelle Jane. Jane Galon. Et je suis sur le point de mourir.

Contrairement à ce que les gens disent, quand ils frôlent la mort, je ne vois pas ma vie défiler devant mes yeux. Non. Je ne vois qu'un morceau de ma vie.

Celui où a commencé ma vraie vie.

Sur un banc du Greenwich Park.

J'entends ma mère crier, au loin, mais n'y fais pas attention. Tout à coup, le corps poilu qui me tient lâche mes cheveux, et j'ouvre les yeux.

Le loup-garou a une flèche plantée dans la tête.

Soudain, tandis que le loup s'écrasait contre le sol, je m'arrêtais brusquement dans ma descente, et remontait doucement, comme tirée par une main invisible. Je levais les yeux, et aperçu Laya qui se concentrait pour ne pas me laisser tomber. Atterrissant aux côtés de ma mère, cette dernière m'enlaçait, pleurant, et elle nous ordonna, à Kay et moi, de nous enfermer dans nos chambres, en nous promettant qu'elle nous appellerait en cas de besoin.

Depuis la fenêtre, Kay et moi pouvions suivre la bataille des yeux. Mon frère avait préféré rester avec moi. Nous avons peur (nous ne pouvions pas le nier), même si nous ne l'aurions jamais avoué. Je peinais à regarder ce spectacle, car, en tant qu'héritière de la fortune de mère, et donc du trône, ma place aurait dû être auprès des autres, et non cachée à l'intérieur du palais, pendant que

d'autres mourraient pour moi. D'un autre côté, je me souvins des paroles de mère, quand nous étions au restaurant.

« Si quelqu'un te frappe, le coup t'atteindra, mais tu ne ressentiras rien. »

Les loups avaient plus de chances d'être blessés.

Tout à coup, un éclat de lumière attira mon attention. Je regardais dans sa direction, et découvris un humain, terrifié. Plus précisément un humain terrifié qui tenait dans ses mains un appareil photo. Remarquant mon horreur, Kay orienta son regard vers ce qui m'avait horrifiée, mais il était trop tard. Je franchissais déjà la porte, sans un regard en arrière. Courant le plus vite possible, je passais entre les corps inanimés, et piquais un sprint sur les derniers cent mètres qui me séparaient de l'endroit où j'avais vu l'intrus. Malheureusement, celui-ci avait déjà disparu. Essoufflée par ma course, je m'arrêtais, ce qui laissa le temps à mon frère de me rejoindre. Quand il fut à ma hauteur, je fus étonnée de le voir me prendre par le bras en continuant sa course, et regardais en arrière.

Je n'étais pas la seule à avoir aperçu l'humain. Une horde de loups-garous déchaînés se dirigeaient vers nous. En un seul et même mouvement, Kay et moi-même avions déjà sauté dans un buisson, passant inaperçus puisque nous n'étions pas les proies.

La culpabilité monta en moi comme une traînée de poudre.

Si j'avais été plus discrète, plus tactique, si je n'avais pas traversé le champ de bataille comme une idiote...

Les chances de survie de cet humain seraient sans doute moins minces. Ce qui était sûr, c'est que sa mort resterait gravée dans ma mémoire. La différence entre les loups tués et lui, c'est qu'il était innocent, s'était simplement retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Et comme tout être sensé, il avait voulu se donner une preuve qu'il n'était pas en plein cauchemar.

Les loups étaient à présent assez loin pour que je puisse sortir de ma cachette. Ma mère nous avait rejoints, et donnait des ordres à tout le monde, faisant de grands gestes qui confirmaient son stress.

Les chevaliers étaient toujours là.

Et la guerre était loin d'être finie.

Alors que nous débarquions tous en plein centre-ville de Londres, le spectacle auquel nous étions confrontés me désarçonna...

Les arbres étaient brûlés. Des cadavres jonchaient les trottoirs autrefois impeccables et limpides. Les voitures étaient renversées, et leurs vitres brisées.

Or, pas un bruit ne se faisait entendre.

Le silence était total, ce qui rendait l'atmosphère encore plus inquiétante.

Il était à présent plus de 20h du soir. Toute l'armée était frigorifiée, aussi, je les avais invités à venir chez moi. Une fois devant ma maison, nous nous étions liquéfiés.

Quelqu'un, en mon absence, y était rentré. Les canapés étaient renversés, les chaises brisées. Elle était dans un état lamentable.

Pendant que le cuisinier en chef tentait de sauver nos maigres provisions, nous nous étions installés sur quelques couvertures trouvées dans des placards, et avions allumé la télévision, qui était sans doute la seule rescapée du massacre.

Une vingtaine de bols à la main, le cuisinier s'installa auprès de nous, et nous tendit notre repas.

Je faillis m'étouffer, quand, une seconde après avoir allumé notre seule distraction, le présentateur nous annonçait une attaque de loups-garous à Londres.

A présent que les humains étaient au courant de leur existence, combien de temps leur faudrait-il pour découvrir la nôtre ?

Le côté positif de ce qui était dit dans cette émission, c'était que nous avions appris que l'humain traqué était sain et sauf. D'ailleurs, il nous avait même indiqué l'emplacement des loups, car une escorte y avait été envoyée.

En moins de temps qu'il ne faudrait pour dire « ouf », nous étions déjà sortis, en route pour le palace de Buckingham.

Minuit avait sonné, et notre plan avait échoué. Nous étions tous ligotés dans la cave du palais d'Angleterre. Heureusement pour elle, la reine n'avait pas été capturée, car elle était en déplacement, au moment de l'invasion. Notre cas, en revanche, était différent. Les loups avaient prévu de nous brûler vif à l'aube, et nous n'avions pas la moindre solution pour sortir vivants de ce palais. Alors que nous sombrions dans le désespoir, un rat avait eu la mauvaise idée de passer devant nous, et nous avons aussitôt plongé sur lui.

Dix minutes plus tard, nous étions tous débarrassés de nos liens, et le rat avait perdu toutes ses dents. La porte du cachot était fermée à clé, mais, étant donné que cette dernière était sur le mur d'en face, Laya réussit à la ramener jusqu'à nous.

Après avoir cousu, empaillé, et ficelé des vieux tissus cachés sous un banc, nous les avons jetés dans la cage, et refermé la porte. Et je dois tout de même avouer que l'imitation était remarquable. Une fois au rez-de chaussée, nous avons trouvé une centaine de torches, dans le hall, et une idée avait germé dans ma tête, que j'avais immédiatement fait parvenir à ma mère. A ma plus grande joie, elle l'avait approuvée, ainsi que le reste de l'armée.

Armés des torches, nous nous trouvions au premier étage, qui donnait sur le rez-de chaussée. Nous avons bloqué toutes les issues, mais les loups ne s'en étaient pas rendu compte. Ils étaient tous réunis pour un banquet (sûrement pour fêter notre mort imminente).

Après avoir posté des échelles sous toutes les fenêtres du premier étage, nous nous étions rapprochés du puits de lumière, nos torches brûlant toujours d'une flamme orangée.

La suite se déroula très brièvement.

Les loups avaient (évidemment) remarqué les flammes, et s'étaient tournés vers nous, mais pas un son n'avait pu sortir de leur bouche, car nous avions alors lâché nos « armes » dans le vide.

Ce que je venais de faire m'horrifiait vraiment, mais la pensée de toutes les personnes tuées m'aida à me rendre jusqu'à la fenêtre, où une échelle m'attendait. Accompagnée par ma famille, c'est dans ce « brasier » intense que je retournai dans mon futur royaume, mon chez-moi.

La Nuit de la Peur

Cette aventure effrayante s'est déroulée pendant les grandes vacances, en août. Il s'agit du plus grand effroi que j'ai pu vivre. C'était un vendredi soir, précisément le vendredi 13 août 2020. J'étais chez mes grands-parents avec mon petit frère et mon chien. On s'était couchés tard, car on a regardé un long film d'horreur. En allant dormir, tout allait bien et je n'aurais jamais imaginé qu'un tel événement fatidique se produirait dans la nuit. Un détail pourtant, un signe, aurait dû m'alerter lorsque je suis allé mettre mon chien dans sa niche à côté de la porte du garage de la maison. Il n'était pas confiant et restait devant un placard. Je n'y avais pas prêté attention et je l'ai pris et rentré dans sa niche de force, j'ai fermé la porte du salon et je suis retourné me coucher.

La maison de mes grands-parents est construite de telle sorte que la porte d'entrée mène directement au couloir principal, qui conduit ensuite jusqu'aux toilettes et aux chambres. A droite de la porte, il y a le salon avec la porte qui mène au garage au fond à gauche de la salle. A gauche de l'entrée de la maison, il y a la cuisine.

La nuit commença bien, j'étais un peu fatigué et je me suis endormi rapidement. A minuit pile, je me suis réveillé en sursaut. Mon chien aboya si fort qu'il aurait pu réveiller les voisins, sans exagérer. J'étais paralysé par la brutalité de ce réveil, je ne pouvais plus rien faire, j'étais envahi par la peur. Ce qui me faisait le plus peur, c'est que mon chien n'aboya qu'une seule fois, puis ne se manifesta plus. Au bout d'un moment, je me rassurai et j'allai voir ce qui se passait dans le salon. Je faillis changer d'avis quand je me suis aperçu que la porte du salon était grande ouverte.

Malgré cela, je suis rentré dans la salle avec la lampe de poche de mon téléphone. En allant regarder dans la niche de mon chien, je regardai tout autour de moi pour vérifier qu'il n'y avait rien et, en arrivant devant la niche, mon téléphone s'éteignit. Je n'avais plus de batterie. Néanmoins, j'avais un petit peu de chance, car j'avais oublié de fermer les volets du salon avant de me coucher et j'avais le reflet de la lune qui m'éclairait faiblement, mais assez pour voir s'il y avait mon chien dans sa niche ou non. En regardant dans la niche, je vis mon chien qui dormait profondément. Il était vivant, ce qui me rassura énormément. Rassuré, je retournai au lit et me rendormis très rapidement, même si je me posais de nombreuses questions sur ce qui s'était passé pour que mon chien ait aboyé si fort.

Plus tard dans la nuit, j'eus la sensation dans mon sommeil que quelqu'un me touchait. Soudainement, je me réveillai et regardai tout autour de moi. Mon chien aboyait encore dans le salon. Je courus pour voir ce qui se passait vraiment et... en ouvrant la porte du salon... je vis mon frère, la tête de mon chien à la main, me regardant avec un regard effrayant. Quelle vision affreuse ! Il avait une tête remplie de boutons, un nez crochu, des oreilles pointues et il avait des yeux rouges et perçants. Pourtant il s'agissait bien de mon frère ! J'en étais persuadé. Je courus vers la porte d'entrée, je sortis de chez moi et je vis une pierre assez grosse pour assommer quelqu'un. Je retournai dans la maison et j'allai sauver mes grands-parents.

En pénétrant dans la maison, je fonçai immédiatement vers la chambre de mes grands-parents. En entrant dans la chambre, je ne vis personne dans le lit. J'eus tellement peur que je faillis m'évanouir. J'allais voir dans ma chambre vérifier si mon frère était dans son lit et si c'était bien lui qui avait voulu m'attaquer dans le salon.

En regardant dans le lit de mon frère, je vis un message : « Va dans ton lit et regarde le message qui y est écrit ! » Le message était tracé avec du sang ce qui m'intrigua encore plus. Mon sang ne fit qu'un tour. Malgré l'effroi et la stupéfaction je parvins à m'approcher de mon lit et je vis bien un autre message écrit qui disait : « Regarde dans le lit de tes grands-parents et lis le message écrit ! » Quand ce jeu macabre allait-il donc s'arrêter ?

En allant dans le lit de mes grands-parents, je lus un dernier message qui m'effraya encore plus que les messages précédents : « Ici se finira ton voyage ! »

Aussitôt que j'eus fini de lire le message, la porte de la chambre se ferma et le temps que je me retourne pour voir ce qui se passait, mon frère, toujours avec son visage abominable sortit du dessous du lit, me prit par la tête et... Je me réveillai dans ma chambre, en sursaut, le cœur battant tellement fort que ma poitrine aurait pu exploser après ce rêve atroce.

J'étais soulagé que ce qu'il m'était arrivé soit un rêve. Je regardai l'heure et je vis qu'il n'était que 00:01. Une fois calmé, j'allai regarder tranquillement si mon frère était bien dans son lit et je le vis en train de dormir profondément, ce qui me rassura et me réjouit. Je me rendis doucement dans la cuisine, dans la chambre de mes grands-parents, dans le salon et je vis mes grands-parents dans leur lit et mon chien réveillé dans sa niche qui vint se frotter contre moi.

Je retournai dans ma chambre pour m'endormir. En arrivant dans mon lit, j'eus l'idée saugrenue de regarder à l'endroit où, dans mon rêve, j'avais vu ce message qui me disait d'aller dans la chambre de mes grands-parents.

Je vis malheureusement un message sur mon lit. Cependant, ce n'était pas le même message que dans mon rêve. Je m'approchai pour voir et je lus ce message : « Je suis derrière toi ». Je me retournai, puis...

Le pylône

C'était il y a six ans, j'étais dans mon ancienne maison. Nous habitions dans la campagne arrageoise, dans le Nord de la France. Dans mon village, il y avait énormément de champs et de végétation. Je me souviens que, quand j'étais petite, nous faisons des balades sur les petits chemins de terre. Ce n'était pas mon passe-temps favori. Je préférais jouer à cache-cache avec mon frère, ou à chat perché. Mais, plus il grandissait et moins il jouait avec moi.

Du côté de mon tempérament, j'étais plutôt timide et peureuse. J'étais tétanisée au moindre bruit étrange. Je me rappelle qu'une fois, j'étais seule chez moi et un courant d'air avait fait claquer une fenêtre. Terrorisée, je m'étais armée d'une casserole et j'étais prête à frapper.

Mais mon frère, c'était tout le contraire. Il était courageux et n'avait peur d'absolument rien. Il avait de la chance. Je voulais être comme lui et ne pas passer pour la fille angoissée en permanence. Mon tempérament craintif impactait aussi ma scolarité. A chaque exercice, tout devait être parfait, car je craignais d'être réprimandée à cause d'une faute. Mon perfectionnisme me rendait la vie impossible. A chaque contrôle, je stressais énormément. Mais je ne savais même pas pourquoi. J'essayais de pratiquer la méditation, mais cela n'avait jamais marché. Alors j'abandonnais, et je paniquais encore et toujours.

Ma maison était grande, composée de huit pièces. J'avais une immense chambre avec tout ce qu'un enfant pouvait espérer et pourtant c'était loin d'être un lieu de refuge pour moi. En ce qui concerne le mobilier, je possédais un lit en mezzanine et une armoire. Cette dernière m'effrayait quand les portes étaient entre-ouvertes, car j'avais l'impression qu'un monstre s'y cachait et m'observait. Un soir d'Halloween, mon frère s'était caché à l'intérieur et, juste avant que je me couche, il avait ouvert les portes. Elles grincèrent tellement que je fis un bond de deux mètres. Le cri que je poussai fut si puissant que mes parents accoururent. Mon frère fut privé de télévision pendant un mois.

Nous avions aussi une véranda. Quand il y avait du soleil, je m'asseyais sur l'une des quatre chaises en bois et je faisais mes devoirs ou lisais un livre. Cela n'arrivait pas souvent car, comme le disent les rumeurs, il pleut plus qu'il ne fait beau. Mais c'est ce temps que j'adorais. Le parfum de l'herbe mouillée, les pieds trempés et congelés posés à côté de la cheminée, le chocolat chaud... Ce n'était que des bons souvenirs.

Mon village était calme, tout était normal. Mais il y avait quand même ce pylône électrique, situé près de la gare, qui me semblait bizarre quand je rentrais du collège. J'avais toujours cette impression qu'il m'observait, avec ses grands bras étendus et ses fils accrochés. Le pire, c'était quand on rentrait de nuit, en voiture, il m'observait avec ses yeux brillants et rouges.

Le jour de mon anniversaire, il faisait beau, le soleil était doux. C'était un dimanche, je m'en souviendrai toute ma vie. Mes parents et mon frère étaient partis acheter mon cadeau pendant que je faisais mon exercice de mathématiques. J'avais hâte de découvrir ma surprise. J'étais assise dans la véranda, le soleil réchauffait ma nuque. C'était une belle journée pour un mois d'octobre. D'habitude, à cette période, il pleuvait ou les nuages s'agglutinaient dans le ciel. J'étais souvent

emmitouflée dans ma couverture. Je portais mon pull préféré, un énorme sweat gris tout doux et assez long.

Ce matin-là, ma famille m'avait souhaité mon anniversaire et j'étais déjà de bonne humeur. Mon père m'avait fait la surprise de m'amener à la boulangerie pour le petit-déjeuner. Nous étions passés devant le poteau électrique. Il grésillait et vibrait étrangement. Et j'avais encore l'impression qu'il me fixait, mais cela ne pouvait pas être vrai. Ce n'était qu'un pylône. Un simple pylône métallique. Tout le monde disait que j'essayais de me rassurer. C'était en partie vrai, mais pas totalement. Avez-vous déjà vu un pylône électrique bouger ou se déplacer ?

Quand nous revînmes, nous étions accompagnés de viennoiseries toutes chaudes. Dans la rue, ma voisine me souhaita une belle journée et un bon anniversaire. Ma journée continuait de s'améliorer.

Alors que je lisais l'énoncé de mon exercice pour une cinquième fois, mon téléphone sonna et je vis le numéro de ma mère affiché. Je décrochai. Elle me dit de me préparer, car ils revenaient me chercher pour m'amener au restaurant.

Une fois arrivée sur le parking, je vis que c'était le buffet chinois que j'adorais. Et en plus de ça, je remarquai avec surprise que mes amies étaient présentes. Je passai un merveilleux moment, mais j'étais tracassée, car je savais que je n'avais pas fini mes devoirs et que nous étions dimanche.

A la fin du repas, on m'offrit un gâteau. Je pus ouvrir tous les cadeaux que mes amies m'avaient acheté.

Sur le chemin du retour, la voiture tomba en panne. Rien ne fonctionnait, il y avait juste le vent qui soufflait et les arbres qui semblaient bouger. La voix du chanteur à la radio grésillait et un orage se préparait. D'un seul coup, un pylône tomba. Le même pylône qui m'effrayait quand je passais en bus. Mon frère, paniqué, sortit de la voiture pour voir ce qui se passait. Mais d'un seul coup, le pylône se releva et tenta de l'écraser. Mes parents sortirent eux aussi pour le sauver, tandis que je restais, terrifiée, accrochée à mon siège. Mon frère courait le plus vite possible. Mais dans sa course pour le rattraper, le poteau trébucha et tomba. Il s'écrasa au sol en faisant un bruit de ferraille. La pluie commençait à tomber et l'orage grondait. La foudre s'abattait sur les arbres qui tombaient un à un. Un énorme tilleul s'effondra sur la route, juste à côté du pylône. Mon frère hurlait et était tellement effrayé qu'il pleurait. Et moi, je me taisais pour ne pas me faire remarquer.

C'était la première fois que mon frère paniquait autant. Moi aussi, mais je ne le montrais pas. Je voulais me prouver que je pouvais être courageuse.

Quand mon frère se fut calmé et que l'on vit que tout était à peu près revenu à la normale, mes parents décidèrent d'appeler les pompiers pour dégager ces deux monuments qui prenaient la place de la route. Quand nous entendîmes les sirènes du camion, nous nous réjouîmes. Un pompier sortit et, avec l'aide de ses quatre collègues, il commença à déplacer le tilleul. Mais soudain, les racines de ce géant entourèrent les chevilles des pompiers. Elles serraient tellement fort que leurs pieds devinrent violets. Mes parents allèrent les aider en essayant de les libérer. A force, les racines faiblirent et relâchèrent les pieds. Les pompiers firent comme si de rien n'était pour ne pas perdre leur dignité. Ils appelèrent des renforts et réussirent à retirer l'arbre de la route. Ensuite, il fallut pousser le pylône, mais ce dernier se rebella et se leva de nouveau. De toute sa hauteur, on aurait dit qu'il nous regardait comme des fourmis. Il essaya de nous écraser avec ses énormes pieds. Un pompier se fit malheureusement abattre et tomba de tout son corps sur la route. L'un de ses collègues l'amena dans le camion pour ne pas effrayer mon frère, qui ne supportait pas la vue du

sang. Pendant ce temps, le pylône continua de nous menacer. Il marchait dans tous les sens et barrait la route à mes parents qui essayaient de passer avec la voiture. Mon frère et moi étions terrifiés. Il hurlait de peur, quant à moi, je n'avais toujours pas prononcé une parole et je me faisais toute petite pour échapper à ce colosse. Il me sembla qu'à un certain moment, ma mère me jeta un bref regard, comme pour vérifier que je n'étais pas inconsciente.

Au bout d'une heure, le pylône hurla et s'assit en plein milieu de la route. On aurait dit qu'il pleurait des étincelles. Il avait un air triste, ce qui me semblait impossible. C'était comme s'il se sentait seul. Je n'y avais jamais pensé, mais la vie de pylône devait être difficile. Tout le monde devait le regarder comme un simple pylône ou même l'ignorer.

J'eus l'impression qu'il avait besoin de quelqu'un. Alors, je m'avançai à pas lents vers lui et je m'arrêtai à ses pieds. Un grincement eut lieu et je vis que la tête du pylône était en face de moi, et que les yeux du géant me fixaient. C'est à ce moment-là que je compris qu'un pylône ne pouvait pas avoir d'émotions car, d'un seul coup, il approcha son bras de moi, leva sa sorte de main au-dessus de ma tête et l'abattit...

Je fus réveillée en sursaut par ma mère qui ouvrit la porte de la véranda. Elle me demanda si j'arrivais à terminer seule mon exercice de mathématiques. Je voulais le réussir alors je lui répondis que j'avais bientôt fini. Elle acquiesça et rentra à l'intérieur de la maison pour aller cuisiner avec mon père. Je soupirais et avais les larmes aux yeux. C'était le pire cauchemar de ma vie. Mon cœur battait si fort encore. J'allais me faire tuer par un pylône. N'importe quoi ! Je me disais que j'étais folle. Je me calmai et levai la tête pour réfléchir, mais là, une vision d'horreur, une sorte de flash qui dura deux secondes. Un pylône se tenait debout juste à côté de la véranda. Il formait le chiffre quatre-vingt-huit avec ses fils et montra mon cahier de mathématiques. Je me pinçai pour vérifier si j'étais bien réveillée. C'était le cas. Je regardai mon livre, je relus l'énoncé et vérifiai avec le chiffre que le poteau m'avait donné. C'était la réponse. Le pylône venait de me donner la réponse ! Quatre-vingt-huit était le résultat attendu de mon exercice ! C'était impossible. Un pylône électrique démunie de cerveau ne pouvait pas avoir une intelligence supérieure à la mienne, moi, humaine, avec une tête dotée d'une cervelle. Je levai ma tête de nouveau, mais le pylône n'était plus là. Il était couché au sol. Je pris ma veste et sortis. Mon vélo était dans le garage. Je rentrai donc dans l'obscurité, l'enfourchai et pédalai le plus vite que je pus. J'arrivai enfin à côté de la gare. L'étrange pylône n'était plus là. A sa place se trouvait un énorme tilleul.

Le Tic-Tac de l'horloge

Pourtant la journée commençait bien. Ce matin, le mercredi 18 février, il faisait très beau, le soleil brillait. Une légère brise me soufflait dans les cheveux comme une douce caresse. La salle de judo était vraiment belle avec ses murs d'un blanc éclatant, ses portes vitrées étincelantes et ses magnifiques donjons.

J'appelai Josh mon frère, il a huit ans. Il sortit de sa salle de judo, tout excité, en courant vers moi : « Jenny ! ». Oui, Jenny est mon prénom. Pendant que mon frère me suit, j'envoie rapidement un message à ma meilleure amie, Diana qui a quatorze ans, lui demandant si elle veut venir avec mon frère et moi au parc, elle me répond quelques minutes plus tard qu'elle arrive... Mes parents sont en randonnée aujourd'hui, c'est pour ça que je dois m'occuper de Josh, il a huit ans et moi quatorze ans. Diana arrive en courant vers moi.

A 16 heures, on se trouve un coin tranquille dans le parc, sous un saule pleureur, mon arbre préféré. Diana et moi bavardons pendant que Josh joue dans le parc. Je regarde machinalement l'heure, étrange il est 17 heures, pourtant il fait toujours beau alors que l'on est en hiver, je remarque que les gens autour de nous sont partis... Je ne les ai pas vus partir. Je ne m'attarde pas là-dessus, Diana non plus d'ailleurs. Josh arrive en courant vers moi, « Jenny, j'ai peur ! » Les larmes aux yeux, il me fixe de ses yeux encore remplis d'innocence, je lui réponds « Qu'est-ce qu'il y a ? », j'avoue ne pas être trop inquiète, je suis habituée à ses farces et ses bêtises... Il me répond, hyper inquiet « J'étais en train de jouer avec mes nouveaux copains quand d'un seul coup, j'ai entendu Ding Dong comme s'il y avait une horloge, mais il n'y en avait pas ! Et puis tous mes copains ont disparu comme par magie ! » Je ris intérieurement, il n'y a pas d'horloge ici, il a dû s'inventer des copains ! Je m'y attendais ! Diana me lance un coup d'œil amusé, elle est d'accord avec moi...

On décide donc de rentrer chez nous, vu que mon petit frère paraît assez inquiet, mais bizarrement quand on s'approche du portail, j'ai soudainement mal à la tête, je propose à Diana et Josh qu'on s'assoit sur le banc le temps que mon mal de tête se dissipe, étrangement Diana me dit qu'elle a mal aux yeux et Josh me dit en pleurnichant « J'ai mal aux pieds ! ». Qu'est-ce qu'il peut être agaçant parfois, quelques minutes plus tard, mon mal de tête s'est dissipé... Je regarde l'heure sur ma montre, « Oh, il est déjà 20 heures ! » dis-je à voix haute sans m'en rendre compte. « On ferait peut-être mieux de partir ! ». Nous nous approchons de la sortie quand une horloge sonne les douze coups de minuit, étrange il n'y a pas d'horloge ici, déjà comment est-ce possible ? Diana et Josh, nous nous regardons dans les yeux, je m'approche la première de la sortie, mais mon mal de tête s'intensifie quand je mets un pied en dehors du parc, je me retrouve projetée dans le sens inverse.

Ne comprenant pas ce qui se passe, je fonce en courant vers la sortie ! Mais Diana me retient, et me dit « Nous sommes bloqués, reste sagement ici pendant que je cherche une issue », tout doucement comme si elle parlait à un bébé et que ce bébé c'était moi ! Elle se lève et fait le tour du parc pour trouver la sortie, quelquefois elle est beaucoup plus mature que moi, il faut bien l'admettre !

D'un seul coup, l'horloge sonne une heure du matin, mes parents vont s'inquiéter, moi qui avais l'impression qu'il était beaucoup plus tard, eh bien il est seulement une heure du matin ! J'allume mon téléphone pour voir si je n'ai pas reçu de message de mes parents, mais bizarrement rien ... Je vois Diana au loin qui arrive et sa tête ne me dit rien qui vaille ... Elle me dit « Jenny, j'ai une mauvaise nouvelle ! ». Je la regarde en attendant impatiemment qu'elle m'explique son problème. Elle m'explique qu'elle a vu d'autres sorties, mais qu'elles étaient elles aussi bloquées !

J'en ai déjà marre, je me retourne, car je trouve Josh bizarrement calme, mais derrière moi il n'y a personne ! Je l'appelle « Josh ! ». Mais il s'est comme volatilisé ! D'habitude, je ne montre pas facilement mes émotions, mais les larmes me montent aux yeux... Diana me sert dans ses bras quand j'entraperçois un flash blanc comme celui des appareils photo, je dis à Diana « Tu as vu ce flash blanc ? » elle me répond rapidement « Heu..... Non ! Tu as dû rêver ! », elle ne me regarde pas quand elle me répond, elle m'a répondu rapidement, trop rapidement à moins que ce soit moi qui devienne parano ?

Je m'éloigne de Diana pour essayer de retrouver Josh, j'entends l'horloge sonner deux heures du matin, j'en ai marre de ce fichu parc ! Après quelques heures de recherche, je finis par retrouver Josh, allongé dans l'herbe... Les mots ne me viennent pas pour décrire son état...

Son visage est recouvert de terre, son pantalon troué et ses chaussures cassées ! Le pauvre, il était pourtant avec moi il y a quelques minutes à peine, à moins que je devienne folle ? Non, non et non, j'en ai marre de ce délire, je pars me cacher sous un saule pleureur, Diana comprend et elle ne prend pas la peine de me courir après, elle me connaît mieux que quiconque !

Je reste cachée, je ne sais pas combien de secondes, voire de minutes, et même d'heures s'écoulent, mes larmes perlent sur mes joues, en ce moment même mes mains sont glacées, mes lèvres sont violettes, et mes yeux bouffis par mes larmes...

Quelques heures plus tard, l'horloge sonne huit heures du matin, des enfants arrivent dans le parc, aucun ne me regarde, heureusement, car vu mon état, ils en auraient fait des cauchemars, ils me bousculent sans même s'excuser, d'un seul coup, c'est plus fort que moi, je leur dis : « Ha, les jeunes de nos jours, on ne sait plus quoi en faire ! » Puis j'éclate de rire, ce sont les personnes âgées qui disent ça dans les films...

Aucun des enfants ne se retourne, bizarre, bon je vais arrêter de martyriser ces pauvres enfants, je bouscule sans le faire exprès la dame qui accompagne les enfants, elle se masse le dos, je lui dis « Oh, je suis désolée madame, je ne vous avais pas vue ! ». La dame ne me répond pas et continue son chemin.

Je retourne voir Diana et quand je la retrouve, Josh a l'air d'aller mieux, je cours le serrer dans mes bras, il m'avait manqué... Je ne montre pas facilement mon affection, mais des fois je ne me retiens pas, à nouveau je revois ce flash, je me retourne, mais rien, je demande à Josh : « Tu as vu ça ? On aurait dit un flash d'appareil photo... ». Il me regarde bizarrement et me répond : « Tu vas bien, Jenny ? Tu deviens folle ? ». Non, ce n'est pas son genre, jamais mon frère ne me demanderait si je deviens folle, jamais, en plus il me dit ça comme une récitation, bizarre...

Dans le parc, au loin, je vois un marchand de glaces, c'est vrai que j'ai faim, je tire Diana et Josh par la manche et, ensemble, on fonce vers le marchand de glaces. Je regarde les parfums et je choisis vanille, Diana choisit menthe et Josh préfère chocolat. Diana commande pour nous trois : « Monsieur, une glace à la menthe, une autre au chocolat et la dernière à la vanille, dans des pots, s'il vous plaît », le vendeur l'ignore totalement,

Il ne l'a peut-être pas entendue, je demande au vendeur, plus fort : « Monsieur, une glace à la menthe, une au chocolat et une à la vanille, dans des pots, s'il vous plaît », il ne me répond toujours pas, il est sourd ou quoi ? Mon petit frère demande la même chose en criant, je lui fais les gros yeux, il veut nous empêcher de manger des glaces ou quoi ? Mais le vendeur ne répond toujours pas ! Une fillette nous passe devant avec sa mère et lui commande une glace, il lui donne sa glace. Mais c'est quoi son problème, je regarde mon téléphone pour voir l'heure, il est marqué qu'il est mercredi 18 février, c'est hier ça ! Diana regarde sur son téléphone, elle ne me laisse pas regarder et affirme qu'il affiche la même date !

On se croirait dans un film d'horreur, pendant des heures on cherche une issue, une explication, mais rien, on est bloqué.

Les heures passent, c'est toujours pareil, la journée se répète, on est comme des fantômes pour les autres.

Bizarrement, un soir Diana et Josh rigolent et m'emmènent dans un coin du parc, ou un réalisateur, nous attend ? Il me dit tout sourire : « Bravo, tout ceci était une mise en scène ! », je ne comprends pas tout de suite, derrière les arbres sortent des caméramans, le marchand de glaces, les enfants, la dame, la fillette et sa mère, des photographes, mes parents et des inconnus...

D'un seul coup, je comprends tout, c'était une mise en scène, ça veut dire que j'étais la seule à ne pas être au courant.

Je pars en courant, mais j'entends des cris, je ne me retourne pas, j'entends les douze coups de minuit, ils n'en ont pas marre de leurs blagues pourries ?

Je ne veux pas en savoir plus, je fonce vers la sortie, mais un électrochoc me propulse en arrière, les dernières choses que je vois sont les visages inquiets de ma famille et la mine effarée de Diana...

Un samedi inédit

Samedi, Justine, ma meilleure amie, et moi étions tranquillement assises sur le canapé de mon salon. Nous regardions un film de Noël sur Netflix. Elle était venue passer la journée et la soirée chez moi, car elle était triste. Pour cause, ses parents étaient à un enterrement d'un membre de leur famille. Comme mes parents nous avaient demandé de ne pas nous coucher trop tard quand ils sont partis pour leur concert à l'opéra, nous avons donc décidé d'éteindre la télévision et d'aller nous coucher.

Lorsque nous sommes passées dans le couloir qui mène à ma chambre, Justine a remarqué quelque chose qui l'intriguait, il y avait une photo de moi avec mon chat et Elsa, ma sœur, accrochée au mur.

Elle avait été prise cet été lors d'une fête organisée par nos parents. Cette photo était très spéciale pour moi, car ma grande sœur était partie étudier aux États-Unis. Je la voyais beaucoup moins alors que nous étions très proches : nous avions seulement deux ans d'écart.

Cette photo était normalement placée dans ma chambre. Je m'y rendis pour vérifier... elle n'était plus là. Ma mère l'avait sûrement déplacée pour donner du « style » au couloir. Pff...

Nous avons finalement réussi à aller nous coucher... lorsque j'entendis une voix familière qui m'appelait, c'était celle de ma sœur. Elle provenait de ma salle de bain. Très intriguée, je m'y dirigeai... c'était seulement une vidéo sur mon téléphone qui s'était mise en route. Ouf, quel soulagement !! Mon chat avait dû passer par là et l'enclencher sans faire exprès !

Et quand je suis revenue dans mon lit, Justine dormait déjà. Je regardai mon téléphone, l'horloge annonçait 00h25.

Je réussis tant bien que mal à m'endormir.

Vers 7h30 du matin, Justine me réveilla brusquement, prise de panique, elle m'apprit qu'elle avait perdu son téléphone pendant la nuit et qu'un bruit sourd venait de retentir dans la maison. Je cherchais mon téléphone à mon tour. Une incompréhension et une inquiétude m'envahissaient. Il était introuvable... Nous descendîmes au rez-de-chaussée. J'étais apeurée et très intriguée.

Ma meilleure amie avait l'air déboussolée, sûrement à cause des événements récents. À notre grande surprise, il n'y avait rien. Pas d'objets cassés, pas de livres par terre. Malgré ma peur grandissante, j'essayai de rassurer Justine.

Elle était complètement paniquée. Elle me raconta une histoire qui lui était arrivée il y a quelques jours. Elle n'en avait parlé à personne jusqu'à aujourd'hui. Ce qui lui était arrivé ressemblait étrangement à ce qui venait de se produire dans ma maison. Elle commença à m'exposer des théories sur la provenance de ces événements. Je n'en croyais pas un mot. Elle faisait des suppositions absurdes et loufoques. Je ne croyais pas au surnaturel, pour moi tout avait une explication rationnelle... jusqu'à aujourd'hui. Ce qui venait de nous arriver m'intriguait beaucoup.

L'horloge de ma chambre indiquait 8h15 et péniblement nous réussîmes à nous rendormir. Quelqu'un frappa à ma porte. Je sursautai et mon corps se remplit de peur. C'était ma mère, elle entra et nous annonça que les parents de Justine seraient là dans une heure. Encore endormie, je me remémorai les événements de la nuit dernière. De nombreuses questions se bousculaient dans ma tête. D'où provenaient les bruits que nous avions entendus ? Mon chat ? Ou autre chose ?! Je ne savais pas...

Une fois Justine partie, je me mis à faire mes devoirs. Un détail m'intriguait, il me manquait ma fiche sur le vocabulaire de Noël dans mon cahier d'anglais. Impossible de mettre la main dessus. Pourquoi tant de choses étranges se sont succédé ces dernières 24 heures. Il n'y avait aucun lien entre les mystérieux événements qui s'étaient produits depuis hier. J'en arrivai à la conclusion que tout cela n'était pas lié. Il s'agissait de simples coïncidences.

Une semaine plus tard, pendant la récréation, Justine m'apprit que plusieurs événements comme ceux survenus la semaine dernière dans ma maison, avaient eu lieu chez elle dans le week-end. Je compris donc que cela n'avait pas de rapport avec moi, mais avec Justine. Mais qu'est-ce cela signifiait ? Le lendemain, je la questionnai afin de savoir si elle avait une idée de la provenance de ces manifestations très étranges.

Quand la sonnerie retentit, je me rendis en cours de SVT. Ma professeure était plutôt bizarre. Elle était très superstitieuse. Elle croyait au surnaturel, à l'alignement des planètes, aux dons de voyance et aux voyantes... A la fin du cours, je me rendis à son bureau pour lui raconter tout ce qui était arrivé à Justine ces deux dernières semaines. Elle m'indiqua que pour elle c'était évident, des fantômes hantaient la vie de Justine. Pourquoi ? Elle ne le savait pas. Elle me tendit un papier avec un numéro inscrit dessus. La deuxième sonnerie retentit et nous interrompit ; je me rendis rapidement jusqu'à la salle de mon prochain cours.

En rentrant chez moi, je repris le papier qu'elle m'avait confié et composai le numéro indiqué. Une femme à la voix douce décrocha... Elle me demanda plus de détails sur la vie de Justine. Je lui indiquai également que c'était son arrière-grand-mère qu'elle avait perdue il y a deux semaines de cela. Ce détail lui semblait important. Elle me demanda des renseignements sur l'arrière-grand-mère de Justine. Je la connaissais bien, car elle était très proche de Justine, c'était d'ailleurs pour cela qu'elle avait refusé d'aller à son enterrement. Elle était gentille avec tout le monde, et on disait qu'elle soignait les gens bien qu'elle ne fut pas médecin. Je ne savais pas trop ce que cela signifiait, mais je m'étais toujours très bien entendue avec elle. Elle ressemblait tellement à Justine ! A la suite de cette description, la dame me demanda ce que Justine avait précisément dit. J'essayai alors de me rappeler de ses mots exacts « je ne peux pas y aller, cela me détruirait ». La dame se mit alors réfléchir. Elle résuma la situation pendant plus de cinq minutes dans sa tête. Une fois ces longues minutes passées, elle m'expliqua qu'il lui fallait encore plus de temps pour y voir clair dans cette histoire. Nous convenions qu'elle me rappellerait dans la semaine.

Cette femme était complètement folle. Je n'espérai pas une seconde avoir de ses nouvelles. J'étais donc repartie au point de départ... La semaine passa à une vitesse folle. J'enchaînais les cours de danse supplémentaires pour mon concours qui approchait à grands pas, puis les contrôles au collège, et pour finir les rendez-vous médicaux.

Une fois la semaine écoulée, je me penchai de nouveau sur l'histoire de Justine qui me trottait toujours dans la tête, quand soudain mon téléphone sonna. Le numéro n'était pas enregistré. Un

frisson me parcourut le corps. De quoi avais-je peur ? Je ne le savais pas moi-même. Ce n'était que la dame de l'autre jour et pourtant j'avais un mauvais pressentiment. Elle m'indiqua qu'elle avait une grande nouvelle à m'annoncer. Beaucoup de questions tourbillonnaient dans ma tête. Ce qui arrivait à ma meilleure amie était-il grave ?

La dame m'annonça qu'après réflexion, elle avait décidé d'établir un contact avec les esprits afin de leur demander la raison de leurs apparitions. Lors de sa séance avec les esprits, elle était rentrée en contact avec l'arrière-grand-mère de Justine qui avait avoué s'être manifestée auprès d'elle. J'avais donc une partie de mon explication sur les événements bizarres des jours précédents. Je savais qui s'était manifesté, mais je ne savais pas encore pourquoi ?

Elle ne voulut pas m'en dire plus au téléphone et me donna rendez-vous deux jours plus tard à la tombée de la nuit chez elle. J'étais impatiente et en même temps effrayée, car finalement je ne la connaissais pas. Poussée par la curiosité et le désir d'aider ma meilleure amie, je me rendis à ce rendez-vous mystérieux.

J'arrivai à l'adresse indiquée. Je connaissais le quartier, mais je n'avais jamais remarqué l'existence de cette petite maison entre deux immeubles. Je sonnai à la porte de la maison qui était plongée dans le noir. Une voix me demanda d'entrer, ce que je fis avec beaucoup d'appréhension. Mon rythme cardiaque s'accéléra, quand je vis une silhouette se détacher dans l'obscurité. Je découvris le visage de la dame grâce à la lumière d'une bougie qu'elle tenait dans sa main. Elle était étonnamment jeune et souriante. Elle était vêtue de blanc et une sorte de lumière diffuse semblait sortir de son corps. Cela me semblait étrange, mais je fis comme si de rien n'était. Elle m'invita à passer dans la pièce à côté et nous nous assîmes dans un canapé moelleux. Bizarrement, je n'avais plus peur.

Elle commença un long monologue. Je compris rapidement qu'elle ne s'était pas contentée de parler avec l'arrière-grand-mère de Justine, mais que celle-ci lui avait confié un secret. Elle avait un don pour voir et sentir les choses avant qu'elles se produisent. Ce don était un don exceptionnel. Elle voulait le transmettre à Justine, mais elle était décédée avant d'en avoir eu le temps. Je n'en croyais mes oreilles. Ma Justine faisait partie d'une famille aux pouvoirs surnaturels. Était-elle au courant ? Je ne pensais pas et je me demandais comment j'allais bien pouvoir lui annoncer...

Sous le choc de cette révélation, je ne pouvais plus parler et sortis précipitamment de la pièce en direction de la porte d'entrée. Je saisis la poignée et ouvris la porte brusquement quand je me retrouvai nez à nez avec ... Justine !

Je me mis à crier : « Justine que fais-tu là ? J'ai un tas de choses à te raconter ! » Mais Justine ne semblait pas me voir ni m'entendre. J'étais devenue transparente à ses yeux. Elle avait un air inhabituel et préoccupé, mais semblait déterminée à vouloir rentrer dans la maison. Je me mis en retrait afin de l'observer. Elle se dirigea directement vers la dame que j'avais surnommée « dame blanche » en raison de la couleur de ses habits.

Justine et la dame blanche parlaient de façon très animée, mais je ne parvenais pas à saisir le contenu de leurs échanges. Je regardais avec attention le déroulement de cette rencontre inattendue et surprenante quand tout à coup, Justine changea de visage et projeta un vase en direction de la dame blanche. L'atmosphère était très pesante et j'étais de plus en plus inquiète pour Justine. Que faisait-elle là ? que savait-elle vraiment ? et surtout avait-elle des pouvoirs surnaturels ?

Les échanges entre elles deux devenaient de plus en plus violents et je me mis à hurler quand je vis un éclair de feu s'abattre sur Justine. Tout à coup, j'ouvris les yeux en sueur et entendis le bruit de mon radio réveil. J'étais dans ma chambre. Tout avait l'air calme et je me rassurai immédiatement en me disant que je venais de faire un mauvais rêve. Je repris mes esprits et souris d'avoir autant d'imagination. Ma vie n'avait pas changé et allait reprendre son cours normal. Rassurée, je me levai pour aller m'habiller et attendre Justine qui devait venir passer la journée chez moi quand, soudain, je vis ma photo de famille prise cet été au pied de mon lit. Et si tout cela n'était pas un rêve...

L'odeur du plâtre

En l'an 2456, au 25^{ème} siècle, M. Jarrus, 64 ans, ancien PDG norvégien de l'entreprise « Gotabor », fabricant de décorations de plâtre, profitait de sa retraite depuis deux ans. Pendant ce temps, il se permettait de faire de nombreux voyages en Europe. Ce fut au tour de l'Italie. Après avoir visité Rome, le Vatican, Venise et Naples, il visita Pompéi. Il commença par s'installer dans l'hôtel « Diana » pour quatre jours. Il commença par la visite du musée des mosaïques. Une structure étonnante, brillante et colorée. Sur le mur se trouvaient de magnifiques baies vitrées donnant sur le site archéologique.

M. Jarrus, émerveillé, n'eut alors qu'une envie : découvrir les autres musées de cette ville qui avait été ensevelie par la lave il y a trois milliers d'années à la suite d'une éruption du Vésuve. Le lendemain, il décida enfin d'aller visiter le site de Pompéi et notamment l'exposition des corps de femmes et d'hommes carbonisés, ensevelis et reconstitués en plâtre qui avaient été rapportés sur le site depuis que le nouveau musée avait été inauguré.

Après une longue nuit paisible, dans la chambre 122 de l'hôtel, M. Jarrus prit un bus pour se rendre dans le musée des statues de Pompéi. Une fois arrivé à l'accueil, il tomba sur un homme d'une quarantaine d'années qui portait un polo vert clair et dont la chevelure longue et brune dénotait avec son air impassible. A sa droite, de l'autre côté du comptoir, devant un ascenseur, un homme en costume et à la cravate rouge, d'environ trente ans, d'un mètre quatre-vingts environ se tenait droit avec élégance. Après avoir payé et récupéré son billet, il avança vers le chemin traversant l'ensemble des grandes vitrines en verre contenant des statues d'enfants, d'hommes, de femmes, de personnes âgées, et d'animaux. Une odeur de plâtre neuf lui rappelant son ancien métier envahissait ses narines.

Il vit tout d'abord la fameuse femme enceinte. Une larme coula de son œil gauche, en pensant à cet enfant qui n'aura jamais ouvert les yeux, et à sa mère qui ne les verrait jamais. Quelques mètres plus loin, il vit les célèbres hommes enlacés. Le plâtre qui les enveloppait semblait, à ses yeux, encore poudreux, comme à sa fabrication. Il trembla légèrement au niveau des genoux en pensant à ces hommes qui, peut-être, s'aimaient, tout en se cachant. En voyant la lave, ils ont peut-être senti qu'ils vivaient leurs derniers moments en tant qu'hommes vivants. Il est aussi probable que ces hommes étaient des inconnus, ou des amis, qui se saluaient, ou qui paniquaient. Cette situation s'interprète, comme s'il s'agissait d'un art, et chacun imagine son histoire. Quelques mètres plus loin, il vit un homme qui paraissait très vieux. Il était si vieux, si fatigué, que M. Jarrus, ému de voir ce vieillard, pensa que, lors de l'arrivée de la lave, il ne l'appréhenda pas, ne la vit pas arriver, étant donné l'expression paisible de son visage que l'on pouvait légèrement distinguer. En avançant, il fut impressionné par la parfaite conservation des corps.

Il continua son chemin et vit de nombreux enfants, des femmes de tous âges et de toutes corpulences. Il réalisa alors qu'il visitait une sorte de cimetière ouvert, offert aux yeux curieux des visiteurs, des moulages de personnes mortes et pourtant offrant à la vue une certaine beauté. M. Jarrus sentait une grande présence, qu'il n'avait jamais ressentie. En revanche, beaucoup de gens de son âge l'avaient vue et de près. Il s'agissait de la Mort. Il y en avait également à l'étage, reliés au reste du musée par un escalier en colimaçon et en pierre. Sur ces marches, il vit une tache rouge. S'agissait-il de sang ? Il trouva vite la réponse à cette question car, une jeune fille d'environ onze ans sirotait une boisson de couleur écarlate.

A l'étage, il contempla de nombreuses statues, toutes aussi impressionnantes les unes que les autres. Il s'arrêta sur un vieil homme allongé aux cheveux longs, au gros ventre et à la main amputée. M. Jarrus s'approcha dans le but de voir le moulage de plus près. A ce moment-là, il vit stupéfait le bras de l'homme bouger de quelques centimètres. Moins d'une seconde plus tard, un petit appareil situé au niveau de la ceinture d'un agent de sécurité, à quelques mètres, se mit à biper pendant deux à trois secondes. M. Jarrus eut tout à coup de la sueur qui coula sur son front. Il ne comprit rien à la situation qu'il voyait. Troublé, il préféra partir plutôt que de rester dans cet environnement.

De retour sur ses pas, il revit chaque personnage qu'il avait vu : les hommes enlacés, les enfants ou la femme enceinte. Il vit également l'homme aux longs cheveux à l'accueil, ainsi que le jeune homme élégant à sa gauche, devant un ascenseur, qui étonnamment ne portait plus une cravate rouge, mais bleue.

Une fois de retour à l'hôtel « Diana », dans la chambre 122, M. Jarrus inspira un grand coup et se dit : « Qu'est-ce que j'ai vu ? Était-ce réel ? Ai-je halluciné de voir ce bras bouger ? L'ai-je rêvé ? Est-ce que mes hallucinations pourraient être confirmées par cet appareil qui a bipé ? Cet homme, je l'ai pourtant bien vu bouger ! La nuit porte conseil, je verrai demain. » Il s'endormit après avoir mangé sur le pouce.

Le lendemain matin, après s'être levé, M. Jarrus prit une grande inspiration en pensant à la veille. En avalant son petit déjeuner, s'habillant et faisant sa toilette, il songea tout d'abord à aller voir le propriétaire du musée. Mais, un instant plus tard, il réalisa que ce qu'il avait vu était irrationnel. Malgré cela, il décida tout de même d'aller terminer la visite qu'il avait commencée la veille. Après avoir fermé la porte de la chambre 122 et être sorti de l'hôtel Diana, il se trouvait de nouveau devant ce fameux musée.

Quand il le parcourut, il ne reconnaissait que quelques statues qu'il avait vues la veille tels que les hommes enlacés ou le vieillard ignorant le danger. Une fois arrivé devant ces fameux escaliers, M. Jarrus remarqua une tache marron qui lui rappela bien le jour où il s'est coupé le doigt avec un couteau destiné à tailler le plâtre. La tache de sang que la veine de sa main avait laissé s'échapper était d'un rouge profond. Il avait épongé le sang d'un petit mouchoir qu'il avait jeté dans la corbeille métallique. Le lendemain, de retour dans son atelier, il pouvait entre-apercevoir le mouchoir qui était devenu marron cendré, la même couleur que cette tache. Selon lui, la tache

écarlate qu'il avait vue hier était du sang. M. Jarrus était si troublé qu'il pensa sur le moment qu'il y avait un lien avec le fait irrationnel auquel il avait assisté la veille.

Une fois l'escalier monté, il tomba sur l'emplacement du vieil homme aux cheveux longs, au gros ventre et au bras amputé. Mais, à la place de cet homme, se trouvait une très jeune fille maigre. M. Jarrus ne comprit pas pourquoi cette jeune fille se trouvait ici et, ne voulant plus se poser de question, interrogea un agent de sécurité qu'il avait croisé la veille :

« - Monsieur, excusez-moi s'il vous plaît ?

- Oui ?

- Lors de ma visite d'hier, je suis tombé sur une statue bien particulière, pourrais-je la revoir ?

- Si vous le souhaitez, oui. Mais de quelle statue s'agit-il ?

- D'un vieil homme, au gros ventre, à la longue chevelure et dont l'un des deux bras est amputé.

- Je peux vous y conduire ! suivez-moi. »

Cet homme descendit l'escalier, passa le long des statues de plâtre pour arriver à l'accueil. Une fois arrivé là-bas, l'agent de sécurité laissa M. Jarrus avec ce fameux homme élégant qui avait, lui semblait-il, récupéré la cravate rouge qu'il portait la veille au matin. Il ouvrit l'ascenseur et, d'un petit mouvement de main, invita M. Jarrus à le suivre. Cet ascenseur était d'une propreté extrême. Les deux hommes entrèrent dans l'ascenseur. Celui qui portait une cravate rouge interrogea M. Jarrus après avoir appuyé sur le bouton « étage -5 » :

« - Quel est votre nom, Monsieur ?

- M. Jarrus.

- Eh bien, je ne peux que vous féliciter M. Jarrus !

- En quel honneur ?

- Vous venez d'entrer dans le même programme que treize autres touristes.

- Ok... puis-je savoir comment vous vous appelez ?

- Malheureusement, je ne peux pas vous dire quel est mon nom, mais vous pouvez m'appeler B1.

- D'accord...

Après un long soupir, M. Jarrus demanda :

- De quel programme parlez-vous, s'il vous plaît ? Et qui sont ces treize autres touristes ?

- Par où commencer ?

B1 réfléchit et dit :

- Treize autres touristes, comme vous, ont découvert notre façon à nous, qui travaillons dans ce musée, de vivre malgré les décisions que prend le temps, en s'écoulant si vite. Le temps est une arme qui réduit tout en poussière sur son passage. Il s'agit d'une arme dont les Hommes n'ont pas trouvé la moindre défense, car une défense se fabrique sur le court-terme, et le temps attaque sur le long-terme.

- Je ne comprends pas ce que vous dites.

- Monsieur Jarrus, connaissez-vous quelqu'un ou quelque chose qui est là depuis toujours ?

- Non.

- Sauf le temps, car c'est lui qui détruit toutes les vieilleries de notre terre. En résumé, nous ne sommes que ses esclaves, nés pour réparer ce que nos ancêtres ont construit, mais que le temps a détruit.

Un petit écran au-dessus de la porte de l'ascenseur indiqua « étage -5 ». Devant la porte qui s'ouvrit, B1 reprit la parole :

- J'en suis confus Monsieur Jarrus, mais je dois vous laisser Ici. »

B1 poussa M. Jarrus dans un large fossé peu profond qui se trouvait devant l'ascenseur, avant de remonter dans celui-ci.

Une fois arrivé dans ce fossé, M. Jarrus tomba sur seize personnes au sol, dont trois qui semblaient être des statues de plâtre. Mais ces statues n'en étaient pas en réalité, car du sang en coulaient. Parmi ces cadavres, M. Jarrus distingua l'homme au bras amputé. Il comprit que la mort s'approchait de lui, lorsqu'il vit un homme cagoulé, habillé en noir, lui tirer dessus avec un pistolet. M. Jarrus ferma les yeux et ne les rouvrit jamais.

B1, de son côté, retourna à l'accueil. Il chuchota à l'oreille de l'homme habillé d'un polo vert qu'il devait s'en aller. Il sortit dans la rue, devant le musée. Après avoir marché une dizaine de mètres le long du trottoir, il passa à côté d'un « sans domicile fixe ». Il était très décoiffé, portait une veste bleue foncée trouée, un jogging noir tâché, des baskets marron à la semelle décollée et un sac vert contenant probablement quelques pièces ou une petite quantité de nourriture. B1 récupéra une feuille de papier de son veston, le déposa devant le « sans domicile fixe » et s'en alla vite. L'homme à la rue prit le papier.

Sur celui-ci était écrit :

« Bonjour, si vous lisez ce papier, vous êtes probablement dans un foyer pour « sans domicile fixe », chez un proche, ou dans une rue, le ventre vide, la gorge sèche. Si vous souhaitez manger à votre faim, boire à votre soif, vivre sous un toit, suivez-nous. Nous vous proposons 500 € par jour pendant le temps que vous souhaitez. Ce travail (d'une simplicité enfantine) consiste à appeler le numéro ci-dessous. Nous vous donnerons un lieu de rendez-vous correspondant à l'entrée d'une rue, où nous vous emmènerons dans une usine isolée, éloignée de tout lieu habité. Là-bas, nous vous ensevelirons d'une fine couche de plâtre. Une fois le plâtre étalé autour de votre corps, nous

vous placerons dans de belles boîtes en verre aérées. Nous disposerons ces dernières dans un véhicule et vous emmènerons au musée des statues de Pompéi. Entre midi et 14h, nous vous retirerons une petite partie de plâtre au niveau de la bouche pour vous nourrir ; aucun touriste n'est présent à ces horaires. Le reste du temps, vous serez exposé devant les touristes et il vous sera absolument interdit de produire le moindre mouvement. Le plâtre que nous vous collons sur le corps contient de minuscules capteurs de mouvements. Si malencontreusement, vous bougez malgré la présence de touristes, un appareil à la ceinture de tous les autres salariés du musée sonnera, ce qui nous indiquera votre localisation. Nous serons malheureusement obligés de vous exécuter.

Nous vous permettrons de vivre telle une personne lambda : si vous respectez nos règles, nous vous respecterons. Rejoignez-nous, et nous changerons votre vie.

Appelez-le : 04 12 20 21.